

REBONDIR APRÈS UN ALÉA DE LA VIE

SLAMS, POÉSIES, NOUVELLES



Ouvrage collectif

Rebondir après un aléa
de la vie

Slams, poésies, nouvelles

© Ouvrage collectif, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4282-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Si la vie était parfaite, si le bonheur était un droit, si rien ne venait perturber le déroulement harmonieux de nos destinées, alors nous n'aurions pas besoin de littérature et de poésie, ni de prévoyance...

Décès, maladie, accident... difficile de parler de ces sujets. Nous n'aimons pas évoquer ces risques qui pourraient nous concerner, par crainte que leur simple évocation porte malheur mais surtout parce que ce qui nous porte, au quotidien, c'est la vie !

Malheureusement, ces épreuves n'arrivent pas qu'aux autres. Elles sont d'autant plus difficiles que nous n'y sommes pas ou mal préparés. Chaque année, des milliers de familles subissent la double épreuve humaine et financière d'un accident de la vie, faute de protection et de prévoyance. Dans notre pays où la protection sociale est si bien ancrée, cela paraît impensable.

C'est pourquoi, ayant fait de l'accès à la santé notre premier engagement, nous militons au quotidien pour une protection sociale de qualité pour tous en France.

À travers ce recueil, nous avons le plaisir de partager avec vous 47 slams, poésies et nouvelles qui nous ont particulièrement touchés. Nous clôturons ainsi une 2^{ème} très belle édition du concours d'écriture de l'Observatoire de l'imprévoyance.

Un immense merci aux 846 participants qui nous ont fait vibrer avec leurs créations !

Nous vous souhaitons une excellente lecture.

Stéphane Junique, président du Groupe VYV

Eric Jeanneau, administrateur du Groupe VYV, Président du Jury

Slams

Aux étoiles s'accrocher
de Isara M
Premier Prix

Scaphandre emprisonne sans air
Piégé
Piégé dans les chairs qui enserrent
Entravé dans c'que tu veux faire
Chaque geste, parole est une guerre
Tout se dégrade vite et se perd
L'onde aqueuse coule, s'étend, emplit
Plonger
Plonger dans une nouvelle vie
Sans avenir et sans compromis
Sans espoir le ciel s'assombrit
Se voir réduit dans l'œil d'autrui

Embuscade, lutte sans bouclier
Piquée
Piquée la chair et avaler
La colère et tous les cachets
Effets secondaires, constater
que tout se perd, rien n'est gagné
À terre, combattant d'escadron
Penser
Penser à cette proposition
Une dangereuse opération
Mais t'es prêt pour la baston
Nous on croit tous en toi champion
Chevalier de fer tout rouillé
Percé
Sur la table fixée et vissée
Boîte crânienne de 2 trous percée
Électrodes batterie installée
Carcasse métallique connectée
Ombre nuit noire a occulté
Paumé
Nouveaux repères à retrouver
Choc post-traumatique avéré
Même si maintenant tu peux marcher

Park continue de progresser
Esquive, uppercut et direct
Prouver
Faut prouver tout et son contraire
Oui ça tu peux à nouveau faire
Mais tout fatigue et use les nerfs
Et la vie reste bien un enfer
Attaque, cavalcade, affecté
Pleurer
Pousser des cris, se révolter
Lutter, continuer d'travailler
Relations, amis, déformés
Aux yeux des autres, diminué
Sans relâche tous les fils dénouer
Parler
Malgré les heurts, toujours parler
Cocon famille s'est renforcé
Souffrances, épreuves à surmonter
Des liens indestructibles noués
Homme debout, aller hésitant
Panser
Panser ses plaies tout doucement
Questionner la vie autrement
Retrouver la force et l'allant
Ensemble on avance, fiers, confiants
Nuit d'encre aux étoiles s'accrocher
Prier
Prier pour qu'il nous reste du temps
D'profiter de nous, des enfants
Découvrir, vivre tant et tant
En attendant un traitement
Maint'nant le présent empoigner
Aimer
Saisir la vie, les autres, s'aimer
Amis, nature, envies, trouver
Au fond de soi, aller chercher
L'espoir, le feu, l'amour, la paix

Sans elles
d'Anne Rodes
Coup de coeur de George Ka,
Conseillère slam du Concours d'écriture 2023

Beau temps, fin mai, fin d'année scolaire,
Je cours sur le trottoir avec elles
Si belles, mes amies essentielles
On sort du lycée, on se marre,
On crie un peu sans rien voir d'autre que nous.
Le bac c'est pour bientôt, c'est ce qu'on espère
L'amour, demain, on a toutes nos espoirs
Nos seize ans enlacent la joie, et ce soir
On traverse la première artère
Des six routes de l'avenue de la division Leclerc.
Bobigny/Drancy - Feu rouge, on passe,
Joyeuses, l'arrêt de bus, c'est de l'autre côté,
Plus vite, le bus arrive, nulle trêve pour nos pas,
Principe de réalité, on doit accélérer.
Je cours, Séverine court, Lamia s'essouffle contre moi
On se tient la main,
On traverse trop tôt, big bang dans le capot d'une camionnette blanche
Le corps de Lamia flanche
Les jambes de Séverine écrasées sous les roues
Et puis, plus rien, plus personne ne me tient la main.
Je vois un plafond blanc,
Je veux crier, je ne peux pas ; mes lèvres ne bougent pas.
Mon corps ne m'obéit plus. J'ai mal.
J'ai compris le résultat. Incapacité quasi totale.
Mes jambes inertes, mon corps est un carcan de fer,
Je ne comprends pas, ai-je mérité ça ?
Plus de ciel ni d'étoile, ma vie devient un grain de sable dans un enfer.
On me dit tu ne remarqueras pas, tes amies ont eu moins de chance que toi,
Ne pleure plus, on sera là, tes parents, ta sœur sont avec toi.
Et pourtant, qui me comprend ? Mes amies mortes, chauffard en fuite
Même plus de pieds pour me lancer à sa poursuite.
On me dit repose-toi, tu verras ça quand tu sortiras.
On me plaint, on me torture,
kiné, psy, gavage de médicaments c'est dur.
Cent fois, mille fois, séjour long all inclusive
Couchée, assise, seule et passive.

Ma petite sœur a compté mes points de suture,
Mes parents ne savent pas quel sera mon futur,
Comment savoir ? Moi je commence à y croire,
Les semaines passent, je gagne contre le désespoir
Ni gauche, ni droite, je tracerai droit jusqu'au bout de ce couloir.
Je n'aurai pas une vie parfaite
Mais chaque pas comptera !
J'ai des cicatrices partout, debout !
Mon corps souffre, je suis à bout, non, debout !
Je suis gainée mais faut enchaîner, ma vie compte pour trois
Lamia, Séverine et moi.
Debout, ma vie compte pour trois. Elles sont avec moi.
Je ne me donne plus le droit de déprimer,
L'autobus est sans doute passé
Je ne raterai pas le prochain arrêt,
Lamia, Séverine, je vous le promets, je m'en sortirai.
Novembre, sortie d'hosto, retour à la normalité ?
Quoi, plus de lycée, plus de sport, plus d'amitié ?
Je n'ai qu'un fauteuil pour rouler ma bosse,
Je ressemble juste à la fée Carabosse...
Mon corps se plaint encore, mon âme n'est plus indolore,
Juin, ces dix-sept ans que vous n'aurez jamais,
Lamia, Séverine, on a ce bac à préparer.
Et pas de magie, je n'ai que ma volonté
Les cours à distance, c'est ma seule chance d'y arriver
J'ai aussi eu droit à des profs particuliers
Les filles, les filles, je l'ai passé, on a vaincu la fatalité
Seize ans, seize ans, à la maison j'attends d'éclore
Comme la fleur, je veux naître encore et encore

J'ai 30 ans et il ne peut rien m'arriver
de Marie-Noëlle Reniero
Coup de coeur du jury

J'ai 30 ans et il ne peut rien m'arriver.

Je suis encore si jeune, vous êtes encore si petits. J'aime vous regarder faire vos premiers pas dans la vie, les miens se font maladroits. J'ai toujours été étourdie, ça doit être ça.

Mes journées sont remplies de projets, de promesses à tenir, les minutes s'enchaînent à toute vitesse, mais il en reste toujours pour vos petits bras qui m'enlacent et me rechargent. Je n'ai pas le temps de remarquer que j'ai du mal à vous porter. Vous grandissez trop vite, sans doute.

J'ai 30 ans et il ne peut rien m'arriver.

J'ai un peu de mal à m'asseoir par terre, près de vous. Sans doute ma jeunesse qui se fait doucement la malle, rien de grave. "Venez, on va plutôt lire un livre sur le lit".

Vous me regardez, étonnés et un peu déçus.

Je vous rassure, je suis juste fatiguée. Je ne vous mens pas, je ne souffre pas, juste quelques tremblements, ici et là, comme la caresse d'une aile de papillon contre ma peau. Quelques fourmillements, rien de plus.

J'ai 30 ans et il ne peut rien m'arriver.

Alors pourquoi mes mains ne vous tiennent plus contre moi ?

Mon corps n'obéit plus aux ordres que je lui donne. Quelques vilains examens plus tard, on apprend que j'ai une d'une maladie orpheline qui pourrait vous rendre orphelins.

Je ne peux pas vous faire ça. Vous êtes encore une partie de moi, mourir serait vous tuer un peu.

Ça n'est pas un endroit pour moi, se désole le brancardier qui m'amène dans ma chambre d'hôpital. Je suis d'accord avec lui et voudrais le supplier de me ramener à la maison.

J'ai 30 ans et si je ne revenais plus, vous seriez trop petits pour vous souvenir de moi.

Je dors avec vos vêtements sur mon oreiller, pour me donner la force d'affronter tous ces examens douloureux. Votre papa veille sur moi, il a trop peur que je

m'en aille sans prévenir. Je ne veux pas qu'il ait de la peine, alors j'essaie de le faire rire un peu... L'amour que je reçois en perfusion fait des miracles, on va se revoir, je le sens.

J'ai 30 ans et il ne peut rien m'arriver.

On m'a permis de revenir à la maison pour Noël. Vous sautillez autour de moi, les bras chargés de cadeaux. J'ai reçu le plus beau de tous : une seconde chance. Quelques années de rab'. La possibilité de vous voir devenir grands, de me voir devenir vieille, et de voir en chaque ride qui apparaît, le signe d'une petite victoire sur la maladie.

Ascenseur
de Victor Âm

Il y a des hauts, et des bas,

Avec des ascenseurs.

La tristesse ou la joie ?

Je sais pourquoi tu pleures.

Il y a des hauts, et des bas,

Avec des ascenseurs.

Tu peux venir dans mes bras,

C'est normal d'avoir peur.

Ça peut aller très vite. Pas non plus d'une minute à l'autre, mais presque.

C'est à peu près le même temps qu'un ascenseur met pour descendre 14 étages.

La chute est dure.

Et, la peur, d'avoir, encore, à affronter la mort escalade ton corps de jeune femme jusqu'au réflexe de masquer tes yeux avec tes mains.

Étage par étage la peur monte puis dégringole sous la forme de larmes.

La forme des larmes

La forme des larmes

La forme des larmes

Sous la forme de larmes l'émotion déborde et désarme le silencieux vacarme gardé en toi depuis trop longtemps.

C'est normal, d'avoir peur, qu'elle parte.

Elle est gravement malade.

Il y a des hauts, et des bas,

Avec des ascenseurs.

La tristesse ou la joie ?

Je sais pourquoi tu pleures.

Il y a des hauts, et des bas,

Avec des ascenseurs.

Tu peux venir dans mes bras,

C'est normal d'avoir peur.

Il faut connaître l'odeur du souterrain pour mieux apprécier la vue du toit.

Il n'y aurait pas de haut sans les bas.

Il n'y aurait pas de haut sans les bas.

Il faut connaître l'odeur du souterrain pour mieux apprécier la vue du toit.

Il n'y aurait pas de haut sans les bas.

Il n'y aurait pas de haut sans les bas.

Et si l'ascenseur est en panne, attends un peu. C'est sûrement qu'il y a une bonne raison. Il y a toujours une bonne raison. Écoute bien, je suis sûre qu'elle va venir à toi. Donc attends un peu. Et si l'impatience te gagne, alors rêve. Ça fait passer le temps.

Il y a des hauts, et des bas,

Avec des ascenseurs.

La tristesse ou la joie ?

Je sais pourquoi tu pleures.

Il y a des hauts, et des bas,

Avec des ascenseurs.

Tu peux venir dans mes bras,

C'est normal d'avoir peur.

1 minute
de L'autre

T'es parti, t'as rejoins le ciel, j'espère,
Là, je me sens comme si tu m'avais laissé seul sur terre,
Je ne peux imaginer, un monde sans toi,
Dans les remords et les regrets mon cœur se noie.
J'aurais dû passer plus de temps, à tes côtés,
J'aurais dû dire ; "je t'aime" quand j'en avais l'occasion,
Te serrer dans mes bras, je n'aurais pas dû hésiter,
Pour toutes ces fois, je te demande pardon.
Bordel, je sais que c'est con, mais j'aurais voulu prendre ta place.
À quoi bon continuer à vivre si le vide vous remplace ?
À quoi bon continuer d'aimer puisque rien n'est immortel ?
Comment font-ils tous pour sourire dans un monde aussi cruel ?
Et le pire viendra, quand les larmes cesseront,
Quand je penserai à toi, qu'en de rares occasions,
Quand ton souvenir fuira peu à peu ma mémoire,
Quand la vie reprendra sans que je puisse te voir.
Avant que cela n'arrive, laisse-moi te rendre un dernier hommage,
Je ne retrouverais jamais ce que t'avais de magique.
Hâte de te revoir, mais sur d'autres rivages,
Pas de minute de silence, une minute de musique.

En si peu de signes
de Maëllie Duro-Cardonnet

Vous m'avez donné 3 000 signes, pour écrire un slam ou une poésie ;
Qui saurait décrire ce qu'il se passe lorsqu'on décide de, rebondir.
Mais comment en un nombre de mots et de caractères donnés
Pourrais-je vous faire ressentir ;
Ce que j'ai pu ressentir ;
Lorsque sans prévenir, tout a semblé s'écrouler.
Ce que j'ai pu ressentir
Lorsque sans prévenir, ils sont décédés.
Non, je ne mâcherais pas mes mots, vous m'en donnez déjà trop peu.
Trop peu pour vous décrire comment mon cœur s'est déchiré ;
Trop peu pour vous décrire le chemin que j'ai traversé.

On dit que les mots ont un pouvoir infini
Mais je pense que dans ce cas, vous les surestimez.
Il faudrait bien plus qu'une encyclopédie
Pour expliquer à d'autres comment réapprendre et changer.

Et pourtant je suis là, à coucher sur papier
Toutes ces pensées qui me forcent à cogiter,
Comment, pourrais-je bien vous faire savoir
La manière dont ce sentiment dévastateur m'a ravagé ?
Comment pourrais-je bien vous faire savoir,
Cette sensation que l'on ne comprend que lorsqu'elle nous a nous-même
déchirés ?

Je n'ai jamais aimé suivre les règles
J'ai toujours préféré dévier les consignes
Alors en 3 000 signes,
Je crains, de ne pas pouvoir tout dire.

Tout dire de ces entretiens, ces rendez-vous en tête à tête,
Où une femme au visage doux tente de guérir les maux qui trottent dans ma tête.
Tout dire de cette sensation qui me fait dire que ces conversations
Ne sont en fait qu'une machination !

Car si cette femme au visage doux, ne cherchait pas aussi à survivre ;
Me ferait-elle payer pour que j'aie le droit d'apprécier la vie ?

Oui, Messieurs Dames, il faudrait me dire.
Pensez-vous qu'avec les mots que vous lisez à cet instant ;
Vous pourriez comprendre ce sentiment libérateur ;
Qui nous atteint lorsqu'on se détache de ce qui se rapproche d'une tumeur ?
Pensez-vous qu'avec ces mots et leur pouvoir,
Je pourrais vous laisser entrevoir ce que signifie vraiment « guérison »,
« acceptation » et « deuil » ;
Pensez-vous que moi, petit pion sur l'échiquier du monde,
Je saurais vous expliquer les émotions ressenties par toute une population ?

Car oui, vous devez le savoir.
C'est commun à tous les mortels que d'affronter ces foutus aléas.

Foutus, foutus, foutus aléas.

Mais au final, le plus beau c'est quoi ?

C'est de les vaincre.

De se réveiller le matin et de se dire que ce jour n'est pas hier.

Et qu'aujourd'hui sera une autre occasion de nous rendre fiers

Rendre fiers qui ? Mais nous-même.

Fiers d'accepter ce que l'on peut devenir

Fiers d'accepter qu'on est en droit de sourire.

Messieurs Dames, j'espère qu'en ces quelques mots maintenant indélébiles.

J'ai su vous faire savoir que j'ai réussi à rebondir.

Face aux vents violents
de Catherine Lavaud

Face aux vents violents, aux orages de la vie,
Chacun cherche l'abri, une lueur, une envie.
Aléas imprévus, qui bousculent, qui heurtent,
Là où l'espoir s'est tu, se dessine une lueur.

Écoute bien, j'ai un récit, tissé de silences, de mélodies,
Voici un homme, grand par la taille, immense dans la vie.
Taciturne, pas du genre à partager le chagrin,
Il naviguait, solitaire, isolé, face au destin.

En spirales argentées, la fumée s'envolait,
De cigarette en cigarette, vers le ciel étoilé,
Ces volutes sibyllines, enlaçant l'azur céleste,
Racontaient ses non-dits, ses silences modestes.

Il était taciturne, portait sa tristesse comme une armure,
Dans le calme, dans la solitude, il trouvait son envergure.
Dans le tableau d'une vie, y'a des couleurs en demi-teintes,
Quand le pinceau du destin dessine en larmes et en craintes.

Il vivait hors du temps, les horloges dansaient pour lui,
Une présence rassurante, mais un homme endormi.
Malgré sa réserve, son cœur était grand, présent pour les siens,
Toujours prêt à aider, à consoler, un pilier, un soutien.

Ses yeux avaient vu des choses, son âme portait des cicatrices,
Mais sa famille, c'était son refuge, sa forteresse, son édifice.
Il est parti, il a laissé un vide, le crabe l'a emporté.
Dans mon cœur, pourtant, son écho ne cesse de résonner.

Au cœur de la tempête, on se sent si petit,
Perdu, seul, abattu, dans ce tourbillon d'infini.
Et après la douleur, l'effroi et la peur,
Faut trouver le moteur, rallumer son cœur.

On dit que le temps guérit, c'est vrai, il adoucit,
Mais la reconstruction, c'est l'âme qui la définit.
Il s'agit de comprendre : chaque chute est une leçon,

Que rebondir, c'est reprendre, le chemin de la passion.

Moi, sa fille de sang, reflet de ses abysses,
Je danse sur les versants des espoirs qu'il me laisse.
À chaque aurore qui naît, à chaque larme qui glisse,
Je sens l'immensité de son amour, doux délice.

Je le vois dans l'oiseau qui vole, dans le lever du soleil,
À chaque coup dur de la vie, je sens son silence, son éveil.
Il n'est plus là, mais son souvenir, c'est ma foi,
Dans le slam de la vie, c'est lui le refrain, c'est lui la voix.

Je suis sa fille, et je marche dans son sillage,
Chaque obstacle, c'est un hommage, un héritage.
Son souvenir, c'est une flamme, qui brûlera à jamais
Dans mon cœur, dans mon âme, sa place il a gagné.

Si t'as du mal dans ta vie, perdu dans la brume,
De l'obscurité jaillit la lumière, même au bout de la plume.
Mon père a gravé ce message à l'encre indélébile,
Un appel à rebondir, chaque défi dans ta vie est utile !

Le rebond salvateur
de Lili Velle

Dans ce monde qui chancelle, où tout peut basculer, les âmes blessées s'écroulent, mais peuvent se relever.

La vie, ma sœur, est un voyage incertain, elle nous balance parfois, nous éloigne du chemin.

Car quand l'aléa s'invite et fait trébucher nos pas, il faut se remettre sur pied et supporter le poids.

Celui de la fatigue, du stress, de la douleur,
De l'incompréhension, du doute et de la peur.

Rebondir, oh rebondir, voilà ton seul credo, toujours garder le sourire, jamais courber le dos.

Le crabe t'a pincée mais tu es une battante, guerrière au bouclier, femme forte et fascinante.

Le mal pourrait t'étreindre, les larmes te noyer, mais tu as ce courage, cette force, cette volonté.

De chaque épreuve et défaite, tu tires une leçon, c'est une chance de grandir, d'affronter tes démons.

Jour après jour tu te relèves, plus forte que tu ne l'as jamais été, tes cicatrices sont des trophées que tu exhibes avec fierté.

Car chaque souci, chaque chute, t'a enseigné l'humilité, et malgré toi tu as compris, qu'on ne peut pas tout contrôler.

Aujourd'hui tu lances un défi aux personnes qui, comme toi, souffrent ou ont souffert,

Aux cœurs brisés, aux espoirs désertés, aux rêves égarés : rebondissez, rebondissez, avec force et conviction, car c'est dans l'adversité que se forge la détermination.

La vie est un sinueux voyage, semé d'imprévus, mais vous êtes des funambules, des équilibristes téméraires et assidus. Alors n'abandonnez pas et persévérez avec patience, cette capacité à renaître sera votre résilience.

Que les aléas de la vie ne vous fassent jamais plier, car après chaque chute, un rebond pourrait vous sauver. Levez-vous, mes amis, comme l'a fait ma sœur, montrez au monde entier quelle est votre valeur.

Lumière
de La Rathure

Aujourd'hui tout est pareil, pourtant tout sera différent,
L'indigeste appareil n'est toujours pas rentré dans l'rang,
Je vois cette lumière lointaine, elle était plus proche avant,
Une lune qui brille incertaine, que je voulais décrocher enfant,
Je crois que la nuit s'est assombrie, ou que le jour vient de s'éteindre,
J'sais pas si tous les chats sont gris mais le mien n'veut plus m'étreindre,
Je n'rentre plus dans leur miroir... j'ai pourfendu la glace,
Absorbé par l'espoir de pouvoir me fondre dans la masse,
Mais elle me fixe et m'asphyxie de ces masques fictifs,
Mes tics et mes mimiques font de moi un fugitif,
Le rythme me rattrape, je me laisse battre par la cadence,
J'apprends la redondance de la chorégraphie des évidences,
Comme si les pas avaient changé, que je marchais sur mes souliers,
Que je ne faisais que déranger, devenu cube dans un boulier,
C'était le jour de la bascule, ça aurait pu être hier ou bien demain,
Une odeur de crépuscule, le mot "malade" dans mes mains,

Là, j'ai vu les médecins se la jouer Saint-Thom'
A ignorer mes soins, et refuser mes symptômes,
Impatient, écorché vif, en attente de diagnostic,
Un incrédule Sisyphe, à en devenir agnostique,
J'ai abandonné les salles de mes attentes déçues,
Refermé la malle et tous les maux que j'avais mis dessus,
Il reste cette lumière, elle brillait plus avant,
Avant que ça parte en vrille, malgré ce qu'en disent les savants
J'irai voir sous les peaux d pierre de leurs regards aveuglés,
Le cœur de ceux qui nièrent les douleurs qui m'étranglaient,
J'irai écouter leurs doutes dans le bruit de mes souffrances,
J leur dirai qu'elles sont clés de voûte de mes nouvelles errances,
Que je mènerai une vie d dalle sans attendre que le Vidal,
Me sorte du dédale où leur suffisance pédale,
Et s'ils refont le tour, je les sortirai de leur ivoire,
Qu'ils viennent à mon secours et qu'ils questionnent leurs savoirs,

Parce que dans le ventre, j'ai des maux mais pas seulement,
Un art qui s'invente et des moments d'affleurement,
J'ai l'estomac dans l'éta lon, une digestion rodéo,

Des ego-tripes en médaillon et les tirades d'un Roméo,
Et puisque ma vie est un test, hein, j'garde l'appétit d'un destin,
Dans les repas et les festins, j'suis le passager clandestin,
Apparat et mise en scène pour garder une vie pudique,
Faut parfois se priver pour garder une vie publique,
Dans les coulisses des corps, une douleur en sommeil,
Nouvelle chronique alors, que j'épargne à la corbeille
Pour faire connaître la signature de ces symptômes anonymes,
En dix gestes sûrs qui feraient pousser des cris à nos mimes
J'écris des poèmes épris de sens, couleur rouge, prise de sang,
J'y parle des crises qui me brisent, mais franchement c'est récent,
Reste cette lumière, là-bas, elle était plus proche avant,
Je la regarde parfois, mais de moins en moins souvent.

Ma mère morte
de Déborah Lopez

Ma mère morte a emmené dans ses vagues toute mon enfance, nos souvenirs et son odeur de parfum-tabac. Ma mère morte a emmené avec elle toutes mes angoisses, les peurs et ma peau moite. Un tsunami au-dessus de moi, de l'eau glacée m'a traversée. Ce jour-là. La mer s'est ouverte en deux, l'amer s'est multiplié. L'amer noyé même pas dans un verre d'alcool. Elle est morte de ça. Je n'ai plus bu. Je bois de nouveau parfois. Souvent. Puis parfois. Je la revois souriante, riante, semblant heureuse de vivre. Elle ne l'était pas. Je le savais. Elle n'était plus qu'un lac salé de ses larmes. J'ai pleuré je pleure encore. Mais elle est partie avec mes angoisses. Celles qui l'imaginent sautant dans la jetée, se jeter ou s'arracher. S'arracher de là c'est sans doute ce que tu voulais faire. C'est ce que tu as fait. Tu t'es jetée dans la mer alcoolisée de tes pensées. Je savais que ça allait arriver tôt. Tôt ou tard comme tout le monde. Mais il était bien trop tôt. Aussi tôt que les matins où je n'aurais pas dû sortir si tard parce que ça fait mal à la tête. Mes migraines sont parties avec toi et mes angoisses. J'ai culpabilisé en apnée quelques années. Puis j'ai décidé d'arrêter. Parce qu'il fallait continuer à survivre. Vivre plus fort parce que la mort ne prévient pas. Parce que tu ne devais partir d'ici-bas. Sur-vivre, encore plus fort que vivre. Parce que la vie est belle parfois, parce que la mer est belle tout le temps.

Mes peines après ton départ
d'Ileana Budai

Dans la semi-obscurité de la chambre,
Entre les rideaux, se glisse un rayon d'ambre.
Allongée, immobile sur ton lit blanc,
Tu regardes la lumière du soleil naissant.

Mèches noires éparpillées sur l'oreiller,
Yeux mi-clos tristes et ensommeillés.
Une brise entrouvre doucement les rideaux,
Dehors c'est le printemps, il fait beau.

Comme sur ton lit et ton chemisier,
De belles fleurs blanches de cerisier
S'envolent comme des flocons de neige.
Tu penses que les voir encore est un privilège.

Le parfum suave des fleurs du printemps
Réveille des souvenirs oubliés au fil du temps.
Sur ton lit blanc entre les draps moelleux,
Tu vis avec tes rêves d'un temps joyeux.

Pour moi chaque jour qui passe c'est le chagrin,
Te voir encore, j'en remercie Dieu chaque matin.
Je te regarde, comme peu à peu tu t'effaces,
T'éteignant comme une flamme, tu rêvasses.

T'est encore là mais la solitude s'empare de moi,
L'impuissance me chasse, comme si j'étais sa proie.
J'étouffe mon cri désespéré dans mon âme et mon cœur
Et je te souris, pour que tu ne voies pas ma peur.

Un beau matin vers la fin de ce beau printemps,
Tu es partie et pour toi, à jamais s'est arrêté le temps.
Autour de toi, sur le drap d'un blanc innocent
Comme une pivoine aux pétales rouges, ton sang.

Tu étais là comme une fleur peinte en aquarelle,
Ton image est gravée dans mes yeux, immortelle.
Depuis, le temps passe avec ce souvenir troublant,

Et le lit ne sera plus jamais blanc.

J'ai mal à vivre avec mes peines, je ne peux pas t'oublier.

Que faire pour retrouver la paix et vers la vie me lever ?

Ton visage apparaît dans les souvenirs de notre vie heureuse

Et ta voix douce me prie de t'oublier, refaire ma vie en rose.

Remontada
de Jean-Baptiste Roussel

Arrivé aux urgences, citoyen anonyme. Rapidement échoué sur un brancard, matricule victime.

Hommes et machines me surveillent en permanence. Miradors vitaux pour limiter maux et conséquences.

Carcasse inerte, sans force, ni mobilité. Incapable de boire, manger, se laver.

Mes yeux voient double, trouble, déboussolés, désorientés. Mon esprit broie du noir, désespoir, embrumé, ankylosé.

Tout semble en ordre, en surface, en apparence. Tout est chamboulé à l'intérieur, en profondeur, sans clémence.

Tsunami et tempête se disputent sous mon crâne. États d'âme s'enchaînent à coup de dolipranes.

Changement de chambre, plus loin, dans le couloir. Premier mouvement, vertige de l'espoir.

Histoire horizontale qui tourne en rond. Progressive verticalité, direction le centre de rééducation.

Lumières des salles tamisées, kinés expérimentés. Ombres écorchées et accidentés se disputent le plancher.

Essayer, tomber, recommencer, un supplice. Sans peine, sans efforts, sans reproches, pas de bénéfices.

Le déambulateur me fait les yeux doux, de façon notoire. Pas le grand soir, juste une aide pour atteindre l'armoire.

Se battre chaque midi contre les emballages de fromage. Une fois sur deux cela vire au carnage.

Envie sourde de tout balancer. Impatience bruyante d'une vie en pointillé, stoppée, larvée, brisée.

Gérer la fatigue et la douleur. Les yeux désormais rivés sur ma batterie intérieure.

Avoir le droit le WE à quelques permissions. Comme des signes annonciateurs d'une proche rémission.

Et puis libéré, délivré, quitter l'hôpital. Éperdu de lumière, avide de vie sociale.

Retour à la maison, épreuve de feu, conscientisation. Mesurer, seul, le chantier de reconstruction.

Tout le monde croit que l'AVC c'est fini, dans l'oubli. Et pourtant je reste durablement amoindri, affaibli.

Je donne le change en société, avec présence. Mais je suis gêné par des vertiges,

des absences, en permanence.

Poursuite des séances physiques, amorce des séances psychologiques. En parler avec d'autres, comme un viatique.

Pas le choix, il faut regarder droit devant, dès à présent. Se tourner vers le futur, faire le deuil de sa vie d'avant.

Le temps défile, lentement, et la vie reprend, au ralenti. Sortie autorisée, mi-temps thérapeutique prescrit.

D'autres portes s'ouvrent, moins médicales. Espoir de reprendre place dehors dans le monde normal.

J'apprends à travailler autrement, assurément. Les autres me regardent différemment, prévenant.

Ambitions au placard. Étagères remplies de qualités nouvelles à faire valoir.

Salarié décalé, sans calcul, sans ego. Tourbillon des émotions, changeantes, bouillantes, à fleur de peau.

Sens aigu des priorités, de l'essentiel, de l'opératoire. Pas d'énergie à perdre sur le dérisoire ou l'accessoire.

Itinéraire et trajectoire à réinventer. Valses hésitations entre la continuité et le plan B.

Malgré tout, insidieuse, une conviction. Toujours en vie, en profiter, à fond.

Fier de la remontada, encore là, ici-bas. Fidèle ambassadeur anonyme de tous les combats.

Requiem du faux
d'Albane Duvignau

Elle aurait pu voir les signes, mais a préféré les renier
Cacher ses yeux à cette fin qui trépigne, chanson du condamné
S'enivrer de sons qui sont trop forts pour les conduits éconduits
Mourir de rien, s'éteindre dans le silence des cathédrales où on prie.

Ça aurait dû passer comme un rhume ou une angine
Comme un coup de déprime que l'on chasse un verre à la main, l'oreille contre
les platines.
Mais parfois les forgerons cassent leurs marteaux sur les enclumes.
Cavalier déséquilibré sur son étrier, elle n'entend plus rien dans le capharnaüm.

Cador de l'inouïe, qu'adore tous les genres de bruits. Elle tourne la radio dans
tous les sens.
C'était mieux que le silence qu'on ne trouve sur aucune fréquence
Cador au lit, qu'adorait entendre la chimie
C'était une chance, de danser sur la musique d'un corps qui prend vie

Face aux autres elle est en vrac, parfois elle craque sous les bouches qui s'agitent
sans sens.
Ces mêmes bouches qu'elle déliait, embrassait, auxquelles elle aimait tant faire
offense.
Gémissements muets qui l'embrassent, la bise sans le claquement de langue.
Le silence est assourdissant, elle tangué.

Percutée sur le tard, elle n'entend pas se dire qu'il est déjà trop tard.
Le silence de la nuit ne s'entend pas que dans le noir
S'il faut toucher avec les yeux, elle entendra avec son cœur silencieux.
Rien n'est beau sans être défectueux, se taire lui donne un air mystérieux.

Elle balance ses bras, fait des grimaces, fait du bruit avec ses gestes
Elle se manifeste, s'élève contre l'oubli de ceux qui l'envoie au crash test
Elle n'entend plus le monde se plaindre, gémir, sangloter.
Elle n'a plus à écouter ceux qui parlent trop sans rien avoir à dire.
Alors si tout le monde piaille, s'exprime, crie. Ce qu'elle n'entend plus, elle
pourra l'écrire.

La langue des singes, devient langue des signes.
Elle est plus sage, plus tolérante.
Dans la douleur, l'on apprend à être forte, être digne.

Introspective de son être dans une vie qu'elle pensait défaillante.

Alors ce qu'elle perd un sens, à sa vie elle trouve du sens.

Que de temps perdu à faire taire sa petite voix, noyé sous l'abondance.

Et bien que sa vie ne soit plus tout à fait pareille ;

Elle pense à Dumbo qui a réussi à voler avec ses oreilles.

Sourire qui s'installe sur le divan de ses lèvres, qu'elle remue de nouveau.

Elle s'étire dans une nouvelle sphère, vague d'univers en univers.

Elle trouve chaque jour un petit oiseau dont, avant, elle n'avait que faire.

Vitre contre vitre, pour la première fois, elle entend le requiem du faux.

Sans regrets ni remords
de Corine Sylvia Congiu

Dans le fond de ton lit, tes os se paralysent
Tu ne peux plus bouger
La panique t'enlise
Noyau énucléé

Demain
Sonnera le tocsin
De l'attente sans fin

Le périple qui t'attend
Sous ce ciel si blanc
N'a pas besoin de vent
pour souffler son urgence
Tu as franchi le pas
Le pas-de-porte rance
D'une sordide existence
Et où ton pas te porte
personne ne le saura

Tu es parti matin, sans rien qu'un sac à dos
Quelques économies, une bouteille d'eau
En laissant tout là-bas
Tu improviseras

Aller dans des endroits où ils ne seront pas
Où ils n'iront jamais
Pas même pour te chercher
Ne plus penser à ceux qui t'ont si mal aimé
Tous ceux qui t'ont nié
Et qui t'ont fait sombrer

Par-delà les montagnes de ta préhistoire
C'est là maintenant que tout va commencer

Que vois-tu dans ces champs que les tableaux imitent seulement dans ta pensée
Vois-tu dans leurs limites ta propre désolation
Ta méditation rêve de terribles intentions
Où tournoie un émoi proche de la colère
De la rage qui macère sans dépasser ta lèvre

Au rivage de la gorge un orage ravage
La frontière d'horizon
Où va se perdre le son
De ta voix qui retourne dans le secret du ventre
Sans pouvoir même prétendre
s'élever en justice
Pour stopper le supplice
Du souvenir qu'on chasse

Aller dehors, dehors,
En dehors du confort
Dehors des mots feutrés
Ceux qui font étouffer.

Que tes bronches se remplissent
de l'air de la fenêtre, t'appelle à l'enjamber
L'Ailleurs, tu l'as tant pourchassé
Et c'est là
Il est là
Tu te passes cent fois le film de délivrance
Projeté sur le mur de toutes tes nuits blanches
Sur l'écran s'écrasaient toutes les lâchetés
Toutes les hésitations qui gangrenaient l'audace

De cette sorte de vieillard que tu es devenu
Malgré ton si jeune âge aux espoirs fourbus
Le synopsis muet racontait l'évasion
Juste un écran blanc, une brume changeante
Où la lumière se fait à travers ton brouillard
Et le point lumineux en étoile du Berger
T'appelle à parcourir jusque plus loin encore
À travers le décor
C'est le blanc qui te guide en son centre diaphane
Tu chemines tout le jour sans jamais fatiguer
Et par ce bel été le vent t'a caressé
Ta solitude t'aime, tu le sens par rafales

Le soir est arrivé
Mais une gourmandise te force à t'arrêter
Tu veux goûter encore le futur du passage
Attendre encore un peu pour franchir le rivage
Tant qu'on rêve à demain tant que vivent les projets
La sève s'ensemence d'elle-même par ricochet

Tu te couches dans l'herbe sac à dos sous le crâne
La lune veille sur toi te berce de ses arcanes
Et déjà ta poitrine s'est élargie de l'air
comme si la faim passait par un autre chemin

Au matin tu repars tu passes la frontière
Tu en vois des cabanes, demeures et résidences
Des personnes qui comme toi progressent en silence
Parfois tu leur adresses un signe de la main
Un sourire d'entrain
Et puis tu continues en chuintant des refrains
Dont tu as oublié les mots mais peu t'importe
Tu inventes ce que la volupté t'apporte

Et tu pars à l'assaut du reste de la terre
Sans regrets ni remords pour ceux qui sont derrière

Tu es mort
de Lara Franken

Tu es mort ce soir
Je l'écris dans le noir
Pour cacher la réalité
Et le papier gondolé.

Tu es mort hier,
Nous sommes en hiver.
Mon cœur est inondé,
Ma voix est toute cassée.

Tu es mort mercredi
La cérémonie c'est aujourd'hui
Ils pleurent tous en marchant
J'entends ton rire en sortant.

Tu es mort depuis un mois
Personne ne me parle de toi
Ils ont peur de te faire vivre
À travers tous ces souvenirs.

Tu es mort depuis quatre mois
J'ai encore mal parfois
Tu n'as jamais baissé les bras.
Pourrais-je avoir ton mode d'emploi ?

Tu es mort depuis 405 après-midi
Le médecin dit que je rebondis.
J'ai été prendre une glace
Sans devoir tirer la chasse.
Tu es mort depuis longtemps
T'as raison, la vie a un plan.
Je ris beaucoup pour toi
Mais je vis enfin pour moi.

Une dernière histoire
d'Athénaïs Grave

Pour t'endormir, je t'ai lu une histoire,
De celles qui font sourire et redonnent de l'espoir.
Assise à côté de ton lit, je t'ai lu
Un texte de ma plume mis à nu
Car tu disais souvent que mes mots
Savaient apaiser ton imposant fardeau.
Alors, je t'ai lu avec tout mon cœur
Une dernière histoire pour calmer ta douleur.
Bercée par ma voix, tu as doucement sombré
Dans un sommeil salvateur d'éternité.
J'ai clos en silence tes paupières
Avant que ne s'échappe des miennes une rivière.
Je n'ai même pas eu le temps de te raconter la fin,
Tu es partie avant la résolution du chemin.
À vrai dire, je ne sais plus comment l'écrire,
À vrai dire, je ne vois plus pourquoi le finir,
Maintenant que tu ne pourras plus m'écouter
Divaguer, avec mes personnages de contes de fées.
Le carrosse est redevenu citrouille sans pantoufle de vair
Pour réécrire l'histoire à l'envers.
On ne vit un même chapitre qu'une fois
Et j'ai refermé le livre avec toi.

J'ai longtemps laissé le rêve inachevé,
Abandonné à l'état d'ébauche à peine formulée
J'ai enterré mes héros dans ton cimetière.
De marbre macabre, je les ai recouverts.
J'ai longtemps oublié leurs jeux espiègles,
Mais l'imagination ne s'éteint pas
Comme on souffle sur la flamme d'un cierge.
Ils sont revenus quand je ne m'y attendais pas.
Ils sont rentrés sans rancœur juste comme ça,
Sans même prévenir, sans même frapper.
Ils sont simplement venus et m'ont happée
Avec eux dans l'élan de leur folle danse
Teinte de renaissance et d'espérance.
Alors, sous leurs assauts, j'ai déterré ma plume,

J'ai lavé mon imaginaire de son écume,
J'ai dépoussiéré mes vieux cahiers à idées,
J'ai ressorti ma palette à étrangetés
Et j'ai esquisé un nouveau chapitre
Sans même en connaître le titre.
Et je me suis laissée porter par les mots.
Il y avait en eux quelque chose de nouveau,
Un goût de sérénité et d'avenir,
Un parfum de paix et de grandir.

Pour ton souvenir, je te lirai une histoire,
De celles qui font sourire et redonnent de l'espoir.
Assise à côté de ton dernier foyer, je lirai
Un texte de ma plume nouveau-né.

Poésies

L'étoffe de la vie
de Florence Digne
Premier Prix

« Le poète doit être un professeur d'espérance. »

Jean Giono

Je croyais au rideau rouge qui se déchire,
aux durs accrocs dans le tissu des jours,
au texte issu de nos misères d'amour.
Je croyais aux gémissements sourds et aux sombres éclats,
au mangeur de sommeil, buveur de nos sangs d'encre
et à la vie qui s'arrête, sans sonnette ni sirène.
Je croyais au soleil qui ne se lève plus
depuis le silence insoutenable de ta voix.
Je croyais que ton absence remplirait mon existence
et que ton fantôme épouserait mon corps.
Je me croyais ballon crevé incapable de rebondir,
l'esprit à plat, prêt à mourir.
Mais je sais aujourd'hui les larmes séchées,
la douce nostalgie qui esquisse un sourire,
le miracle des mots pour surmonter la mort,
les pages à noircir pour éclaircir le sort,
je sais la poésie et la lyre d'Orphée
qui sauvent les cœurs les plus désespérés.
Je sais la lueur de l'aube après une nuit d'errance
quand on sent le repos qui traverse nos sens.
Je sais le vent frais qui soulève nos pas
et l'élan de l'envie qui frissonne tout bas,
le chuchotement léger de la joie qui revient
quand le chagrin, au fond de soi, sommeille enfin.
Je sais les aléas qui cisailent la vie
et l'histoire des Moires de la mythologie,
mais je sais aussi qu'on peut tisser l'espoir,
d'un simple filament, étoffer son ouvrage,
au fil du temps, raccommoder le présent
pour habiller sa peine et revêtir l'instant.
C'est un livre, un poème, une parole, une main,
c'est la vie qui surgit quand on ne l'attend plus.
Je ne suis plus la même, mon passé t'appartient,
mais l'horizon sans toi se colore ce matin.
J'ai ce rouge sur mes lèvres et ce nouveau chemin...

Je ne t'oublierai pas mais je m'ouvre à demain.
Je croyais tout connaître sur ta mort et sur moi,
je m'imaginai ombre engloutie par ton ombre,
moribonde et meurtrie, décousue et informe,
je m'imaginai vide, à jamais hors du monde.
Je croyais tant de choses, moi qui ne savais rien,
que j'oubliais de voir comme il est bon de vivre !

Combattants de l'ombre
de Jean-Baptiste Roussel

Il y a là-bas, dans des pays lointains, des combats qui font rage
Des luttes fratricides qui s'invitent dans les journaux en premières pages
Et puis il y a plus proche, plus bas, dans les couloirs, dans les étages
De silencieux combats contre les conséquences d'un accident sans âge
Un soldat ne revient jamais d'une guerre comme avant
Éternellement meurtri par le souvenir d'effroyables événements
Une victime d'AVC garde en tête, à vie, son coup de sang improbable
Sa gueule, cassée, et son esprit, lésé, de façon durable
Elle est nombreuse la cohorte des anonymes combattants
Hommes et femmes, écorchés, alignés, droits devant
Tournés vers l'avenir en gardant les cicatrices du passé
Des AVC ancrés comme des dates à jamais bloquées.
L'AVC est un choc brutal qui ne peut s'effacer
Tous et chacun marqués par ce qui est arrivé.
Une longue épreuve de fond qui se déclenche
Une lente et progressive reconstruction qui s'enclenche.
Des stigmates et séquelles plus ou moins invisibles
Des blessures, des fissures, certaines irréversibles
La vie n'est plus la même c'est indéniable
Mais elle continue et ça c'est formidable
Être au départ bien entouré, au centre de toutes les attentions
Accepter ensuite une plus personnelle et solitaire ascension
Désirer fortement rejoindre le peloton des vivants
Redevenir comme les autres mais aussi, imperceptiblement, différent.
Il y a des hauts et des bas, le sentier n'est jamais plat
Des deuils, des chutes, du découragement parfois
Mais aussi de belles victoires aux détours d'un virage
Qui chassent les nuages et donnent du courage
Le chemin est âpre, semée d'interrogations à foison
Reconstruire à l'identique ou changer clairement d'optique ?
Ressasser son rôle de victime ou tout oublier de façon amnésique ?
Céder à la lente résignation ou découvrir de nouveaux horizons ?
La mine n'est pas toujours réjouie, le crayon parfois balbutiant
L'écriture d'un nouveau chapitre semble à la fois torturé et insouciant
La hantise de la rechute sublimée par une ineffable soif de vivre
La peur d'y rester comblée par un insensé bonheur qui délivre
Persévérance et résilience, pour surmonter les douleurs

Ténacité et humilité, pour redoubler d'ardeur
Ne pas rester seul, trouver des alliés
Dans l'adversité, faire communauté.
Croiser les mots, les regards et les visages
Du plus jeune enfant jusqu'au plus grand âge
Chacun avec son histoire, chacun avec ses déboires
Mais tous, ensemble, avec un indicible espoir
Patients un jour, patients toujours
Proches, aidants, amis, collègues, tour à tour
Car au fond les combats se ressemblent.
Car au fond les épreuves nous rassemblent.
Tous les combattants sont de passage sur cette terre
En quête d'équilibre, les pieds ancrés, le nez en l'air
Absurdement plombés, éperdument emprunts de liberté
Pèlerins d'amour, de paix et d'authenticité

Derrière les Portes
d'Amandine Berton

La beauté du printemps faisait pleuvoir ses rayons sur ces derniers cheveux. Le soleil reflétait, sur cette sphère de porcelaine, l'avenir des bourgeons en fleur et une vie de feu. Si la résurrection demeure un mythe, naître deux fois devient possible pour ces enfants de papier. La rosée et la sève des arbres édulcorent en eux cette chimie qui grouille sur la cartographie hyaline de leurs poignets. Comme de l'argile au soleil, on dépose à leurs pieds, un parasol et des œillères, pour ne rien effriter ; un doux duvet pour ces bambins trop rêches. Mais foudroyés, martyrs du hasard, mis à la géhenne sans autre forme de procès, derrière les portes meurent des oiseaux aux crânes de pêche. Dans un silence de canyon où gisent des coyotes, le toit s'abat dans un retentissement sismique. Pour coucher ces poupées de chiffon, on leur remonte aux oreilles, au son d'une berceuse au compte-goutte, les linceuls brodés de l'hôpital public : trois chérubins sur dix s'endormiront, huit ans pour l'éternité et un trou au côté droit. Feus les trois autres du couloir, geignant de cet horrible vent dans ce sanctuaire où s'éteignent leurs voix. J'écris ce soir pour eux : n'effleurez jamais la vie du bout des doigts.

Regardez fleurir dans la boue ces bambins métastasés aux grandes ambitions. Écrivez leurs noms dans la neige en lettres de gazon, couronnez-les de liseron. Chérissez ces badauds de la Terre, ceux qui ne feront que passer. Voyez désormais le vent faire frissonner les cheveux des graciés. Admirez les bien tombés béer dans un silence monacal la beauté de tout. Comprenez en eux le lyrisme des choses muettes qui vous crie que la vie est teintée d'une poésie nouvelle.

Des jours meilleurs
de À fleur de poésie

Il y aura des jours meilleurs
Des jours pour réparer la laideur
Des jours à la pulpe juteuse où plonger tes canines
Où seule la joie de vivre te contamine
Des jours où ton corps poli saura se taire
Les ogives fondront dans ta chocolatière
Des jours traversés comme des paysages
À savourer les fruits des erreurs d'aiguillage
Des journées lumineuses dans la galerie des Glaces
Où leurs bras resserrés sont l'orée de l'Espace
Des jours d'abolition de toute torture
Des fins parfaites pour cette aventure
Des journées où l'arrogance humaine
Finit broyée dans la gueule des murènes
Des matins partitions de leurs rires cristallins
Aubes en fusion dans ses yeux opalins
Quelques heures sauvages comme une trêve du pire
Où tes fleurs du Mal rêvent de s'épanouir
Des révolutions terrestres sans avoir le tournis
Les ronrons du gazole devenus gazouillis
Des journées où l'amour déborde comme le lait
Des nuits cataplasmes dans lesquelles tu renais
Des jours où mourir ne t'inspire aucune peur
Oui, je te promets, il y aura des jours meilleurs
Alors garde tes nuages sous tes pieds de rêveur
Car si tu le rêves, ce monde est déjà meilleur

There will be better days
Days to make ugliness gorgeous again
Days with juicy pulp to sink your teeth into
Where only lust for life infects you
Bright days in the Hall of Mirrors
Shrapnel vanishing in your chocolate melter
Days crossed like landscapes
Fruits of shunting mistakes
Days when your polite body will be speechless
When their embraces will be your edge of Space
Days of exemption from torture
Perfect endings for your adventure
Days when this human conceit that makes you ill
Ends up engulfed by moray eels
Mornings with their crystalline laughter that shines
Molten dawns in his hazel eyes
A few sunshine hours of respite from the darkroom
Birdsongs drowning out diesel fumes
Your flowers of evil turning into gingkoes
Revolutions of the Earth without vertigoes
Days when love explodes like popcorn
Poultice-nights in which you are reborn
Days when you are not afraid to die
Yes, I promise you clear and blue sky
So keep your clouds beneath your feet
'Cause dreams cover your Wonderland streets

En vie
de Célia Rivière

Les nuages tombent du monde,
Dans ces belles eaux profondes,
Et dans les reflets étoilés,
Bipolarité, tu m'as pris toutes ces années.
Je contemple le temps perdu,
Je me penche sur ces saisons disparues
Et je me sens abattue,
Telle une prisonnière, une détenue.
Tu as fait de moi tienne,
En tes bras, je deviens aérienne,
L'allégorie de la musicienne,
Toute faite de porcelaine.
Tu as montré toute ta puissance,
Tu as essayé de faire de moi ton essence,
Mais j'ai appris la résilience,
Même quand expériences riment avec violence.
J'ai subi ces hauts et ces bas,
Maintenant j'en fais mon combat,
Mais je ne baisse plus les bras,
Je pose ces maux sur papier ici et là.
Alors j'écris ces lignes,
Pour briser ton emprise,
Et je bâtis mes défenses et ma chance,
En écrivant cette mélodie, cette danse.

On ne choisit pas sa maladie,
Elle dompte votre vie.
Fantaisie du tourment,
Tu es la souffrance de mes sentiments.
En espérant qu'après l'ouragan se cueille le printemps,
En attendant tant que passe le temps,
Mes regards gardent les instants,
En vie et envieuse de vivre ma vie maintenant.
Alors je l'écris et la poésie transcrit mes émotions,
Elle ne parle que de sensations,
Elle permet d'apprivoiser des ressentis,
Et de s'émouvoir au ralenti.
La poésie conjugue la beauté au présent,
Et les vers subjuguent l'imparfait en un moment.
Ils tournoient et nos âmes volent,
Et avec eux les mots et les maux s'envolent.
Ils rejoignent les astres et l'univers,
Ils se noient dans le bleu de la mer,
Embrassent le monde de la nuit,
Enlacent le monde de la vie,
S'emmêlent dans le monde de l'oubli.

La pieuvre
de Jean-Marc Lainelle

Sur le chemin de ma vie, je l'ai croisée
Au détour d'un carrefour improvisé.
Elle m'a paru inerte et sans réaction
Comme une épave échouée sur le fond.
Sans méfiance, je l'ai laissé s'installer
Au milieu de mon corps sans broncher.
À l'apogée de mes instants du bonheur
Elle en a profité aux meilleures heures.
Lentement ses tentacules ont grandi
Prenant une à une mes cellules meurtries.
Jusqu'au jour où on découvre la violence
De cette intruse installée dans mon existence.
La bataille est rude, mais on va la gagner
La médecine a fait d'énormes progrès.
Le médecin connaît bien cette pieuvre
Il en a éliminé d'autres dans son œuvre.
Il faut juste de la patience et du temps
Rien que du temps pour vaincre ce mal latent.
Du moral et la bienveillance de ma femme
Pour combattre cette pieuvre sans âme.
Puis viendra la guérison au bout du chemin
Ne restera que ce mauvais passage en vain.
Une vieille histoire rangée dans la mémoire
Comme on ferme un livre à l'orée du soir.
Et je sais que le réconfort de mes amis
Aura conjuré le sort de cette maladie.
Leurs douces prières pour ma guérison
À vaincu l'impossible dans la raison.
Quand la pieuvre aura quitté mon corps
Comme l'on jette un vieil oripeau dehors.
Alors, je baignerai à nouveau dans le sourire
Et ce bonheur lumineux de toujours écrire.

Le bateau
de Blandine Bécane

Un magnifique bateau à l'horizon
Un vieux gréement aux voiles marron
Une entrée dans un petit port breton
Un capitaine solitaire sur le pont
Un homme aux cheveux bruns
Une rencontre au bar des marins
Des paroles discrètes
Une politesse désuète
Des épaules rassurantes
Une timidité charmante
Un sourire lumineux
Un regard amoureux
Un bonheur sans nuages
Une tempête, un naufrage
Notre si belle histoire
Engloutie, sans au revoir
Je coule moi aussi, je sombre
Dans un monde peuplé d'ombres
Je me noie dans mes larmes
Emprisonnée pour longtemps dans un noir vague à l'âme

Et puis... un oiseau à la fenêtre

Qui chante pour moi peut-être
Et puis... les autres, ceux qui partagent mes souvenirs
Qui me rappellent que j'aimais rire
Et puis... la musique de Bach, miroir de mes émotions
Qui redonne la mesure à ma respiration
Et puis... les mots, d'abord dispersés, envolés
Qui retrouvent le chemin de ma bouche et du papier
Se rassemblent, et se rangent pour retrouver un sens
À ma vie éclatée, brisée par ton absence.
Il reste des traces de colle entre les morceaux
Mais je suis entière à nouveau.

Et puis toi mon amour, est-ce que tu es là ?

Est-ce que tu me vois ?

Je ne sais pas, je ne crois pas

Mais puisque j'ai tant besoin de toi, pourquoi pas...
Alors, partout où je vais, il y a un bateau... ton bateau
Je le vois perché sur le donjon du château
Je le vois dans le ciel brumeux voilé de gris
Je le vois amarré dans la rue devant la boulangerie
Je le vois dans la gare, tout au bout du quai
Je le vois au fond de notre jardin, près du vieux rosier...
Tu es là pour toujours, reste près de moi

Le cahier rouge
de Jacques Doney

Écrire !
Et le verbe est tombé
comme une nécessité.
Ne plus crier des mots noyés dans les larmes.
Ne plus hurler à la mort comme ta petite chienne.
Ne plus ouvrir ma déchirure.
« Papa, écris-moi... »
Et j'ouvre mon grand cahier d'écolier.
Te voir encore, mon enfant !
Coller ta photo sur la première page.
Te regarder...
« Papa, dis-moi des choses comme autrefois. »
Alors j'ai mal encore, mais je me bats.
Ton dernier message :
« Mon papa, je m'accroche, n'en doute pas,
mais ce n'est pas toujours facile. »
Pendant trois mois, j'ai décroché, sans t'écouter.
Maintenant je t'écris dans mon beau cahier d'écolier.
Je suis bien dans ton enfance,
je souris des bêtises de ton adolescence...
Et puis tu es devenue femme.
Je te parle de ma vie
— il vieillit ton papa -
ma belle vie avec la femme que j'aime,
qui sait que je t'écris.
Elle m'a tenu la main au bord de l'abîme,
elle m'a dit : « Tu n'as pas le choix. »
Et j'ai poussé les mots, le jour, la nuit.
J'ai choisi ma plus belle écriture,
avec des majuscules bien formées,
sur mon beau cahier rouge d'écolier.
C'était important de bien t'écrire,
de corriger, avec du blanc,
les petites ratures.
Je savais que tu les voyais,
mais tu me les pardonnais.
J'aurais pu écrire avec un porte-plume,

soigner comme autrefois les pleins et les déliés
sur la page blanche
de mon cahier d'écolier.
Et tu souris, ma fille :
« Papa, tu n'es plus à l'école ! »
Le chemin de la vie continue
— sans toi, mon enfant -
le temps ne compte plus pour toi,
mais moi, je compte encore les mois
qui me séparent de toi.
Dix mois ! Et je n'ai plus de page...
J'achète un nouveau cahier
et ton sourire éclate
sur la page de garde !
« Merci, mon papa, de continuer. »
Je te parle de tout, sans jamais préparer.
Je le fais simplement,
parce que j'en ai envie,
parce que j'en ai besoin,
parce que je l'ai choisi.
Tu m'écoutes toujours, sans m'interrompre.
Je me souviens quand tu me disais :
« Papa, tu me l'as déjà expliqué ! »
Maintenant, je sais que tu sais.
Tu vis toujours dans mon cœur de père.
Tu es quelque part...
Je ne te demanderai jamais de revenir,
même si j'en ai envie,
même si j'en ai besoin.
« Ta fille qui t'aime fort
et t'embrasse tendrement. »
La dernière phrase de ton dernier message.
Je te laisse partir avec mes mots d'amour,
comme un long écho
à ton beau chant du cygne.
Il y aura peut-être un troisième cahier,

un quatrième peut-être...

J'écirai peut-être jusqu'à plus d'encre,

Une certitude : en t'écrivant,

jusqu'à la crampe.

je m'en suis sorti.

J'ai rebondi.

Le joggeur et son fils
de Michel Maxime

*« Dis Papa, pourquoi tu souris aux alouettes ?
Toi qui courrais comme un cheval par les chemins ?
Dis, pourquoi tu souris dans ton siège à roulettes ?
Tu les vois tous courir, courir par les jasmins.
Eh, dis, tu pleures pas, coincé là dans le soir,
Que c'était toi hier, que plus jamais demain ? »*
— Mon fils, regarde bien, mon fils, ta balançoire !
C'était un pneu crevé. Et ton doudou, Pablo ?
Un vieux pull de maman troué comme un mouchoir.
L'ancienne tronçonneuse est devenue banjo.
La lampe en panne a embrassé les forsythias
Et la porte cassée ? Elle encadre un tableau !
Si même eux ont changé, dis-moi, pourquoi pas moi ?
Je ne cours plus mon fils, je peins ces hautes plaines,
Et mes pinceaux s'envolent et colorent et foudroient !
Fils, je ne pleure plus. Comme la vie est Reine !
— Heureux qui comme moi ont tout perdu hier
Pour bâtir au matin un plus joyeux domaine
Et sourire aux oiseaux choyés par la lumière !

Machine arrière
de Cyril Van Eeckhoutte

Tous les chemins mènent à Lille
J'ai fait un casting comédiens
pour ensuite me tromper de train.
Arrivé à Armentières,
j'ai dû faire machine arrière.
De retour à Lille Flandres,
j'ai cru que j'allais me pendre.
Mais maman m'a dit au téléphone,
dans le train « tu te raisones,
tu as pris le train pour Dunkerque. »
J'ai entendu dire Dunkerque
pensant retourner à Arras.
J'ai dû attendre une heure sur place
dans la ville natale de Line Renaud ;
des gens trouvaient cela rigolo.
Même moi, je n'en pouvais plus de rire.
Il m'en faut plus pour me déconfire.
Au final, j'ai pris quatre TER
et deux bus pour aller aux buts
fixés, j'ai pris cher hier,
mais j'ai trouvé mes points de chute.
C'était la première fois
que cela m'arrivait.
Et si c'était à refaire,
je referai machine arrière
pour me tromper encore une fois
et puis rire aux éclats avec toi.
Fini les crétineries,
Cyril, ouvre tes yeux aujourd'hui,
tu vas te retrouver à la merci
des gens des villes et des amis.
Tu t'es déjà fait du souci.
Mais eux aussi s'en font pour toi ;
ils voudraient que tu files droit
pour retourner à ta maison
et ne plus avoir de frissons.
Comme le jour où tu as appris bien vite

que maman a fait une péricardite
pour avoir reçu une mauvaise nouvelle
du Pôle emploi ; s'est retrouvée au ciel.
Mais dans la vie, il y a toujours
des hauts et des bas, c'est l'amour
qui guidera toujours mes choix,
Mon grand cœur fait de moi un roi.
La vie est faite d'aléas,
mais à l'instar d'un diamant,
elle nous fait briller aux éclats
aux yeux des gens nous admirant.
Tous ces accidents de la vie
forgeront notre caractère, malgré tout
nous gardons la tête pleine d'envies,
pensons à prendre bien soin de nous.
Lavons-nous les mains avec du savon ;
la télévision nous lave le cerveau.
Sachons créer notre propre monde
avec nos yeux et nos idéaux.
Main dans la main, nous irons plus loin.
Avançons sur le même chemin.

Nerium oleander
de Anne Pérez

nulle présence aux carreaux des petites maisons mortes
une herbe vert cresson jonche les toits de fer
quelques arbres se tordent
distributeurs de vent
habilleurs des silences
de cette ville qui t'enveloppe
qu'il est long à marcher ce chemin filandreux
celui qui va à ta rencontre
sur lequel je me dilue pour arriver
inconsistante
et pour finalement ne rien apercevoir
jamais je ne viens les mains vides
je troque ma peur des monologues
contre un thermos de café noir, goût de l'insupportable
semaine après semaine
le même goût, à même la dalle
de cette pierre qui te ceinture
nous conversons
entre les fleurs coupées, le chiendent, l'oxalis
tractée depuis la terre, grandit une inconnue
semaine après semaine
elle perce ton monde de ses racines

étire haut sa tige en direction du mien
antenne végétale
de nos conversations
quelques mois ont passé
et désormais
c'est aussi elle que je visite tout au bout du chemin
dans les arcs de ta tombe
celle-là qui jaillit
vivante
depuis ton scaphandre amorphe
oreille verticale à mes logorrhées tristes
de femme coupée en deux
et voilà qu'au printemps, elle bourgeonne
couve une floraison, se couvre de boutons roses
rose-bouche
rose-joue
sur feuilles lentes, oblongues
je comprends alors qui tu m'envoies
Nerium oleander, laurier-rose
arbuste de patience, de parfum, de prudence
puisque'il est un poison, des racines aux fleurs
je vois dans ce danger signe de protection

bouclier de notre lien

semaine après semaine

printemps après hiver

sur les ventres des pierres où grimpe la vie

lierre pourpre

chiendent

oxalis envahissant

le goût du café noir retrouve une profondeur

nulle présence aux carreaux des petites maisons mortes

mais le chant d'un oiseau sur un laurier en fleur

Près des yeux, près du cœur
de Gabrielle Inès B

C'était après une soirée tranquille,
J'avais vu un beau film en famille,
Puis nous étions partis nous coucher,
Et alors que j'étais allongée,
Que le sommeil me gagnait lentement,
Ma fille m'a parlé doucement,
Elle m'a dit deux petits mots,
Auxquels je voulus répondre tantôt,
Mais j'ai ressenti une étrange sensation,
Dans mon cœur il y eut comme une grosse pression,
Je me disais que pour moi il n'y aurait peut-être pas de lendemain,
Mais j'ai essayé et j'ai résisté en vain,
Avec dans la poitrine une terrible douleur,
Que je sentis faire chavirer mon cœur,
Ma fille me souffla encore un "bonne nuit",
Tandis que je m'accrochais à la vie,
Pensant à notre future,
Et à toutes nos prochaines aventures,
De ma bouche il n'y eut plus un son,
Je voulais mais je n'arrivais pas à répondre à son interjection,
Pendant quelques instants je suis restée dans cet état,
Ce fut un bon moment le calme plat,
Avant que tout s'arrête,
Et que la faucheuse connaisse sa défaite,

Quelques mois plus tard je suis là,
Je prends ma fille dans mes bras,
Je laisse derrière moi cet aléa,
Et essaye de donner à ma vie un bel éclat,
Nous allons ensemble prendre l'air,
Du haut de notre belvédère,
Nous fixons l'horizon,
Et c'est avec beaucoup de passion,
Qu'elle me dit de ne pas avoir peur,
Que nous prendrons soin de mon petit cœur,
Comme de notre jardin et de ses fleurs,
Pour que je puisse vivre encore longtemps,
Avant de la quitter doucement.

Rebondir
de Nadia Nelson

Coloré d'arc-en-ciel que le vent joyeux fait glisser sur l'eau bleue
Je suis le ballon léger
Abîmé par les jeux des enfants qui rient rejeté par ceux des enfants qui crient
Je suis le ballon dégonflé
Abandonné laissé-pour-compte parmi d'autres débris
Je suis le ballon meurtri
De coups de pied en coups de pied
Je suis le ballon crevé
Morceau de plastique mou au soleil violent je perds mes couleurs
Enfoui dans le sable happé par les vagues
Je suis le ballon morcelé
Mais pour ceux qui m'avaient perdu pour ceux qui croyaient que j'avais disparu
Tout à coup je suis tout et leurs cris sont de joie de m'avoir revu
Je suis le ballon retrouvé
L'un panse mes déchirures l'autre me donne souffle
Je suis le ballon regonflé
Le vent me porte au-dessus des barrières je peux voler
Donner de la joie de nouveau entendre les rires
De pierre en pierre rebondir, de main en main rebondir
Reprendre les couleurs de la vie
Je suis le ballon épanoui

Saudade
d'Alexandre Faye

Dans les lambeaux de mon être... ruminant souvenirs, assis... sous le linteau des fenêtres... larmant chaque soupir. La silhouette indicible de son âme à mon cœur, son fantôme invisible... sur l'horizon des heures. Dans la mélodie pourpre des mélancolies vaines, sur mes natures maussades... des veuleries de peine, bras ballants, plongeant dans ces poèmes aux figures de l'enfer, m'engouffrant aux cauchemars des marasmes amers. Et demeurent sur mes mains... les vestiges brulants d'un amour perdu, la mort... ses yeux soudains... et le vertige violent des veuvages pentus. Comme ils sont doux... et loin... nos ébats si chanteurs, mes lèvres à son cou... et le monde en couleur. Dès lors... la mer est trop calme, je navigue esseulé parmi des champs de flammes, et je me sens noyé... pétrifié par le drame.

Va... malgré l'orage... il traîne un bout d'azur sur la toile du ciel ! Malgré le vide... demeure l'ossature du monde qui s'éveille ! Dans le roulement du temps... je médite mon cœur, j'écoute, comme un enfant... mes célestes ardeurs. Faire des ruines un hommage à ce qui fut naguère, prendre la force profonde des blessures de l'âme, pour dresser à nos yeux des chemins de lumière... qui parfument les ombres et relancent nos rames. Vivre... c'est un goût de voyage... suivre ses nouveaux caps derrière chaque naufrage ! Les malheurs sont des armes qui arrosent la joie... changer l'angle des mots qui caressent nos voix. Chut... nos êtres s'abreuvant aux antres du silence, d'où gronde l'étincelle qui vient battre cadence. Danse ! Dans les bras du réel offrant ses fous récits, après chaque péril... germent des fleurs de vie.

Un pas
de Guy Coissard

Pour eux (je les regarde) le sol est plat
Lisse
Il ne glisse
Même pas.
Pour moi, là, une anfractuosité
Un carreau qui s'est descellé
Si ce n'est un pan qui s'effondre
Et m'entraîne dans sa chute.
Je vois, oui, mais    peine
Je n'entrevois que vers le haut
Par un coin de l'œil
Qu'une lucarne de lumière
Balay  e comme par une averse continue
Par les battements affolés de mes cils.
Il faut que je sorte
Il faut que je me relève
Malgré cette masse qui m'enfonce le torse
Et me maintient bloqué tout au fond du lit.
Si je me relève
Ne serait-ce que d'une épaule
Ne serait-ce que du cou qui se d  collerait du drap
Ne serait-ce que ma jambe, là,
Ma jambe gauche,
Si je me relève ce sera déjà le départ, le recommencement
Le commencement de revivre
Un tout premier menu pas sur ce sol lisse que j'imagine.

Si je redresse le cou, j'avance
Si je soulève mon talon, c'est que je marche
C'est que je saurai.
Déjà. Déjà recommencer. Ne pas attendre
Le plus vite. Déjà.
J'ai compris qu'il n'y avait aucun temps    perdre
Jamais
Que la vie se mérite
Que le plus tôt je la ressaisirai

Le plus longtemps, le mieux, je l'aurai.
C'est ça. Oui. Voilà. Un pas.
Je ne perçois qu'une lueur tout là-haut
Dans l'angle
Mais mon poignet s'est tourné. Un pas
Mon genou a oscillé. Un pas
J'avance en hésitant sur le sol crevassé
Mon ventre s'est soulevé. Un autre pas
J'ai puisé l'air pour me nourrir à nouveau
Pour m'emplir de force et d'espérance.

Nouvelles

La vie, après
de Lucille Matton
Premier Prix

Lacanau, 13 mars 2023

Joyeux anniversaire Mamie ! Les filles l'embrassent. Elle a 67 ans. Elle sourit. Elle a retrouvé, dans son regard, sa douceur du passé. La mère aimante qu'elle a été. Elle n'est pas si âgée mais sa vieillesse à elle a tout emporté. Les filles vont saluer le personnel de l'EHPAD. Ils aiment bien bavarder un peu. Elles apportent le soleil dans la noirceur de ces murs. Ma mère me manque. Elle qui chantait si faux. Elle qui faisait d'un hachis Parmentier un repas gastronomique ! Elle qui nous lisait des histoires de monstres et de princesses le soir, dans nos lits. Son cœur a perdu une partie de son souffle le jour où tu en as fini de ta vie. Le 28 octobre 2002. Elle ne s'en est jamais vraiment remise. Et, un jour, elle ne m'a plus reconnue. Elle n'a plus reconnu personne. Elle était incapable de se souvenir de ce qu'elle avait fait une heure avant, la semaine dernière, au mois d'août dernier. Elle ne parlait que de toi. Son petit. Elle racontait ton enfance. Ta naissance. Un jour de pluie. 4 octobre 1979. Tu avais tout juste 23 ans lorsque tu t'es ouvert les veines. Comment avait-elle pu oublier cette vision d'horreur ? La maladie a tout balayé. Le beau comme le plus laid. Je crois que je lui en ai voulu d'avoir la chance de ne plus penser à toi. À ça. Ma vie se dessinait au plus près des lignes de tes veines. J'ai souffert pendant que son esprit délirait. J'ai haï cette partie de moi qui enviait sa défaillance. Comme si la vie pouvait être meilleure sans les souvenirs. J'ai grandi. J'ai appris. Oublier n'est pas une chance. C'est une malédiction. On n'oublie pas que ce qui nous fait mal. On oublie tout. Alors, pour elle, pour toi, je n'oublierai pas. Jamais.

Bordeaux, 28 juillet 2018

Il fait chaud. Très chaud. Je lui tiens la main au milieu de la foule. Je cherche du regard sa sœur qui court entre les gens en riant à pleines dents. Elle attend fébrilement que ça arrive. Enfin, le brouillard ! Des cris de joie d'enfants se font entendre. Nous dansons sous cette brume légère. Toutes les trois. Cela fait du bien de sentir tout à coup cette insouciance. Elle est palpable, tout autour de nous. Déjà, Lisa est repartie courir entre les jets. Sa robe jaune est trempée. Je la regarde quelques instants. Je me retourne et sens comme un violent coup au creux de mon estomac. Une claque qui me ramène 33 ans en arrière ! Le blond de ses cheveux, le bleu azur de ses yeux ou un air espiègle. Je ne sais pas. C'est un ensemble. J'ai cru te retrouver, lorsque tu avais 5 ans ! J'essaye d'apercevoir à nouveau cette petite tête blonde. J'ai besoin de te retrouver encore un peu. Je tire ma fille au centre du miroir d'eau. Elle rit à mes côtés, croit à un jeu. Moi, je cherche, je fouille tous les recoins avec mes yeux. Il y a tellement de monde en

ce jour de juillet. Le brouillard s'est épaissi. Je ne vois presque rien. Lisa manque me rentrer dedans. Elle s'agrippe à mon cou. Me fait tourner. Et tout disparaît. Le brouillard, l'insouciance et toi. Mon frère.

Saint-Seurin sur l'Isle, 28 mars 2014

C'est très rare mais aujourd'hui j'ai pris un jour de congé. Aucune raison particulière. J'avais juste envie d'une journée ordinaire. Le matin, je lui fais deux belles nattes nouées par des élastiques en forme de papillons. Elle trotte à mes côtés en prenant le chemin de l'école. Son cartable, trop grand sur son petit corps, se balance de droite à gauche. Il fait bon en cette belle journée de printemps. Elle me tend une violette qu'elle vient de ramasser. J'inspire son doux parfum en fermant les yeux. Je m'appuie sur un mur. Je ne peux pas repartir. Je suffoque. L'air me manque. Je résiste à l'envie de sortir ces larmes qui s'apprêtent à couler. Ma fille me regarde et me demande si tout va bien. Je la rassure. La dépose à l'école. Au retour, je cueille un petit bouquet de violettes. Je les mets dans un verre à liqueur en rentrant chez moi. C'est si doux de sentir ce parfum. L'odeur du jardin de mes grands-parents. Les parties de cache-cache. Les chasses aux œufs de Pâques et les grands repas du dimanche. Tu jouais au foot pendant des heures et tu abîmais les parterres de violettes. Je les aimais tant. Je te criais de ne pas les détruire mais tu continuais à taper dans ton ballon ! Ah, qu'est-ce que tu pouvais m'énervier ! Alors, j'allais cueillir toutes celles que tu avais épargnées. Lorsque tu rentrais goûter après ton entraînement intensif, tu me rejoignais dans la cuisine, tu humais le petit bouquet de violettes et tu me faisais un clin d'œil. Tu me disais que j'étais aussi jolie que les fleurs et que je sentais aussi bon. Ça me plaisait bien. Mais tu retournais aussi sec, un biscuit dans la bouche, un autre dans la poche, détruire, avec ton ballon, mes merveilleuses violettes. Mon frère.

Bergerac, 13 juin 2012

Je suis arrivée depuis peu en Dordogne. Besoin d'air. De changement. Je ne connais pas cette ville. Ses habitudes. Ses expressions. Ses sentiments. Je la promène en poussette parmi les ruelles étroites. Je garde en ligne de mire le clocher de l'église Notre-Dame. La cantinière de l'école maternelle où je travaille m'a conseillé le marché du samedi matin. Elle m'a dit que cela plairait à ma fille. Elle avait raison. Lisa ouvre ses grands yeux. Sourit aux passants. Ça sent bon sur les étals. Il y a du bruit, du monde. Je me sens vivifiée par cette tornade de vie. Nous habitons un village tellement calme que j'avais presque oublié à quel point l'agitation pouvait faire du bien. Je m'arrête devant un primeur de fruits et légumes. Du coin de l'œil, je suis attirée par un éclat rouge

foncé. Les cerises. Notre enfance. La Provence. Je ne suis plus dans le Périgord. Mes cigales chantent. Nous sommes tous les deux sur le bord de la route. Derrière nous, le portail de notre maison. C'est un beau mas provençal, qui sent la lavande et le romarin. Nous sommes assis sur deux chaises de fortune. Devant nous une minuscule table pliante sur laquelle nous avons installé un panier en osier. Et les cerises. Presque noires. Un panneau, que tu as fabriqué, indique le prix pour 100 g. Nous avons emprunté la balance Terraillon de notre mère. Et nous attendons que des futurs clients viennent acheter notre récolte. Nous avons œuvré toute la matinée chez nos grands-parents pour en avoir une belle quantité. Tu es fier. C'est toi qui es allé tout en haut du cerisier, sur les branches les plus fines. À la fin de la journée, rougis par le soleil d'été, nous avons les poches remplies de pièces de monnaie. Tu m'as promis de m'emmener choisir des bonbons à la boulangerie du quartier. En m'endormant ce soir-là, je rêve de Tubble Gum, de fraises Tagada, du collier de bonbons que je porterai autour de mon cou, de sucettes Lolie et de boules de coco, mes préférées. Mes pièces sont bien cachées sous mon oreiller. Le lendemain matin, nous étalons notre butin sur ton lit. Ma mère prend une photo que j'ai toujours gardée depuis dans une petite boîte. Ma boîte à secrets. Personne ne peut imaginer qu'il y a dans cette boîte une photo qui s'accroche au souvenir du cerisier. Comme toi. Mon frère.

Toulon, 7 novembre 2008

Je suis amoureuse ! Je viens de le rencontrer et c'est déjà un tsunami qui ravage mon cœur ! Il est différent des hommes que j'ai connus avant. Plus mystérieux. Plus énigmatique. Demain, c'est son anniversaire. 25 ans. Le quart de siècle, comme on dit ! Je furète dans un centre commercial à la recherche d'un cadeau un tant soit peu original. J'aperçois un magasin de jeux vidéo. Parfait ! J'erre dans la boutique à la recherche de la bonne idée. Un petit garçon demande à son père si les consoles existaient quand il avait son âge. Le père rigole et lui dit qu'il n'est pas si vieux que ça ! Il lui explique qu'il jouait beaucoup avec son grand frère à la Super Nintendo. À Tétris, à Zelda, à Prince of Persia, à Super Mario Kart... Moi aussi. Je suis allongée sur ton lit. Les dessins de Fido Dido en noir et blanc se déforment sous mon poids. Envolé le magasin de jeux vidéo. Envolé le cadeau pour les 25 ans d'un homme que je haïrai ensuite. Envolés le père et son fils. Manette dans les mains, je suis concentrée. Je ne la tourne plus, comme au début, pour faire tourner mon personnage à l'écran. Je la manie avec dextérité. Toi, qui gagnais si facilement avant, tu dois user de toute ton adresse pour résister à mes attaques de carapaces vertes. Tu me lances des bananes et je les esquive avec brio. On fait vingt parties

d'affilée avant que les parents nous appellent pour le dîner. Rassasiés, on repart de plus belle dans nos tours de piste. Je me frotte les yeux. Il est tard. Ma mère finit par m'arracher de la console pour me mettre au lit. Je n'ai gagné aucune partie. Tu étais le plus fort, cette fois-ci. Mon frère.

Villenave-d'Ornon, 17 avril 2020

Le soleil est resplendissant. Le bleu du ciel est immaculé. C'est une de ces journées parfaites où la température est clémente et la brise légère. Et dans l'appartement j'explose. Les filles ne m'écoutent pas. Elles ne veulent pas ranger. Lisa entraîne dans sa course folle autour de la table du salon, sa petite sœur qui pousse des cris aigus. Je n'ai pas réussi à lui faire terminer la moitié des exercices de mathématiques envoyés par la maîtresse la veille au soir. Lorsque je reçois un nouvel e-mail de la maîtresse qui demande à toutes les familles et aux enfants s'ils vont bien, j'ai envie de me défouler en lui répondant que non, tout ne va pas bien du tout ! On vit dans 60 m² à quatre. Pour seul extérieur, un balcon décrépi de 4 m². Mon conjoint est l'une des rares personnes qui doit encore se rendre sur son lieu de travail. Et moi, je me retrouve avec deux lionnes en cage à tourner autour du pâté d'immeubles qui nous sert de quartier. 1 mois. Nous sommes confinées depuis 1 mois. Il y a des jours avec et des jours sans. Aujourd'hui est un jour sans ! Je n'ai pas envie de basculer dans l'hystérie générale, je propose donc, comme une dernière lueur d'espoir, d'aller nous promener en trottinette jusqu'à la médiathèque. Médiathèque, bien entendu, fermée. Les filles sont contentes et je me libère d'un poids au contact du soleil et de la douceur de l'air. Tandis que les trottinettes filent loin devant moi, je passe devant un appartement en rez-de-chaussée. La porte-fenêtre est entrebâillée. Une musique s'en échappe. System of a Down. Chop Suey ! Première voiture. Permis en poche depuis une semaine. Juin 2002. Musique à fond. Toi, à mes côtés. Tu n'as pas le permis de conduire. Ça ne t'intéresse pas alors que moi je n'attendais que ça. Mon indépendance. Les premiers jours, j'ai roulé juste pour le plaisir d'être seule en voiture. Après deux ans de conduite accompagnée, c'était vraiment le pied ! Tu montes le volume. J'ai pris l'album Toxicity. Une tuerie. On ouvre les fenêtres. On chante. On hurle. Je joue de la batterie sur le volant. Et toi, tu fais du headbang sur le siège passager. Tu m'envoies tes longs cheveux en pleine figure. Je ne vois plus rien. Je ris. On est fou. Tu es fou. Mon frère.

Bonifacio, 8 juillet 2011

Spectacle saisissant. Vertigineux. La Corse est belle. Indomptable. Lisa vient d'avoir 3 mois et nous l'avons laissée avec ses grands-parents pour 3 jours. Elle me manque. Notre couple va mal. Nous sommes impulsifs. Nous voulons nous

retrouver. Comme au début. La journée est agréable. Nos cœurs sont calmes. Nous avons réservé un emplacement pour la nuit dans un camping du coin. Sur un coup de tête, on décide de passer la soirée à Porto-Vecchio. Restaurant puis cinéma. Sans enfant, c'est appréciable. Au retour, il conduit pour rejoindre le camping. Il faut compter environ une demi-heure. Nous parlons du film. Tom Hanks, licencié depuis peu, change de vie professionnelle en s'inscrivant à l'université. Je lui dis, sans aucun jugement de ma part, que lui aussi pourrait envisager de reprendre des études dans un domaine qui lui plaît. Que c'est le moment. Pour Lisa. Pour nous. Je sens que cette remarque l'irrite. Il me balance que je lui reproche, une fois de plus, son inactivité. Je me défends comme je peux. Le ton monte. Je ne lui laisse rien faire. Je ne lui laisse pas le temps de réfléchir à son avenir. Ça fait huit mois qu'il réfléchit... Et là, sans crier gare, il me gifle violemment le visage. La douleur me coupe le souffle. Je sens l'odeur du sang. Je porte mes doigts à mes lèvres, il est chaud et visqueux. J'ai mal à une dent. Je pleure. Le goût du sang. Métallique. La violence. Je suis en 1995. Tu as 16 ans. Tu es anorexique. Tu prends des cachets le matin et le soir. Tu n'es que l'ombre de toi-même. Je cherche mon frère dans ton visage cadavérique. Tu ne supportes plus les gens. Tu ne nous supportes plus. Ta famille. Une énième dispute éclate. Tu sors en claquant la porte. Ma mère essaye de te rattraper. Je me faufile dehors pour voir ce qu'il se passe. Tu prends une énorme pierre. Tu menaces. Tu l'envoies sur le capot de la voiture. Ma mère te supplie d'arrêter. Je lis la peur dans ses yeux. Tu te retournes. Dans un mélange de colère et de honte, tu tapes sur la première chose que tu as trouvée. Le tronc d'un amandier. Je vois le sang couler le long de tes doigts. Je me précipite vers toi, te prends par la main. Tu ne dis rien lorsque je soigne tes blessures. Je n'ai pas peur de toi. Mon frère.

Six-Fours, 28 octobre 2003

Je me réveille en pleine nuit. Un an. Tu es parti depuis un an. Et j'ai peur. J'ai appris à vivre sans toi. Je ne suis encore qu'une grande enfant mais je me sens déjà tellement adulte. Tu as enlevé trop tôt la légèreté de ma vie. J'ai peur. J'ai rêvé de toi cette nuit. Tout était clair. Ton visage, ton sourire, la forme de tes mains. Mais j'avais perdu quelque chose de toi. Ta voix. Je ne pouvais pas t'entendre car j'avais oublié le son de ta voix. Je cherche dans l'obscurité à m'en souvenir. Était-elle grave ? Aigüe ? Comment étaient tes intonations ? Avais-tu une voix éraillée ? J'enfouis ma tête dans mon coussin et je hurle à pleins poumons. Je pleure. Je chavire. Je n'arrive plus à respirer. Comment est-ce possible ? Comment ai-je pu l'oublier ? Je finis par me rendormir, épuisée et

anéantie. Ma mère habite à 500 km d'ici. J'avale les kilomètres d'une traite. Sans me poser de questions. Je déboule dans le salon en saluant à peine ma pauvre mère et recherche frénétiquement les vieilles cassettes vidéo de notre enfance. Je choisis l'une des dernières. Août 1999. Mariage Élodie et Damien. Je l'insère dans notre vieux magnétoscope. J'appuie sur le bouton d'avance rapide pour passer la cérémonie du mariage et la sortie des mariés devant le parvis de l'église de Sanary. Juste au moment où j'appuie de nouveau sur lecture, tu apparais à l'écran. Tu as 20 ans. Tu avances vers la caméra et tu parles. Tu me parles. Je n'écoute pas les paroles. Je n'écoute que ta voix. Encore et encore. Ta voix d'adulte. J'ai besoin de plus que ça. J'enchaîne les cassettes. J'entends ton rire. J'écoute tes mots. J'essaye de retenir les détails de ta voix. Le petit souffle que tu reprends lorsque tu parles trop vite. Le claquement de langue lorsque tu es satisfait de ce que tu as dit. Le zozotement vers l'âge de 2 ans lorsque tu dis « Z'ai peur, z'ai peur » en te bouchant les oreilles le jour du feu d'artifice du 14 juillet. Je ne veux plus oublier le son de ta voix. Jamais. Alors ce jour-là, au volant de ma voiture, pour rentrer chez moi, je me fais une promesse. Même si j'oublie un jour que ton absence m'a fait si mal, même si j'oublie que je t'en ai voulu d'avoir choisi de renoncer plutôt que de te battre et même si j'oublie de te dire combien je t'ai aimé chaque jour, je n'oublierai jamais qui tu étais. Je l'écrirai dans un journal. J'écrirai les mots qui guérissent et qui soignent. Les mots qui sont toi. Mon frère. Guillaume.

***L'éventuelle possibilité de devenir une nouvelle
occasion
de Elliolo***

**Coup de coeur de Frédéric Viguier,
Conseiller littéraire du Concours d'écriture 2023**

« Mon papa, il est neuf ». Cette phrase de Léo m'a toujours fait sourire car au fond, cette petite inversion n'était pas totalement fausse. En effet, tout avait été nouveau pour lui et moi. Il avait fallu tout apprendre. Passer du bonheur à trois à la tristesse à deux. Faire quotidiennement ce grand écart entre nos sentiments qui nous projetaient au-delà d'un imaginaire supportable et les tâches matérielles qui nous ramenaient brutalement à la réalité. Je n'avais jamais osé le corriger car son erreur permettait de cacher une réalité bien plus triste et face au tourbillon de ce que j'avais à gérer, je m'étais dit qu'au fond un « n », c'était juste un « v » à l'envers.

À l'époque, j'avais bien conscience que l'annonce du décès de sa mère et l'organisation des obsèques n'étaient que les premières étapes d'une liste interminable de questions et d'arbitrages que je porterai seul. Je n'avais pas imaginé que chaque jour je devrai trier en permanence entre le plus urgent et le plus important.

Les premiers mois, la famille et les amis avaient apporté leur soutien. Chacun à sa manière, ils m'aidaient à traverser les nuages. Aller prendre un café, préparer à manger, amener Léo au multisport. Ce soutien discret et parfois maladroit faisait partie des repères qui me maintenaient en vie. J'étais un bateau sans boussole en plein milieu d'une tempête, toujours à la limite de chavirer car je tanguais entre la sidération et la colère. Mes proches étaient devenus des phares dans la nuit et des ancres qui m'apportaient un peu d'accalmie dans ce déluge de mélancolie. Chacun y était allé de son petit conseil : aller voir un psychologue, demander une aide ménagère, reprendre une activité sportive, mais tout ça me paraissait futile et dérisoire et je restais totalement perdu face à ces démarches. Et finalement, les visites s'espacèrent et les invitations à dîner également. Je sentais bien que nos rencontres les mettaient de plus en plus mal à l'aise. Mon téléphone était de moins en moins envahi par les appels et les textos, bientôt l'inondation des notifications laissa place à un silence abyssal.

Je devais aussi gérer un flot incessant d'informations, d'émotions et d'interrogations qui ne s'interrompait que grâce à la présence de Léo. Malgré le drame, ses besoins d'enfant étaient toujours présents : jouer avec lui, raconter des histoires, l'emmener à l'école. Je devais essayer de maintenir son innocence et sa naïveté hors de ce cauchemar qui s'abattait sur son enfance.

Au début, comme Léo était déjà suivi par un psychologue, une partie de moi pensait que si nous étions deux à consulter, nous ne pourrions pas nous en sortir. Je voulais être fort pour lui. Mais une fois qu'il était endormi, je somnais dans

une tristesse infinie et je restais inerte sur mon canapé.

Un jour, deux ans après la mort de Sophie, mon père me rendit visite et m'avoua qu'après la perte de son entreprise, il avait consulté un professionnel pendant des années. Je ne sais pas si c'était parce que lui, d'habitude si taiseux, me confessait une faiblesse ou parce que je prenais conscience que même les héros pouvaient être blessés, mais son histoire me convainquit d'aller voir un psy.

Son aide fit rapidement effet. Le docteur de l'esprit m'apprit à retrouver mon rôle de père, un mélange perpétuel entre autorité et permission. Parler de joie de vivre serait disproportionné mais j'étais plus apaisé. Pour autant, tous les problèmes d'intendance persistaient et je ne savais absolument pas comment m'en sortir.

Alors, moi qui d'ordinaire n'étais pas très friand des réseaux sociaux et autres forums de discussions, je me surpris à naviguer sur internet pour trouver des solutions à toutes mes difficultés de logistique. Mon seul objectif était de dénicher des outils pour mettre en place de l'ordre dans ma nouvelle vie familiale, mais l'algorithme en avait décidé autrement. C'était systématique, dès que je tapais les mots « organisation papa solo » je tombais immédiatement sur des témoignages de papas veufs. Je devais déjà gérer ma peine, je n'avais pas besoin de lire celles des autres. J'abandonnai donc l'idée de trouver un remède pour battre mon ennemi la poussière.

J'avais raconté cet épisode à Karine et Hélène, mes sœurs, qui étaient convaincues qu'il serait bon que je partage mon chagrin. Je n'en voyais pas l'utilité. J'étais déjà suivi par une psychologue, pourquoi étaler encore un peu plus ma vie avec des inconnus qui n'étaient pas compétents et dans le même état que moi voire pire ? Une semaine plus tard, par une étrange coïncidence, la maîtresse de Léo, Marie, qui était également la meilleure amie d'Hélène, me parla d'un groupe de parole sur le deuil. J'étais très réticent à cette idée mais mes sœurs avaient déjà tout prévu. Elles s'occuperaient d'emmener et de ramener Léo et son cousin au multisport. J'étais pris en otage, je n'avais plus d'autre choix que de leur dire oui. Depuis le décès de ma femme, j'avais cédé à chacune de leurs initiatives pour m'épauler car je savais bien qu'elles étaient guidées par leur amour et leur bienveillance. Et puis, j'étais pleinement conscient que mon épouse aurait été de leur côté, donc je ne pouvais pas leur résister.

La première séance du groupe de parole arriva. Je n'étais pas à l'aise mais la réaction de Léo qui résonnait dans ma tête me donna le courage de passer la porte de la salle des fêtes. Il était tombé sur la brochure du groupe de parole et

comme il commençait à savoir bien lire, il m'avait demandé de quoi il s'agissait. J'avais tenté de lui expliquer en étant peu convaincu qu'il comprenne vraiment ce que je lui racontais. Il m'avait simplement dit : « C'est bien Papa, je suis content que toi aussi tu aies une activité ».

Cette première session se déroula comme je l'avais imaginée : chacun se présenta à tour de rôle, raconta son histoire. Face à la tornade de sanglots et de pleurs, je luttais contre la tentation de m'enfuir, car cette ambiance de mélancolie généralisée me donnait le cafard. Je devais déjà affronter tous les jours la pitié des parents à l'école, de la maîtresse, du psychologue, de nos familles et de nos amis, je n'avais pas besoin d'en subir plus. C'est la présence d'Élodie, veuve avec un petit garçon de l'âge de Léo, qui me fit rester. En la regardant, je compris qu'elle ressentait la même chose que moi. Elle n'arrêtait pas de bouger sur sa chaise ce qui trahissait son impatience et son exaspération.

La séance se termina et au moment de sortir, je retins la porte pour la laisser passer, elle me remercia et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Ça y est, le calvaire est terminé !

Elle me lança un regard stupéfait. Je réalisai ma maladresse : faire de l'humour alors que nous sortions d'une heure de conversation autour du deuil était certainement inapproprié.

— Vous voulez plutôt dire le supplice ? Je ne sais pas pour vous mais, en venant ici, j'ai l'impression que je serai toujours une victime. Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

— Je vous comprends totalement.

— Tout le monde nous pousse à aller de l'avant, alors pourquoi discuter pour ressasser tout ce que nous vivons. À croire que jusqu'à la fin de nos jours nous resterons coincés dans notre costume de veuf.

Pour la première fois depuis des mois quelqu'un me comprenait et je me sentis soudainement moins seul. J'espérais qu'elle partageait mon avis. Sur ces mots, elle me salua, se dirigea vers sa voiture et j'en fis de même. La fin brutale de la discussion étouffa ma joie naissante, mais je n'étais pas triste, certainement parce que la journée était chargée. C'était le huitième anniversaire de Léo et j'avais pour mission d'organiser non pas une, mais deux fêtes : une avec la famille et une avec les copains. Comment pouvais-je lui reprocher de vouloir faire comme les autres ? Il avait voulu un anniversaire sur le thème de l'espace. Nous avions choisi les moindres détails ensemble : les cartons d'invitation, le déguisement, le gâteau. À chaque fois, je culpabilisais de vivre ces instants de complicité seul. Le docteur de l'esprit m'avait expliqué qu'il ne fallait pas avoir

honte de me sentir privilégié d'avoir ces moments avec mon fils, car même sans le décès de Sophie, je les aurais certainement vécus. J'en avais bien conscience mais je restais frustré de ne pas les partager avec sa mère.

Les semaines suivantes, je continuai d'aller au groupe où je retrouvais, quand elle le pouvait, Élodie. À cette époque, je trouvais cela rassurant de la voir. Elle comprenait mon agacement, mes inquiétudes et je ressentais son irritation devant cet étalage de sentiments mais aussi son besoin de ne pas être seule. Un jour, après une séance, elle m'interpella :

— Pierre, je ne voudrais pas vous paraître bizarre mais entre les pleurs de Wilfried pour son chien et la colère d'Aïcha pour son grand-père, je ne me sens pas toujours libre de parler de tout ce que je veux. Vous me semblez être la seule personne sensée de ce groupe, alors je me disais que, peut-être, nous pourrions papoter en dehors des réunions, autour d'un café par exemple ?

Je fus pris de court et gêné. Je ne savais pas trop quoi penser de sa démarche. Je n'avais jamais été doué pour percevoir les signes de séduction, c'est d'ailleurs Sophie qui avait fait le premier pas. Je ne savais donc pas ce que je devais comprendre de sa demande. Ma seule réponse fut donc de me réfugier dans un mutisme poli et souriant.

— Ce n'est pas grave, vous savez. Rien ne presse, c'était juste une idée qui m'était passée par la tête car, par moments, j'étouffe dans cette salle des fêtes.

Après quelques secondes d'hésitation et au vu de sa réaction, je fus rassuré et j'acceptai son invitation, avec, malgré tout, une petite boule au ventre certainement due au stress que quelqu'un nous aperçoive, à la surprise d'avoir une nouvelle amie et à la sensation de trahir Sophie.

Les mois passèrent et, finalement, nous avons pris l'habitude de déjeuner ensemble après le groupe de parole. Pendant une heure tout y passait : les remarques gênantes de notre entourage, les questions de nos enfants sur leur parent absent, les formulaires administratifs pas toujours adaptés. Nous passions du plus dur à vivre au plus léger en un rien de temps. Notre petite routine gastronomique m'apaisait. Puis avec le temps, nous avons décidé que nos garçons pouvaient nous rejoindre. Ils s'entendaient à merveille, à tel point que Martin avait réussi à convaincre Léo de le rejoindre au rugby. Ils étaient devenus inséparables.

Pour les dix ans de Léo, j'avais invité Élodie et Martin, ainsi que toute ma famille, à un pique-nique. Dès leur entrée, mes sœurs les dévisagèrent et je devinai déjà tous les scénarios qui se bouscuaient dans leurs têtes. Je leur fis signe que ce n'était pas ce qu'elles croyaient et les menaçai, de mon regard le

plus méchant, d'arrêter de les fixer pour éviter toute gêne.

Quelques années plus tard et lors d'un match de rugby de nos fils, dans l'euphorie du moment, nous nous étions pris dans les bras et avions échangé un rapide baiser. Nous étions déstabilisés, pétrifiés et tétanisés par ce qui venait de se passer. Encore une fois, elle me rassura : « Ce n'est rien, oublions ça ». À cet instant, je fus soulagé car je compris qu'elle ne jugerait jamais mes hésitations et comprenait que je me sente fautif. Malgré cela, ce baiser furtif eut un impact plus important sur moi que je ne l'avais pensé. Je me demandais si je pouvais encore plaire, si je savais encore comment séduire, si ce n'était pas trop tôt. Je culpabilisais de simplement me poser la question d'une éventuelle relation avec Élodie. J'avais l'impression qu'en ressentant tout ça, j'enterrais Sophie une seconde fois. Pourtant j'avais envie d'être à nouveau avec quelqu'un.

Pour ne choquer personne et avant de tenter quoique ce soit avec Élodie, je discutai de tout cela avec ma famille et ma belle-famille. Je ne cherchais pas leur approbation mais je ne voulais pas les blesser. J'avais besoin de leur en parler car sinon j'aurais eu l'impression de leur mentir, d'effacer tout ce que nous avions vécu, le meilleur comme le pire. Leur réaction fut unanime, la décision m'appartenait et ils ne voyaient pas ma future histoire comme celle qui mettrait fin à mon amour pour Sophie, mais que les deux pouvaient coexister. Élodie m'avoua, bien plus tard, qu'elle avait eu les mêmes réflexes.

Les premiers temps, il ne s'agissait que d'aller au restaurant sans les enfants, au cinéma, tout ce qu'il y avait de plus classique, en plus des sorties scolaires et sportives des garçons. Nous partagions que des moments simples qui étaient toujours empreints de timidité et de pudeur. Nous ne voulions rien bousculer. Il faut dire que nous avons perdu l'habitude de toute notion de tendresse et d'intimité. Notre passé nous ayant fait comprendre que tout pouvait disparaître en une seconde, nous avons peut-être également peur de nous projeter.

Nous restions chacun chez soi, prenant soin de Léo et Martin chacun de son côté. Nous partagions des vacances en commun avec et sans eux. Les jours plus sensibles comme ceux du décès de nos époux, leurs anniversaires, ceux de nos mariages, nous avions la délicatesse et la décence de ne pas nous voir. Nous avions seulement envie d'être réunis avec nos proches car il était important de pas oublier Sophie et Sébastien. Nous avons trouvé le parfait équilibre entre l'envie de revivre sans effacer nos premières âmes sœurs et tout en protégeant nos enfants.

Un samedi soir, alors que nos garçons venaient de remporter un énième match de rugby, nous étions au restaurant pour fêter leur victoire. En plus de la joie

d'avoir gagné, je sentais, vu le nombre de regards complices et de sourires qu'ils s'échangeaient, que quelque chose d'autre les animait.

C'est Martin qui craqua le premier :

— Maman, Pierre. Avec Léo nous aimerions vous parler de quelque chose d'important. On est d'accord pour dire que Léo et moi sommes comme des frères ?

Tout le monde acquiesça.

— Et que vous deux, vous, comment dire... Vous vous êtes rapprochés ? Je pense même qu'on peut dire que vous êtes officiellement ensemble.

Le franc-parler de Martin nous mit un peu mal à l'aise. Comme pris en flagrant délit et tels des adolescents, Élodie et moi avions baissé nos têtes et avions rougi, c'est alors que Léo enchaîna :

— Du coup, on voulait vous proposer d'habiter tous les quatre dans une maison mais qui ne serait ni la nôtre, ni la vôtre. Une maison qu'on choisirait tous ensemble pour qu'elle nous convienne à tous ?

Face à ces deux compères de quinze ans et leur stratagème sans faille, notre réponse fut évidente et positive.

En quelques semaines, la maison fut trouvée.

Le jour du déménagement je me mis soudain à pleurer car il était difficile de dire adieu à l'endroit qui m'avait connu petit copain, m'avait fait mari et devenir père. Léo s'aperçut de ma tristesse et m'invita à m'asseoir dans les escaliers. Nous étions tous les deux face à une montagne de cartons quand il se tourna vers moi avec un grand sourire :

— Tu sais Papa, tu ne seras plus jamais neuf. Tu es comme les objets contenus dans ces boîtes, une occasion avec toutes ses cicatrices, au corps comme à l'âme, qui accepte juste d'avoir une deuxième vie, sans oublier la première.

Ciel, ma fille
de Nadia Nelson

Elle me dit : « *tu me gaves Maman, tu me saoules* », et je la crois, ma première, ma fille aînée, à la fois mon miroir et mon ombre portée, elle que j'ai mise au monde le même jour que ma mère m'a mise au monde pour être certaine de n'être plus jamais oubliée et, oui, ma chérie, tu es mon plus beau cadeau, et je te nourrirai d'amour et de lait jusqu'à t'en gaver et tu boiras mes paroles d'or jusqu'à t'en saouler ; tu crieras aussi, tu hurleras mes colères enfouies, tu feras sortir de moi des rages dont je ne soupçonnais rien, je te giflerai à t'en faire saigner, tu seras le révélateur de mes failles et ta violence le reflet de la mienne que je taisais, ma part sombre et flamboyante, mon double inversé, tu jailliras de mes silences à t'en faire trembler, tu réaliseras mes craintes les plus obsédantes, j'apprendrai tout de toi, tu m'élèveras, tu me feras grandir, tu me tendras la main quand je lâcherai la tienne, je t'abandonnerai à toi-même et je te ferai enfermer quand tu me diras que je suis folle à lier.

Tu as pris cher, toi mon premier enfant, percutée de plein fouet par mes maux, mes doutes, mes silences. Afin qu'ils ne t'atteignent pas, tu as dû les renvoyer à la volée ou au rebond, comme autant de balles bondissant du fond du cours de sable rouge, sous un soleil de plomb. Tu m'as trouvée défectueuse très vite, tu as voulu me remplacer auprès de ton frère et tes sœurs, ils te trouvaient parfois autoritaire ; tu faisais fuir les baby-sitters, tu n'aimais pas qu'elles prennent ma place, tu leur faisais vite savoir qui tu étais et pour qui elles se prenaient donc pour t'ordonner ainsi à ma place. Tu aurais préféré une autre maman que moi, et ce n'est pas par hasard si tu as choisi il y a plus de 20 ans déjà d'aller vivre avec la mienne, mer aussi lisse et calme que j'étais houleuse et agitée.

Solène est bipolaire, à la façon bien actuelle de ne plus appeler un chat, un chat et une psychose maniaco-dépressive, une psychose maniaco-dépressive. Seuls ceux dont un proche est victime de la même maladie sauront exactement de quoi je parle. Des autres, j'ai tout entendu, et ça m'a rendue sourde. Chacun joue sa petite pièce de Molière *Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette*, et y va de son conseil convaincu, rassurant et attendri. Ne t'énerve pas, ça va passer, l'adolescence est un moment difficile, un jour, tu verras, elle te ressemblera et gnagnagna...

Énervée, je le suis, c'est un fait, par Solène avant tout, profondément, viscéralement, au moins autant que je l'énerve, son adolescence n'en finit pas d'assombrir mes jours et ses nuits d'insomnie m'assomment de sommeil migraineux. Elle parle, elle parle, elle parle, sans arrêt, elle est débordante, exubérante, triomphante, impatiente, très très fatigante, ne supporte pas la

contrainte, l'opposition, l'autorité, ne ment jamais, ne pleure jamais, me dit tout de sa vie y compris ce que je n'ai pas envie d'entendre, me pousse à bout et me dis « *si je crie si fort c'est que je crie pour toi qui ne l'a jamais fait* », m'adore comme on adore une idole et m'envahit, m'empêche de penser, ne sait pas se concentrer, se confronte à moi sans trêve, ne peut pas rester seule un instant.

Contre moi-même aussi je m'énerve, je ne suis pas une bonne mère pour ma fille aînée, trop anxieuse, trop stressée, je ne la comprends pas, souvent je crois qu'elle ne m'aime pas. J'en perds mes mots et je m'enferme, je me replie en mode fœtus sous ma couette, maux de tête, maux de ventre, double dose d'Atarax.

Curieusement, j'ai cessé de me sentir coupable des troubles dont souffrait manifestement Solène le jour où le premier psychiatre chez qui j'avais réussi à l'emmener à la suite de son premier épisode délirant, a diagnostiqué une psychose maniaco-dépressive. Je me suis sentie presque soulagée de mettre un nom sur ses symptômes et de rencontrer enfin quelqu'un qui ne minimisait pas les faits, les prenait même en considération et proposait des solutions thérapeutiques. C'était pas gagné pour autant et il fallut 7 ans pour que Solène accepte enfin sa maladie, qu'elle prenne enfin soin d'elle, malgré la lourdeur et les effets secondaires de son traitement quotidien à base de neuroleptiques et de psychotropes. 7 ans pour qu'elle se rende d'elle-même à l'hôpital pour enrayer la crise maniaque et la folle anxiété qui en est le corollaire. 7 ans, 7 printemps et presque invariablement, le même scénario qui se déploie sur plusieurs phases de mars à septembre :

Phase 1, les prémisses : Solène cesse progressivement de dormir pour finir par ne plus dormir du tout, elle mange et boit de plus en plus mais perd plusieurs kilos, ses paroles se multiplient par deux, par dix, par cent et se transforment en logorrhées mystiques et incompréhensibles. Ses dépenses s'accroissent en même temps que ses revenus décroissent, elle a mille projets mais ne donne à aucun la moindre chance d'arriver à son terme, elle sort chaque nuit ou part plusieurs nuits de suite, revient avec un nouvel amoureux ou une nouvelle famille ou une nouvelle religion, m'annonce avec la plus grande joie qu'elle va se marier, qu'elle est enceinte, abandonne les examens qu'elle est en train de préparer ou l'emploi qu'elle vient de commencer.

Phase 2, la crise : Solène devient de plus en plus agressive verbalement, avec moi d'abord puis avec son père, prosélyte envers sa plus jeune sœur, indifférente aux contraintes et règles sociales ; insomniaque, désinhibée, proluxe et généreuse de son corps comme de son argent, inconsciente des dangers qu'elle court, proie

facile et souvent consentante, elle est cent fois victime – tentative de viol, viol en réunion, coups, vols multiples, squats – mais si parfois on arrive à la convaincre de déposer plainte, jamais elle ne dénonce ses agresseurs, jamais elle n'éprouve envers eux le moindre ressentiment. Comme montée sur un ressort, elle est incapable de rester assise, concentrée plus de quelques minutes, elle s'agite, discourt, crie, s'oppose, claque les portes, s'enfuit.

Phase 3, la fugue : Solène perd tout contrôle sur elle-même et au paroxysme de la crise maniaque s'enferme dans ses délires, imprévisible et inaccessible, se fait sauvage et enragée, chante dans le métro à tue-tête, slame des textes déchirants, nique la police. Elle perd tout, sac, valise, papiers, argent avant de se perdre elle-même, mais au fond de sa nuit la plus profonde, toujours elle se souvient de notre numéro de téléphone et toujours ça m'émerveille qu'à la fin, on la retrouve.

Phase 4, les urgences : Solène retrouvée au milieu de la nuit dans un commissariat du Xie, monte dans notre voiture, accepte qu'on l'emmène aux urgences psychiatriques, chante Céline Dion à pleins poumons et hurle en riant aux passants par la fenêtre « *Mes parents veulent m'interner, mes parents veulent m'interner* ». Et là, au moins, elle a raison : c'est bien ce que l'on veut, de toutes nos forces, qu'on nous en délivre, qu'on l'enferme, qu'on la soigne, qu'on la drogue jusqu'à ce qu'elle ne tienne plus debout, et qu'elle dorme, qu'elle dorme pour que nous aussi, à notre tour, on puisse enfin dormir.

Phase 5, l'enfermement : Solène est internée pendant six semaines, à notre demande. Six semaines en unité fermée, bourrée de médicaments jusqu'à la gueule, zombie de la nuit des morts vivants ; marche en saccades, parole empêchée, gestes lents, pleine de ressentiments envers nous, envers moi surtout. Elle m'appelle dix fois par jour pour me dire ce que nous devons lui amener le lendemain, argent, cigarettes, papier à dessin, toujours en colère contre moi qui lui en veut de m'en vouloir. Son père fond en larmes quand on la quitte et c'est moi qui le console, je ne pleure pas, je me bats. Contre cette saloperie de maladie, contre ces médecins qui ne m'entendent pas, contre elle aussi, contre sa volonté qui n'est pas la mienne, contre moi-même.

Phase 6, la sortie : Solène réapparaît progressivement, premiers week-ends de retour à la maison, s'exprime plus posément, nous reconnaît de nouveau comme parents aimants, progressivement, revient à sa famille, à son père, à ses sœurs, à son frère.

La bascule de notre vie jusqu'alors tranquille se produit un dimanche soir du mois de décembre lorsque au téléphone j'entends abasourdie, la voix surexcitée

de Solène me demandant si c'est moi, sa mère, qui ai réalisé le film *Amélie Poulain* puis, toujours aussi surexcitée, qu'elle a vu le film en avant-première, qu'elle vient de croiser Éric et Ramzy, qu'ils l'ont invitée à boire un coup mais qu'elle a refusé, qu'il était très tard et qu'il faisait nuit, pouvait-on l'aider à retrouver son chemin, elle était perdue. Affolement général, on lui demande si elle s'est droguée, mais non, on lui fait un radio guidage par téléphone, elle vit à l'époque à Lille, on lui demande de nous dire quand elle est arrivée, ce qu'elle fait, elle trouve que les tableaux de sa chambre se déforment bizarrement, elle a très peur. Le lendemain matin, sur le trajet du collège dans lequel je suis documentaliste, elle m'appelle de nouveau et avec la même voix que la veille me tient un autre discours d'une extrême confusion dans lequel il ressort qu'elle a nettoyé hier les toilettes au cours d'une soirée et qu'elle est furieuse qu'on l'ait obligée à le faire. Affolement en solitaire cette fois-ci ; au lieu de documenter élèves et profs, je me documente moi-même toute la matinée sur des notions de délire, de maladie psychique, de psychiatrie, un nouveau monde dont je comprends, terrifiée et en larmes qu'il pourrait bien devenir le sien, le mien, le nôtre.

Comme après le bris d'un miroir, des sept ans de malheur qui suivent ces événements, je garde le souvenir d'une très longue guerre sans mort, sans arme, contre un ennemi vicieux et maléfique qui surgit à n'importe quel moment en prenant les traits et la voix de ma fille aînée. Entre délire, paranoïa, hallucinations, dans quelle réalité vit Solène, quelles frontières, quels murs séparent la folie de la raison, que croire, dire ou faire qui ne soit pas contre elle mais contre sa volonté, est-elle libre de s'aliéner, doit-on la sauver malgré elle au risque de la perdre ? Pendant sept ans, sa maladie m'a pris la tête comme une tumeur, pas un article, pas une ligne, pas un livre lu sans qu'ils ne traitent de maladie psychique et/ou de troubles bipolaires : conférences à Sainte-Anne, témoignages parlés, écrits de malades, de psychiatres, de familles de malades, articles de chercheurs, comptes rendus de séminaire, rencontre avec des associations spécialisées.

Crise maniaque, schizophrénie, dépression unipolaire, thérapie comportementale, psychose, névrose, maladie psychique, troubles mentaux, tutelle, curatelle, régulateur d'humeur, neuroleptique, antipsychotique, anxiolytique, Lithium, Haldol, Carbamazépine, hospitalisation libre ou sous contrainte, SPL, SPDT, SPRE, maladie génétique, l'inné, l'acquis, l'UNAFAM, ARGOS, un vaste et nouveau champ de mots et de sigles s'étend devant moi et bruisse de mille sons stridents, mes dents grincent, mon cerveau éclate.

Chaque membre de la famille est heurté différemment selon la place qu'il y occupe, son âge, sa sensibilité et tente à sa manière de se protéger en ménageant tant bien que mal la cohésion du clan sans abandonner pour autant celle qui est à la fois la cause d'un possible éclatement et notre pivot central.

Moi, la mère, je suis l'adjudant-chef, je veux comprendre, expliquer, contrôler, j'élabore des plans d'action, je hurle des ordres et des contre-ordres, j'aboie, je mords, je prends les coups, ma mission est de sauver le soldat Solène, je ne me laisserai pas abattre, je suis un chêne.

Clément, le père, c'est le roseau, il plie mais ne rompt pas, les rafales lui font toucher terre mais ne le brisent pas non plus, il laisse couler ses larmes, il renonce à ce qu'il avait rêvé de mieux pour sa fille aînée, celle qu'il croyait comprendre et qui, fulgurante, lui échappe désespérément. Il s'absente de sa famille 12 heures par jour pour tromper son angoisse avec le boulot, le boulot, le boulot, priorité absolue, enfermement volontaire.

June, c'est notre deuxième enfant, sa naissance est venue célébrer l'anniversaire de nos quatre ans de mariage, à peine deux ans après sa grande sœur. Bébé rieur, rond comme une brioche, regard de porcelaine bleu ciel, elle est poupée potelée aux plis tendres à croquer. Petite fille elle met tous ses pas dans ceux de Solène, et s'abreuve à elle comme à une source vive : différentes et complémentaires, l'une est soleil et l'autre, lune, chacune veut être l'autre et prendre sa place, elles s'aiment et se battent sans cesse. Quand Solène disjoncte, June s'enfuit. Elle retourne sa tristesse contre elle-même, fuit sa maison, fuit sa famille, fuit dans l'alcool, dans la drogue, dans un amour toxique avec un beau brun toxicomane et dealer, s'attache à lui avec une laisse étrangleuse, moi je vais parfois tambouriner à leur porte comme une cinglée pour tenter de la détacher.

Maël, le fils, vient trois ans après June. Petit roi aux boucles d'or, il est adulé par sa marraine-mère et ses deux grandes sœurs-fées ; il a 15 ans quand l'énorme bulle de tendresse dans laquelle nous l'avons enfermé explose en mille éclats de verre. Les mots lui manquent pour exprimer sa détresse et son sentiment d'abandon ; alors il saigne, il saigne du nez abondamment, il en met partout, il n'y a pas d'explication médicale. Un jour, dans la voiture, après une visite difficile à sa sœur aînée, il saigne si fort qu'on doit s'arrêter sur la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute pour éponger.

Liv a 10 ans en l'an 2000, quand Solène en a 20, June, 18 et son grand frère, 15. Au changement de ce siècle bien que ne soient advenus ni fin du monde ni dramatique bug informatique, une énorme tempête a tout de même abattu quelques milliers d'arbres et a plongé dans le noir de nombreuses familles

pendant plusieurs semaines. Au tout petit niveau de notre cellule familiale, le vent fort souffle dans nos têtes et Liv est la joie au milieu du chaos, notre lampe allumée. Sans elle, je ne sais pas, rien n'aurait été pareil, on aurait pu couler. Pour elle, on a continué, pour ne pas abîmer sa joie de vivre, sa confiance, l'amour qu'elle nous porte et qui nous porte tous.

Quand Solène slame, debout, devant la fenêtre de ces lieux dans lesquels son esprit se morcelle, nous sommes envahis d'un chagrin profond face à cette fille lointaine, notre plus intime étrangère, dont le regard se perd vers des ailleurs dont on ne sait rien et qui nous fait vaciller d'angoisse et d'impuissance. Du slam qu'elle pratique depuis le début de son adolescence, elle écrit :

*Notre art est celui des écorchés vifs,
De ceux à qui la vie n'a pas fait de cadeaux,
Notre art est impulsif,
Notre art ne mâche pas ses mots.*

Est-ce pour cela que tu ne compteras plus désormais comme amis que les laissés-pour-compte, les exclus, les révoltés, ceux dont le ciel est d'orages et d'éclairs blancs ?

Est-ce pour cela que le surnom que tu te choisis alors est Ciel ? Pour qu'il soit ton horizon bleu et infini, pour qu'il efface les murs de ta folie, pour que tu noies en lui tes tourments ?

Tu as 43 ans maintenant, tu as accepté ton handicap, tu en parles sans colère, avec lucidité. Nous avons su maintenir avec toi des liens forts et une tendresse sans faille. Tu partages avec ma mère, chez laquelle tu vis, une relation tranquille, apaisée, même si ton chemin reste pavé de cailloux coupants qui te blessent encore. Ta force de résilience et ta fragilité, nous ont poussés loin de notre zone de confort bornée de certitudes, criblée de bons sentiments, aux frontières closes comme nos paupières devant l'étranger, l'inconnu, l'anormal, le différent. Merci pour cela.

Ciel, ma fille, pure et transparente comme l'été, sombre et rageuse comme l'hiver, je prie tous les dieux que je ne connais pas pour qu'ils te donnent foi en toi-même et que ton horizon se pare des mille couleurs de l'espoir.

Impact
de Delphine Pincemin

Quatrième. C'est la quatrième. Je ne sais pas si je commence à m'habituer ou bien si c'est de pire en pire. Ce qui est sûr c'est que ce même désespoir m'envahit, ces mêmes sentiments d'impuissance et de culpabilité. Pourquoi ? Pourquoi moi ?

J'ai accepté l'arrêt de mon médecin. Je ne me sens pas capable de retourner travailler comme je l'ai fait les dernières fois. Je ne suis plus cette femme forte. Celle qui est capable de faire semblant. Celle qui montre que tout va bien alors qu'elle est meurtrie dans sa chair, dans son âme.

Six semaines. C'est le temps que j'ai réussi à garder au creux de moi ce bébé que je n'aurai jamais. Il est resté 41 jours dans mon ventre. C'est moins que la dernière fois, plus que la deuxième. Je suis obnubilée par ces calculs, ces semaines qui sont si importantes et qui deviennent complètement obsolètes quand tout s'arrête. Car c'est bien ça, tout s'est arrêté. Une nouvelle fois. Je reste prostrée dans mon lit, Maxence est parti de bonne heure, je lui annoncerai quand il rentrera déjeuner. Je n'ai pas eu le courage de l'appeler pour l'avertir. Je sais qu'il sera d'une grande aide, qu'il me soutiendra malgré sa peine. Mais c'est moi qui le fais souffrir, moi qui ne sais garder un enfant au sein de mes entrailles, moi qui l'empêche de devenir père.

Ce sentiment de culpabilité ne me lâche pas. Il est là depuis la première fausse couche. Celle où toutes mes collègues étaient informées de ma grossesse. J'étais tellement heureuse, épanouie que je l'avais crié sur tous les toits. Je portais la vie en moi, un bébé allait venir souder notre couple, nous allions devenir parents, j'allais être maman. Hélas, quand quelques jours plus tard, en pleine réunion, j'avais senti ce liquide chaud envahir mon entrejambe, que mon pantalon rougissait au fur et à mesure de mes pas vers les toilettes, il avait bien fallu faire machine arrière et annoncer à mes collègues que j'avais perdu le bébé. Perdre le bébé, du style égaré ? Non du style mort, décédé. Alors, les grossesses suivantes, je n'avais rien dit à personne. Je ne voulais pas revoir cette tristesse dans leurs yeux, elle était déjà bien assez présente en moi.

Je n'ai pas mal. Mon utérus se vide tranquillement, comme si pour lui tout était normal. Pourquoi n'accepte-t-il pas de garder en lui ces bébés que Maxence et moi créons ? Que fais-je de mal ? Je prends bien les compléments prescrits par la gynécologue, je ne fais plus de sport, je fais attention à mon alimentation, j'essaie d'être détendue, de ne pas psychoter. Alors pourquoi ? Cette question me taraude. Je laisse les larmes couler sur mes joues, comme le sang qui coule de mon bas-ventre.

La porte de la chambre s'ouvre, il est déjà midi, je n'ai pas vu la matinée passer. Je suis là sans y être, dans un état latent, suspendu, hors du temps. Me voyant couchée, Maxence comprend immédiatement. Il vient se lover contre moi, m'entoure de ses bras. Et il ne dit rien. Nous restons enlacés, je sens ses pleurs silencieux. Je m'en veux tellement de lui infliger ça, encore une fois.

-2-

Une semaine est passée, les saignements vaginaux se sont arrêtés mais mon cœur lui saigne toujours. Je n'ai pas repris le travail, je ne suis pas prête. À mes nombreuses interrogations, s'est ajoutée celle de ma capacité à devenir un jour mère. Je m'imagine ne jamais créer de famille, privant Maxence de paternité. Une bouffée d'angoisse monte et je me retranche davantage dans mes interrogations. Je suis vidée de l'intérieur et en même temps remplie de colère. Maxence sort de la salle de bains, ce soir il est rentré plus tôt que d'habitude, je n'ai pas posé de question. Je suis en mode mutique. Il subit mes humeurs sans jamais me les reprocher. Je culpabilise de lui faire vivre cet enfer mais je n'arrive plus à faire autrement. Je sombre. Il s'approche de moi, encadre mon visage de ses doigts rugueux, dépose un baiser tendre sur mes lèvres.

— J'ai quelque chose à te demander. Tu n'es pas obligée d'accepter, mais j'ai besoin de ton aide.

Mon aide ? Moi qui passe mes journées en pyjama, errant entre le lit et le canapé, il veut mon aide ? Mon mari part dans le cellier et revient avec une caisse en bois de laquelle s'échappent quelques brins de foin et de paille mêlés.

— C'est plutôt lui qui a besoin de ton aide, m'explique-t-il.

Ne comprenant pas, je m'approche doucement et remarque une minuscule tache noire au fond de la boîte. Sous mon regard interrogateur, Maxence poursuit.

— Cette après-midi, sur la route, j'ai vu une chatte qui avait été percutée. Je me suis arrêté, hélas la pauvre bête était morte. Je l'ai ramassée mais au moment de partir, j'ai entendu de petits cris. J'ai cherché dans le fossé et ai trouvé ce chaton, tout seul. Il n'est pas bien vieux.

Je n'en reviens pas. Je pensais ma colère au summum mais là elle monte d'un cran.

— Il n'y en avait qu'un. Peut-être pourrais-tu essayer de le sauver ? Rajoute-t-il.

N'y tenant plus, j'explose.

— Le sauver ? Le sauver ? ! ! Tu t'es dit que ça allait remonter le moral de ta pauvre chérie ? L'animal sans mère et la femme sans bébé ? Tu t'es cru dans *La*

Petite maison dans la prairie ? ?

Je suis hors de moi. La phase mutique est bien loin.

— Tu crois sincèrement que m'occuper d'un chaton à peine sevré va sérieusement m'aider à aller mieux ? Mais Maxence, on est dans la vraie vie là. Ce qui arrive n'est pas un cauchemar duquel on pourrait se réveiller.

Je lui crache mon venin, piquant mon mari dans ses plus belles qualités. Il me regarde, incrédule, et je n'ai pas terminé.

— Tu sais, j'y ai bien réfléchi, tu peux me quitter !

Maxence manque de lâcher la caisse d'où de petits miaulements se font entendre. Mes hurlements ont dû faire peur à ce pauvre chaton, mais c'est le dernier de mes soucis. Mon mari me regarde, ahuri.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je sais que tu as très envie d'être papa. Visiblement mon corps refuse de t'apporter ce cadeau. Nos projets étaient clairs, nous voulions des enfants, construire une famille.

— Ma famille c'est toi.

Les larmes roulent sur mon visage. Cet homme, que j'aime éperdument depuis cinq ans, pose sur moi un regard bienveillant et rempli de sincérité. Je suis tellement excédée que je ne le crois pas.

— Tu t'es toujours imaginé emmenant ton fils ou ta fille avec toi sur le tracteur. Combien de fois m'as-tu dit avoir envie de sentir une petite main au creux de la tienne lorsque tu vas voir tes vaches dans les champs ?

Je suis furieuse, je lui balance toute ma colère, lui qui n'y est pour rien. Et il la réceptionne. Il pose la caisse, se rapproche de moi et tente de me prendre dans ses bras mais je le repousse.

— Ça suffit, je ne veux pas de ta pitié ! Laisse-moi ! Je ne suis bonne à rien, je ne te donnerai jamais d'enfant, ne reste pas avec moi !

La tristesse m'envahit, je suis à bout de forces. Maxence m'enlace doucement, je ne résiste plus, je suis tellement fatiguée.

— Je n'ai pas pitié de toi, je suis amoureux de toi.

Je renifle dans son cou. Je sens son odeur, celle qui me rassure tant. Maxence me serre fort contre lui.

— Ce n'est pas parce que cette grossesse, ou les précédentes, n'ont pas abouti, que la suivante fera de même. Il y a certainement de bonnes raisons, ces bébés avaient peut-être un souci de santé trop important pour qu'ils vivent, peut-être ne sommes-nous pas encore tout à fait prêts à devenir parents. Les choses n'arrivent pas par hasard mon amour, et aussi difficiles qu'elles puissent être, nous n'avons

pas le choix que de les accepter.

— Moi je n'accepte pas, reniflé-je.

— Je sais, je te vois résister mais tu ne peux rien y faire. Il est temps de laisser aller, de lâcher prise.

— C'est facile pour toi ! Rien ne se passe dans ton corps, tu es extérieur à tout ça. C'est moi qui porte l'embryon, c'est moi qui le tue, c'est moi qui l'évacue !

— Tu ne tues personne, arrête de te torturer ! Il est vrai que tout se passe à l'intérieur de toi, que je ne suis que spectateur, et que je ne peux rien faire. Je me sens tellement impuissant.

Je n'avais jamais réalisé que Maxence pouvait avoir des ressentis similaires aux miens, je le pensais simplement triste.

— J'aimerais que ces fausses couches n'aient pas existé, poursuit-il, que ces grossesses aient été menées à terme, mais ce n'est pas le cas, et je n'y peux rien. Alors je crie quand je laboure, je pleure quand j'amène les veaux sous leurs mères, j'extériorise tout ce malheur et me dis que des jours meilleurs nous attendent.

Je n'aurais jamais imaginé que mon mari vivait les choses aussi intensément. Il n'a jamais caché sa tristesse mais c'est la première fois qu'il se dévoile autant, qu'il me raconte ses émotions, sa façon de les vivre, de les expier. J'ai de la peine pour lui et en même temps, aussi étonnant que cela puisse paraître, je me sens beaucoup moins seule. C'est une réaction très égoïste de ma part, pourtant elle me fait du bien. Je regarde Maxence, essuie mes joues et me love contre lui. Nous nous respirons quelques instants. Cette discussion, mouvementée, me fait comprendre que je ne suis pas seule. Maxence est là. Nous vivons les mêmes épreuves, simplement nous ne les traversons pas de la même façon. Nous sommes tous les deux sur le même bateau, nous prenons les mêmes vagues, et chacun fait comme il peut pour ne pas chavirer. Cette prise de conscience m'éclaire et je me sens un peu plus solide dans cette tempête. Je ne suis pas seule, nous sommes deux.

-3-

Deux et un chaton car dès le lendemain, je vais voir la vétérinaire de la commune, Dr Cheval. Son nom de famille m'a toujours fait sourire, était-elle prédestinée à son métier ? Elle examine le petit félin, m'avertit qu'il est vraiment petit, trois semaines environ et qu'il y a un risque de mortalité.

— Certainement pas. Je viens de vivre quatre fausses couches consécutives, il n'est pas question que ce chaton meure lui aussi.

Je reste sans voix. Pourquoi ai-je raconté tout ça à cette femme ?

— Je comprends, me dit-elle en se tournant vers son bureau où une photo de trois enfants souriants nous fait face.

Elle comprend ? Comment pourrait-elle ? Elle qui a su visiblement donner la vie.

— J'ai eu plusieurs grossesses avortées avant d'avoir mes canailles. Je n'ai jamais oublié la tristesse et l'impuissance que je ressentais à cette époque. C'est pour ça que j'ai créé une association. Mes enfants sont grands maintenant, mais j'en fais toujours partie. Je suis maman de ces trois loustics sur la photo, et mamange de plusieurs merveilles.

Je regarde cette femme, ne sachant quoi dire. Le chaton, sur la table d'examen, me sort de ma torpeur en se collant contre moi.

— Mamange, articulé-je à voix basse.

— Oui, c'est le terme que nous utilisons pour nommer les femmes endeuillées par la perte d'un enfant. Il n'y a pas de mot dans la langue française pour désigner cette situation, certainement parce qu'elle est innommable.

Je pleure sans sanglot, attrape la boule de poils, la remets mécaniquement dans sa caisse. Tel un pilote automatique, je repars avec du lait maternisé, un tas d'informations et un objectif en tête : sauver ce chaton.

Arrivée à la maison, je m'attelle à mettre en place les précieux conseils du Dr Cheval. Je nourris le petit glouton, qui visiblement apprécie ce que je lui donne. Le lait déborde de part et d'autre de ses babines et je me surprends à sourire. Une fois rassasié, il vient se caler au creux de mon coude, s'étire et laisse tomber sa tête abruptement. Paniquée, je me demande immédiatement s'il est mort. Un miaulement me rassure, il faut vraiment que je me détende. Je reste à l'observer. Hier j'étais tellement en colère de la demande de Maxence, jamais je n'aurais imaginé être capable aujourd'hui de m'en occuper. Et pourtant, je suis là, à lui passer un gant de toilette humidifié d'eau chaude. La vétérinaire m'a expliqué que les chattes lèchent beaucoup leurs petits, plusieurs fois par jour, afin qu'ils restent propres, mais aussi pour les rassurer. Un chaton ayant manqué de léchage devient souvent un chat craintif.

Maxence rentre déjeuner, je suis toujours attablée avec notre petit protégé. Comme chaque jour depuis une semaine, je n'ai pas préparé le repas. Mon mari me sourit, attendri, retire sa cote de travail et vient m'embrasser dans le cou. Il jette un œil à la boule noire qu'il a recueillie hier.

— Qu'a dit la véto ?

Je raconte alors toute la consultation et me surprends à être animée par mes mots, moi qui ne parlais plus depuis des jours. Je ne lui parle en revanche pas de

l'association, je veux d'abord me renseigner. Maxence m'encouragerait certainement à y aller et pour le moment, je ne me sens pas prête. Je dépose le chaton dans sa caisse, où une polaire et une peluche ont remplacé le foin et la paille. Il émet un miaulement et poursuit sa sieste.

Maxence est devant la cuisinière, il a préparé une omelette, je l'enlace tendrement en lui disant merci. Au cours du repas, le petit chat est au centre de notre discussion. Quel prénom lui donner ? Allons-nous le garder ? Nous n'avions pas parlé d'avoir un animal domestique, l'exploitation regorge de bêtes.

Une fois mon mari parti, je jette un œil à la boule de suie endormie, saisis ma tablette et tape « mamange » dans la barre de recherche.

-4-

Je passe des jours entiers à relire la définition de ce mot inventé, je consulte des tas de sites, de blogs, d'articles, de liens en rapport avec le deuil périnatal. Je me sentais seule, je suis loin de l'être. Je découvre des témoignages que j'aurais pu écrire, je lis des ressentis tellement similaires aux miens. Je pleure beaucoup. Je comprends que je me suis isolée, persuadée de n'être entourée que de femmes capables d'enfanter, incapables de me comprendre. Et pourtant, elles étaient là, juste derrière l'écran. Cette sensation étrange de soulagement est de nouveau présente, comme quand Maxence m'a décrit ses émotions. Je ne suis donc pas seule dans cette errance et savoir que je peux être comprise par d'autres femmes me fait un bien fou. C'est égoïste, paradoxal, mais tellement libérateur. L'humain a besoin d'être entouré, entendu, rassuré.

Mes recherches alternent avec les prises de lait du chaton, les toilettes, la stimulation de sa défécation. Eh oui, un chaton ne peut faire ses besoins seul au cours de ses premières semaines de vie. Alors je fais de mon mieux pour me substituer à la maman du petit orphelin, de jour comme de nuit.

Maxence a pris des habitudes, chaque soir après sa journée, il vient m'embrasser puis caresser Black. Le chaton a désormais un prénom et moi je me sens prête.

— Il faut que je te parle de quelque chose, lui dis-je. Et si tu le veux bien, dès demain, nous pourrions aller rencontrer des paranges.

J'explique alors mes lectures, mes découvertes, l'association du Dr Cheval, à quelques kilomètres de la maison. Maxence m'écoute, me regarde, les yeux pétillants d'amour. Il comprend que je vais mieux, que la route est encore longue mais que j'ai fait le premier pas sur le chemin de la résilience.

Épilogue

Grâce à l'association, aux réseaux, nous avons pu échanger avec des parents

ayant vécu des fausses couches. Ces inconnus nous comprenaient. Certains ont eu des enfants, d'autres non. Il y a eu des larmes, des rires, des partages de vie. Ces rencontres ont soigné nos cicatrices, elles n'ont pas disparu, mais elles ne saignent plus.

Black est devenu un magnifique chat, je me demande s'il mesure l'impact positif qu'il a eu sur ma vie. On s'est rencontré aux pires et pourtant aux meilleurs moments de nos existences respectives. Je le regarde avec fierté, lui qui vient toujours se caler au creux de mon coude.

J'arrive
d'Ophélie Saulnier

C'est une de ses journées discrètes d'hiver, qui pointent le bout de leur nez timidement. La jeune fille s'étire doucement, et observe le plafond grisâtre de sa chambre. Elle soupire, soulève la couette, se dirige vers la fenêtre. Le brouillard camoufle la ville, mais quelques faibles lueurs le transpercent, comme pour rappeler l'existence d'une vie grouillante malgré le silence enveloppant l'appartement.

Elle se frotte les yeux pour s'éveiller de ce long sommeil agité, choisit quelques vêtements, s'habille et se dirige vers la petite cuisine jaune. Les meubles ont quelques années, mais elle s'en moque. Elle aime que les rayures soient visibles sur le plan de travail blanc, que les coins soient quelque peu usés, que le carrelage soit craquelé à certains endroits. C'est comme si elle n'était pas seule ici.

D'habitude, le soleil se lève et illumine d'une douce lueur orangée le minuscule habitacle, mais aujourd'hui, seuls les nuages sont présents. Peu importe, ce ne sont que les caprices de la saison, pensa-t-elle. Son ordinateur à la main, la jeune fille parcourt une dernière fois le travail demandé lors des travaux dirigés de la semaine dernière avant de finir de se préparer. Puis, elle attrape ses clefs sur le petit meuble situé non loin de la porte, met son manteau et sort.

Le froid dehors est saisissant. Ses mains rougissent sous la morsure du Grand Hiver, ses dents claquent, ses jambes tremblent, mais elle perce la vaste brume, et continue son trajet habituel jusqu'à la faculté. Elle prend place dans l'immense amphithéâtre. Le cours commence.

Après une longue journée de cours, la jeune fille rentre chez elle. Arrivée à son appartement, elle se laisse glisser contre la porte, et une fois au sol, sort son téléphone portable. Elle contemple des photos d'elle et de sa famille, de ses amis, de son ancienne vie.

Elle a dû quitter beaucoup de choses pour en arriver là aujourd'hui. Mais le jeu – et elle en est certaine – en vaut la chandelle. Elle veut contacter ses proches, mais pas ce soir. Elle est épuisée, le sommeil l'appelle.

Sans qu'elle ne sache précisément comment, ses jambes la portent jusqu'à son petit lit et elle s'endort.

Le lendemain matin, elle s'éveille en sueur, sursautant à travers ses couvertures. Toujours vêtue de ses habits de la veille, elle tente de décoller ses cheveux bouclés de son front et soupire. Elle se redresse, observe la chambre. Le papier peint est blanc, et présente lui aussi les traces indélébiles du temps qui

passé. Il y a une petite chaise claire dans le coin, quelques cadres contenant des paysages accrochés, et une petite commode en bois brun trône contre le mur en face d'elle.

Elle aussi est ancienne, mais c'est son grand-père qui l'a sauvée. Il adore faire revivre les anciens objets délaissés au fond des caves, des greniers, ceux dont on oublie jusqu'à l'existence même, ceux qui ont garni nos vies, mais dont on ne veut plus.

Il est persuadé que chaque objet a une âme, et que si l'on s'occupe bien d'eux, ils n'en seront que plus resplendissants. Elle se place devant son bureau, allume son ordinateur, commence à rédiger ses travaux, à réviser ses cours. Lorsque son esprit n'est plus capable d'assimiler les cours, elle prend ses lunettes sur la table de chevet située à gauche du lit, et attrape un livre.

Un bourdonnement la tire de sa rêverie. Elle se saisit de ses lunettes, puis de son téléphone, et décroche. Il s'agit de sa mère. Mais quelque chose ne semble pas aller. La voix de son interlocutrice est froide, sombre.

Son grand-père les a quittés hier dans la nuit. La mère, bouleversée, est désolée. Elle sait, tente d'arracher quelques mots à sa fille.

BIP. C'est le bruit de l'appel qui a coupé, le bruit du lien qui s'est brisé, le bruit du monde qui s'est effondré. Les nouvelles annoncées ainsi par voie téléphonique sont les pires. Cela devrait être interdit, dans notre monde, de faire connaître une telle situation par des câbles, des fils électriques, des puces, du métal.

Son premier réflexe est de composer le numéro de son grand-père. Il ne décroche pas. Il est en train de dormir, c'est sûr. Il est toujours fatigué. Il n'est pas encore à la retraite. Il est jeune. Elle va le rappeler demain, il ne faut pas le réveiller. Il lui dira, lui. Il lui dira qu'elle se trompe. Le nœud grandit encore un peu plus. Mais elle l'interdit. Elle secoue la tête, se replonge dans son lit, non, non, *non*, ce n'est *pas vrai*.

Les mots de sa mère sont imprimés dans son esprit, clairs comme les rayons du soleil un jour d'été. Pourtant, cela ne peut pas être vrai. Ce n'était probablement qu'un mauvais rêve. Alors, pourquoi est-ce que le poids sur ses épaules et sur son cœur ne s'envole pas ?

Elle rappelle le numéro de son grand-père. Aucune réponse. Il dort encore, sûrement.

Mais elle rappelle. Encore. Encore. Et encore. Et il n'y a jamais de réponse. Seulement la voix rauque de son grand-père qui énonce qu'il n'est pas là pour l'instant, mais qu'il est possible de laisser un message après le signal sonore.

Elle ne fait rien, raccroche sans un mot, plus seule que jamais. Elle ne pleure pas. Elle décide de laisser passer encore quelques heures. Il va la rappeler, elle en est convaincue. Il est seulement fatigué. Il va bien, c'est certain.

Elle prend son courage à deux mains, se lève péniblement et se rend à la faculté de droit. Bien que celle-ci ne soit qu'à quelques minutes de son lieu de résidence, le chemin n'a de cesse de s'allonger. Quand elle arrive enfin dans l'amphithéâtre, toute son énergie semble s'être envolée. Elle erre sans but dans les couloirs pendant la pause, sans appétit. Il ne l'a toujours pas recontactée.

Quand vient le soir, la réalité reprend ses droits. Mais c'est trop dur. Pas lui. Pas maintenant. Pas ça.

Et pour la première fois depuis le drame, elle fond en larmes. De grosses gouttes dévalent ses joues comme les torrents dévalent les montagnes, s'écrasent au sol en bataille, sans qu'elle ne puisse les contenir. Elle cherche son acte de décès sur Internet et tombe sur le fameux certificat. On trouve de tout sur Internet, de toute façon.

Voir ces quelques mots inscrits noir sur blanc sur le petit écran lui fait l'effet d'un électrochoc. « Nous avons la tristesse d'annoncer le décès de Monsieur C., survenu le 20 novembre durant la nuit ». Aucune autre information n'a été donnée.

Une colère sourde, puissante s'empare d'elle. Aux yeux du monde, il n'était qu'un de plus, une poussière d'eau dans l'océan, un parmi tant d'autres. Des personnes meurent tous les jours dit-on. Mais lui, ce n'est pas qu'une simple « personne ». Il est tellement plus que cela à ses yeux. Elle l'admire, elle est fière de lui. Elle aime passer des heures à le voir souder, peindre, vernir, visser, reconstruire.

Quand elle était plus petite, et que son arrière-grand-mère était décédée, elle avait demandé à sa mère : « Pourquoi est-ce qu'on est obligés de mourir ? » Ce à quoi sa mère avait répondu : « Si on ne mourait pas, il y aurait eu trop de personnes sur la planète, on ne pourrait plus vivre. » Cette phrase avait marqué les pensées de la petite fille. Elle avait alors décidé d'écrire une lettre pour dire au revoir à son arrière-grand-mère. Elle avait posé la lettre sur la table, et le lendemain, quand elle était revenue, la lettre n'était plus là. Sa mère lui avait dit doucement qu'un ange était venu la chercher pendant la nuit, pour que de là où elle vivait, son arrière-grand-mère sache qu'elle l'aimait.

Depuis ce jour, la jeune fille veut croire qu'il y a quelque chose de plus après. Elle ne veut pas que les choses se terminent ainsi. Les sanglots secouent maintenant son corps frêle, tandis que la réalité se répand dans ses veines comme

une traînée de poudre. Elle se saisit d'une photo qu'elle garde toujours dans le petit tiroir de sa table de chevet. Elle est jeune, riant avec son grand-père et sa grand-mère. Un instant figé à jamais, comme une faible lumière tentant tant bien que mal d'éclairer la pénombre dans laquelle elle se trouve. La douleur lancine son cœur, et elle a soudainement très froid. Mais pas le froid comme quand elle sort, non, un froid plus profond, plus glacial, plus puissant, engloutissant son univers, ouvrant le monde sous ses pieds, faisant s'effondrer ses repères.

Il *était* drôle. Il *était* gentil, patient, mais *savait* se montrer ferme. Il *avait* les cheveux noirs, parsemés de blanc, une moustache entretenue, de grosses lunettes noires, carrées, aux bords arrondis. Il *adorait* le bricolage, redonner vie aux objets, il *aimait* le cyclisme, il *aimait* la musique. Mais il *était* malade.

Il était atteint d'un cancer, une de ces maladies qu'on ne soigne jamais réellement, une de ces maladies qui touche le physique et le psychologique, une de ces maladies qui ne se laisse jamais apprivoiser, qui ne laisse jamais de répit, sauf dans de très rares cas.

Elle ne veut pas croire qu'il soit mort. Pas lui. Il ne le mérite pas. Mais la Mort est capricieuse, elle n'écoute qu'elle. Elle continue de pleurer, ses larmes mêlant tristesse et colère, et le poids de la culpabilité s'abat avec force sur elle.

Elle ne lui avait pas dit au revoir. Elle ne lui avait pas rappelé qu'elle l'aimait. Elle avait mis de la distance entre eux, car le voir souffrir ainsi était intenable. Il pouvait à peine se nourrir. Elle l'avait vu dépérir, malgré la force que sa famille essayait de lui donner, malgré toutes les chimiothérapies, malgré les traitements, les médecins.

C'était trop difficile.

Et aujourd'hui, la fin. Elle veut tenir sa main, lui dire qu'elle est là et qu'elle le sera toujours, lui dire qu'elle est fière de lui et de son combat malgré tous les problèmes qui se sont abattus sur la famille ces dernières années. Elle essaie de se consoler en se disant qu'ainsi, il ne souffre plus. Mais égoïstement, elle aurait voulu qu'il reste, qu'il continue de l'appeler, qu'ensemble, ils continuent de jouer aux dames, de regarder la télévision, de descendre au sous-sol pour le voir *vivre*, pour l'entendre chanter.

Mais il est trop tard.

Les souvenirs tournent en boucle, comme une douce torture, un rappel de ce qui ne se produira plus jamais. Elle n'arrive toujours pas à accepter la nouvelle. On aime une personne, et le lendemain, elle n'est plus. Le deuil est un long voyage escarpé parsemé d'embûches. Car il est toujours difficile de dire au

revoir à quelqu'un qu'on ne pensait – et qu'on ne voulait – jamais voir partir.

Les funérailles auront lieu dans quelques jours, dans la commune de son décès.

Elle ne veut pas s'y rendre. Voir tous les amis de son grand-père, ces visages tristes, et le nom gravé sur la tombe est une pensée insoutenable pour elle.

Les jours s'écoulaient lentement, le temps file, la *douleur, elle, reste*.

Pourquoi continuer ? On imagine un avenir, on se construit des relations, on acquiert des connaissances, de l'expérience, mais au bout du compte, cela est vain puisque le dernier soupir peut survenir demain. Ne nous sommes-nous pas enfermés dans un cercle vicieux, générations après générations, à gaspiller le Temps ?

Elle prend subitement un crayon dans le pot sur le bureau, son carnet d'idées, et se met à griffonner, se laissant porter par les mots, par ses maux :

« *Écrire, exister*

Laisser s'envoler

Patienter

S'éterniser

Changer

Mais surtout

Ne jamais oublier

Les doux

Souvenirs du passé

Que la Mort ne saura jamais

Balayer »

Les funérailles se déroulent sans accroc. Tout a été fait comme il l'avait désiré, selon ses dernières volontés. Elle n'y a pas assisté, mais le reste de la famille, oui.

Quelques jours après la cérémonie, on sonne à sa porte. C'est un livreur qui tient un carton emballé dans du gros scotch marron foncé. Elle signe le document et le récupère. Son adresse est griffonnée sur le dessus. Une écriture qu'elle *connaît bien*.

Elle se saisit d'un cutter, ouvre et soulève les pans de la boîte. À l'intérieur, il y a une énorme boule à neige avec un petit personnage tenant une étoile jaune brillant, entourée de petits confettis de toutes les couleurs.

Elle la secoue, et en retournant le bel objet, trouve une inscription irrégulière faite à la main : « *Parce que je serai toujours l'étoile qui veillera sur toi* ».

Les larmes s'écrasent sur le verre, roulant sur ses doigts, courant sur ses

poignets. Elle pose la boule sur la table. Au fond du colis, il y a encore quelques babioles, un porte-clé, quelques photos, quelques ultimes effets personnels qu'il avait voulu qu'elle ait en sa possession, ainsi qu'une enveloppe, froissée, mais scellée.

Alors elle se saisit de la lettre, l'ouvre, et la lit :

« Ma Chère Petite fille,

Je n'ai jamais été très doué avec les mots.

Si tu reçois cette lettre, c'est que je suis parti dans un monde meilleur, sois en certaine.

Mais si je t'écris ceci, c'est tout d'abord pour te dire que je suis très fier de toi et aussi pour te rappeler que je t'aime. Où que je puisse être, cela ne changera jamais. Tu seras toujours ma petite fille, et je veillerai toujours sur toi, quoi qu'il arrive.

J'aimerais que tu réalises tes rêves, que tu vives pour toi, et que tu fasses ce dont tu as envie.

Et crois-moi, la vie passe très vite. Ne laisse jamais personne d'autre vivre ta vie à ta place. Profite, aime, travaille, rit, pleure, pardonne, mais surtout, ne regrette jamais ; ce qui est fait est fait, et tu ne pourras jamais le changer. Mais tu peux apprendre à vivre avec, et transformer le sentiment que tu en as pour qu'il ne gâche pas le reste de ton éternité.

J'espère qu'au travers de cette lettre, j'aurai pu t'aider. Je sais que le chemin sera long et difficile, mais je crois en toi.

Sois fière de qui tu es devenue. En tout cas, moi, je le suis.

N'oublie jamais que je t'aime, et que je suis heureux de t'avoir eu comme petite-fille.

Je t'attendrai.

Papy »

L'émotion submerge la jeune fille, qui, tremblante, serre la lettre contre son cœur.

Elle se fait alors une promesse : elle finira ses études, et vivra la meilleure vie possible, pour lui. Elle est plus déterminée que jamais à tenir cette promesse, ce souhait, sa volonté.

Elle fera tout pour qu'il soit fier d'elle, Là-Haut. Elle lui doit bien ça.

Quelques années plus tard...

La vieille femme s'éveille dans la pénombre. Ses mains calleuses tentent

d'allumer la lumière, mais finalement, elle se résigne. Elle se rallonge sur le lit, les mains croisées sur son abdomen. Dans l'obscurité, elle se met à retracer toute sa vie, ses années en tant que brillante avocate, son mari, qui dormait à côté tout comme quand ils étaient jeunes, ses deux enfants, ses petits-enfants, et tous ces moments de bonheur partagés avec ses proches, ces moments de tristesse également, de solitude, d'envie, de désespoir, de joie, d'amour.

Elle a bien vécu. Elle le sait, elle est fière de son parcours, de ce qu'elle a accompli. Elle est reconnaissante de tout ce qu'il lui est arrivé, elle a tant travaillé pour cela. Les souvenirs continuent de tourbillonner dans son espace mental, les éclats de rire, les pleurs, les cris. Jusqu'à ce que son esprit s'arrête sur une image.

Elle sourit.

Une larme glisse paisiblement sur sa joue. Et dans l'obscurité de la nuit, elle dit :

— Grand-père...

Elle contempla une dernière fois sa chambre, son époux, sa vie entière avant de finir :

— ... J'arrive.

La douce musique du cœur
de Florence Rousselet

Chapitre I

Seul le noir est invité dans cette chambre. Un noir intense, mat. Le noir qui recouvre tout et enveloppe l'esprit. Le noir qui n'invite que les idées macabres et la torpeur. Le noir qui s'accompagne d'une chaleur étouffante, accablante. Pas un rai de lumière ne vient troubler sa consistance. L'ébène franche, solide, insurmontable recouvre tout. Le papier peint parme s'est éteint. La moquette beige n'accueille plus les pas chancelants dans son doux crissement. Le lit est le seul survivant de ce massacre, vaisseau dont la destination est incertaine, empli d'une marée de coussins et de couvertures autrefois protecteurs, autrefois gardiens de l'amour, dans cette chambre où ils avaient si souvent reposé. Ces alliés de coton s'étaient mués en murs de pierre, érigés entre elle et la vie. Celle qui continuait sans elle, car elle n'en avait plus la force. Elle, c'était cette petite forme crasse, logée dans une crevasse que le drap moite de sueur accueillait en son sein. Elle était anesthésiée par la chaleur, terrassée par la douleur et attendait que vienne la fin.

La fin, elle la connaissait par cœur maintenant, mais par provocation, la fin ne voulait pas d'elle. Son cœur continuait à palpiter, inlassablement, avec mépris. Pourtant, la fin avait voulu de lui. Jean. Son cher amour. Son ami, sa famille, son amant, parfois son ennemi aussi. Avec lui, elle avait tout vécu. Du moins, elle le croyait. Jusqu'à ce jour fatal où il était parti, dans le silence. Son cerveau encore trop vigoureux la rappelait à ce souvenir, qui semblait s'éloigner puis revenir de plus belle, la frapper à nouveau en plein cœur. Comme elle aurait aimé que les dégâts sur ce cœur, dont elle attendait le dernier battement, soient plus physiques, plus définitifs. Son cœur à lui, il s'était arrêté. Comme ça, sans prévenir, dans la nuit. Elle, elle s'était réveillée auprès de ce corps inerte. Il lui avait fallu quelques secondes pour réaliser. Elle regretterait toujours les paroles qu'elle avait proférées ce matin-là, dans un bâillement, alors que le soleil s'invitait en stries à travers les volets entrouverts. « Ah, j'ai bien dormi, je ne t'ai pas entendu ronfler ! »

Quand est-ce que ses ronflements avaient-ils cessé ? S'était-il senti partir ? Avait-il tenté de la prévenir ? De lui dire adieu ? Son sommeil trop profond avait-il empêché un dernier contact ? La possibilité de le secourir ?

Il avait le visage apaisé. Elle s'était levée d'un bond, avait prévenu les secours, commencé un inutile massage cardiaque et apposé ses lèvres sur la bouche inerte, dans l'espoir de lui insuffler un peu de sa vie à elle. La suite s'était enchaînée très vite, et elle l'avait vécu comme si elle était enfermée au cœur d'une tornade. Les garçons qui reviennent en catastrophe de leurs pays

lointains, les amis qui se rassemblent, les choix à effectuer pour les funérailles. Il avait quatre-vingt-trois ans. « C'est un bel âge ! », « Moi aussi j'aimerais partir comme ça, en pleine santé, dans mon sommeil ! », « Il a eu une belle vie ! », « C'est le cours normal des choses ! ».

Elle avait cinq ans de moins que lui, et à part un peu d'arthrose, une santé de fer. Ils avaient vécu cinquante et une années ensemble, presque cinquante-deux. C'est le jour de ce cinquante-deuxième anniversaire morbide, un peu plus d'un mois après les funérailles, qu'elle avait commencé à perdre pied. Tout doucement, sans un bruit, elle avait glissé vers la torpeur et l'oubli. Les enfants avaient regagné leurs pays respectifs, après mille recommandations, mille promesses de ne pas se laisser sombrer, mille encouragements à continuer, sans lui. « On est là pour toi, maman ! », « Tu peux venir habiter quelque temps chez nous, pour ne pas être seule ! », « Le Canada, ce n'est pas si loin, huit heures d'avion et nous sommes réunis ! », « Les enfants te réclament, et puis tu n'as jamais visité la Chine. ». Ils avaient retrouvé leurs vies. Elle avait fait bonne impression, et puis elle s'était toujours montrée forte, ils n'avaient pas de raison de penser qu'elle ne surmonterait pas cette nouvelle épreuve.

La vie ne l'avait pas épargnée. Orpheline de père à l'âge de quatre ans, elle s'était construite autour d'une mère détachée, très entourée de petit personnel dans ce milieu petit-bourgeois qui ne lui convenait pas. Ses attaches affectives, c'étaient les employés. Carla la cuisinière, Georges le jardinier et Adèle la femme de chambre. Elle avait refusé de corroborer ce système de caste, et même si Jean gagnait bien sa vie d'ingénieur, elle avait tenu à un mode d'éducation dans lequel sa famille était centrale, pour ses enfants. Jean n'avait pas un attachement beaucoup plus solide à ses parents, qui l'avaient contraint aux travaux de ferme, et qu'il avait quittés très tôt, grâce à une bourse d'études qu'il avait gagnée à la sueur de son front. Il n'avait eu le droit de fréquenter l'école du village qu'à la condition que ses corvées soient effectuées. Il ne lui restait qu'un temps infime pour le repos et le travail scolaire, mais son cerveau enregistrait à une allure folle.

Elle aimait son intelligence. Il admirait sa passion, et sa patience. Il travaillait sans discontinuer, habitude de vie prise au plus jeune âge. Sa disparition avait fait taire tout ce qui animait leur monde. Le piano était fermé. Le violon, rangé au fond de sa boîte.

On lui avait imposé le piano au plus jeune âge, car les convenances sociales dictaient qu'une jeune fille devait savoir lire et jouer la musique. Elle y avait très vite trouvé une échappatoire. Jean n'avait jamais même prêté attention à ce

passer-temps qu'était la musique, dans son jeune âge. Sa vie était consacrée à l'efficacité, à l'endurance et aux résultats. Néanmoins, il aimait apprendre. Sa femme lui avait patiemment inculqué les rudiments du solfège, et il avait pris un professeur particulier. En un temps record, il avait su maîtriser cet instrument pourtant si indomptable qu'était le violon. La musique était leur trésor, le cœur de leur noyau familial.

Et puis, il y avait eu Alice. Après deux garçons, une petite fille venait compléter leur bonheur. Alice était un rayon de soleil. Alice illuminait tout sur son passage, du moins c'est ainsi que Brigitte la reconnaissait dans ses souvenirs. L'annonce de sa leucémie avait été un choc terrifiant. Deux ans de lutte acharnée, de chimiothérapie, de greffe de moelle osseuse, et d'amour familial pur n'avaient pas eu raison de la maladie. Elle s'était éteinte à l'âge de six ans. Brigitte et Jean avaient composé pour elle toute une sonate, pour piano et violon, connue et jouée par eux seuls, pour eux seuls. Les enfants avaient eu une formation musicale, mais n'avaient plus de temps à consacrer à la pratique, et s'étaient éloignés de la musique à mesure que leurs avions respectifs les avaient emportés loin de leurs racines. Pour ses enfants, pour son mari et par le biais de la musique, Brigitte s'était relevée. Elle avait continué, même si une partie d'elle avait suivi sa fille dans ce petit cercueil blanc.

Dans le salon, un volet est légèrement tordu. Brigitte avait pourtant pris bien soin de fermer tout ce qui pouvait constituer une ouverture vers le monde extérieur, mais ce petit rayon de soleil rieur et provocateur mettait néanmoins en lumière la poussière qui voletait inlassablement, la vie qui se poursuivait loin de son tombeau. La fenêtre avait été mal fermée. Dans la précipitation de son enfermement, Brigitte n'avait pas remarqué ce détail. Cette brèche, l'avait-elle laissée s'installer, dans l'espoir de renaître un jour ? Dehors, l'air brûlant de l'été naissant emportait avec lui les rires des enfants, et soulevait mollement le voilage encadrant la fenêtre entrouverte. Dans la chambre, tout était statique. Le monde extérieur n'avait plus de prise sur ce cercueil clos, dans lequel le repos ne se trouvait pas. Seules les considérations corporelles rappelaient à Brigitte qu'elle vivait encore. La faim, la soif, le besoin de se soulager. Le désespoir ne la conduisait tout de même pas à se réduire à mourir dans ses excréments. Elle leva péniblement sa carcasse rouillée, et se dirigea vers la source de lumière. Ses yeux s'habituèrent mal à la violence de ce réveil, ses articulations craquaient à chaque pas. Un verre d'eau dans une main, un morceau de brioche dans l'autre, vestige trouvé dans le fond d'un placard, reste insolent d'une autre vie, celle d'avant ses errances sans but, si ce n'est celui de trouver le repos éternel. Depuis

combien de temps s'était-elle éteinte dans son lit, repliée dans les tréfonds de son malheur ? Une heure ? Un jour ? Une semaine ? Elle chassa de son esprit ces considérations somme toute trop terrestres, et s'affala sur le canapé. Le rayon de lumière jouait avec sa torpeur, le voilage décrivait des formes rondes, molles et régulières devant ses yeux éteints. Ses oreilles enregistraient, sans les entendre, les cris des enfants, dans le parc au pied de l'immeuble bourgeois dans lequel ils avaient construit leur vie.

Soudain, comme une ombre furtive, un son lui parvint aux oreilles. Une mélodie subtile, mais bien présente s'invita dans son âme, portée par la brise légère. Elle avait dû rêver. Ces quelques notes, do ré sol fa sol, la ramenaient au temps d'avant, celui de la vie. La vie qui ravage tout sur son passage, la vie, ce cadeau empoisonné, à la fois insurmontable et précieux, violent et rare, auquel on s'accroche parfois sans trop comprendre pourquoi.

Elle traîna son corps noueux en direction de sa chambre. Le temps s'était arrêté. Elle avait laissé la porte légèrement entrebâillée. Pas suffisamment pour que la lumière faiblisse du salon y pénètre, mais assez pour laisser entrer une once de vie.

Chapitre II

Je voudrais arrêter de sentir, arrêter de voir, arrêter d'entendre. Mon cœur bat toujours. J'aimerais qu'il décide par lui-même que c'est fini, que l'heure de la dernière pulsation a sonné. Si seulement mon cerveau pouvait arrêter ses allers-retours, entre mon passé et ce qu'il reste de ma vie. Je ne vivais pas pour lui, mais avec lui. En symbiose. La nature a dû oublier que nos cœurs étaient liés. À mon âge, pourquoi continuer ? Suis-je à jamais réduite à la lente déchéance qui me conduira au tombeau ? Je préfère le suivre, de près, alors que la vie ne m'a pas encore réduite à l'état d'ombre difforme. Parfois, je me demande ce que ça ferait d'essayer d'aller mieux. Je pense à mes enfants, ceux qui sont en vie. Et puis je pense à Alice. Quel chanceux, ce Jean. Il a rejoint notre lumière. Parfois, notre air me revient, comme une ritournelle. Nous n'avons pas écrit une musique triste, nous voulions qu'elle ressemble à notre fille. Certaines phrases mélodiques sont lourdes et graves, mais l'ensemble est léger, ravissant. À l'instant même, j'entends cet air que nous avons si souvent joué, Jean et moi. Il me parvient des tréfonds de mon âme, comme une ritournelle, symbole des jours meilleurs. Si je ferme les yeux, cet air restera en moi, et me permettra de m'envoler vers la légèreté.

J'ouvre les yeux brusquement. Fa dièse ! D'où a bien pu me parvenir cette coquille, entorse à mon air familial ? Je l'entends, dissonant et net, tranchant

l'air épais de moiteur. Pourrais-je moi-même avoir créé cette mauvaise altération ? Que signifie-t-elle ? Je m'en intrigue. L'air me poursuit encore quelques instants, puis il se tait.

Le silence revient, et je me perds à nouveau dans mes songes. La chaleur m'étouffe, et je crois que je m'endors. Au creux de ma nuit éternelle, la musique me parvient à nouveau. Elle m'appelle, depuis le salon. J'esquive quelques pas, et m'approche de la source. La poussière dorée que le soleil met en lumière danse au rythme de mon air. La musique est réelle ! Elle provient du dehors. Je regarde ébahie les minuscules particules qui s'agitent en mesure, accompagnées par une flûte étrangère. J'ai passé l'âge d'être attirée par une flûte enchantresse ! Je me renfrogne, et retourne à l'abri dans mon lit.

À nouveau, la musique me réveille. Je m'en retourne à mon angle d'observation, au bord du canapé, là où le vent joue dans les voiles et où la poussière danse avec la vie. Il fait désormais nuit dehors. Mon rayon de soleil est remplacé par un halo, projection des éclairages publics du parc de l'immeuble. Cette fois, je me dresse et d'un geste franc, j'écarte le rideau, j'ouvre la fenêtre et je soulève le volet. La nuit m'envahit. Le doux parfum du soir d'été, du bitume chaud et des chênes centenaires du parc, qui retiennent un peu des excès de l'astre porteur de vie, me saisit. J'emplis mes poumons de la relative fraîcheur de la nuit, et laisse la musique pénétrer mon âme. La flûte joue toujours notre sonate. Elle en maîtrise les sonorités les plus subtiles. Ah, non, un do bécarré manqué. Mon cœur tréaille. Je me questionne. Qui joue notre sonate ? Car cette fois, c'est certain. Le son provient d'ailleurs. La musique est devenue plus forte quand j'ai ouvert cette fenêtre. La flûte attaque la partie sombre de la pièce. Le deuxième mouvement, celui de la perte de l'être aimé. Je me sens transpercée par ces sonorités, comme enveloppée par une main géante qui me secourt et me tord à la fois. Ma curiosité s'éveille. Qui connaît notre chanson par cœur, et la joue d'une manière aussi réelle, aussi subtile ? Je déambule dans les couloirs de l'immeuble, arrêtant mon oreille contre certaines portes. Soudain, j'en suis certaine. C'est là ! La porte est identique à la mienne. Seule une plaque la différencie : 4D. J'habite tout juste un étage en dessous, au 3D. À ma droite, une sonnette. En dessous, un nom : Fanny Léssard. Je ne connais personne de ce nom. Je suis prostrée, et j'écoute la douce mélodie.

Et puis, le choc se produit. Mon sang ne fait qu'un tour, je saisis la poignée de porte. Elle ne me résiste pas, et j'atterris en trombe dans ce salon qui ressemble au mien.

— Si bémol, bordel ! On n'a pas idée de massacrer la musique de la sorte !

Je marque un temps d'arrêt.

— Pardonnez-moi, je suis confuse !

— C'est vous qui avez composé ces notes ?

— Je suis votre voisine du dessous.

— Je suis désolée, j'ai tellement entendu cet air que j'ai eu besoin de le reproduire. Personne d'autre ne le connaît, je l'ai fait écouter à des dizaines de connaissances, d'amis, de professeurs. Personne ne peut me dire qui l'a écrit, ni comment me procurer les partitions.

— Il n'existe pas de version écrite de cette musique. Je m'appelle Brigitte, et j'ai inventé cette sonate avec mon mari.

Le temps a passé. Il a recollé les morceaux, et fait entrer de nouvelles sources de joie dans ma vie. Fanny a toujours habité au-dessus de chez moi. Une dizaine d'années seulement nous sépare. Elle aussi est veuve. C'est elle qui m'a initiée à la musique de chambre, qui a redonné vie à mes doigts rouillés. C'est elle encore qui m'a aidée à reprendre pied dans la vie. Maintenant, je joue pour honorer la mémoire de mes chers disparus. Un jour mon heure viendra, mais pour le moment il me reste la vie, il me reste les vivants, et il me reste la musique.

La fête des Pères
de Bernard Mollet

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères ! Je ne suis pas trop bien...

Il y a dix minutes, à la radio qui accompagne rituellement mon petit-déjeuner, un idiot a rappelé à tous les « cherzauditeurs » qu'il fallait ce jour fêter les papas ! Et, comme toujours, ça m'a ramené des souvenirs de tous les côtés, à tel point que même les presque bons, à force de temps, sont devenus tristes. Des images qui arrivent en vrac, de mes enfants, de mon enfance, des fêtes des pères que j'ai vécues des deux côtés de la barrière...

Moi, je ne suis pas vraiment un nostalgique, je n'aime pas me rappeler les choses du passé, les bonnes parce qu'elles furent trop courtes et il y a trop longtemps, les mauvaises parce que justement ça me laisse au cœur une petite déchirure et aux coins des yeux quelques larmichettes... Machinalement, j'ai tourné et levé la tête pour regarder la grosse horloge : 08 h 45. Mon épouse, à qui ce geste n'a pas échappé, me morigène. (J'aime beaucoup ce mot désuet).

— Mais, tu crois pas que ta pauvre fille va rater sa grasse mat' de la semaine pour te souhaiter une bonne fête ? Enfin, Léon !

Léon, c'est moi. Je ne suis pas vraiment un papa poule, surtout à l'âge de ma seule fille, mais un événement arrivé il y a quelques années me pousse depuis à me faire du souci lorsque, sottement, je trouve qu'il y a longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles, que c'est anormal. Alors je trempe ma tartine trop grillée dans mon café froid et je suis toujours aussi mal, mais en silence...

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères ! J'ai le cœur gros...

Bien entendu, ma fille n'a toujours pas appelé ! Je me suis réfugié dans le coin bricolage de mon garage, loin du monde, et j'ai les larmes qui montent. Il y a cinq ans, presque jour pour jour, nous étions en voyage du côté du lac du Bourget, il était déjà dix-sept heures et de toute la journée je n'avais pas réussi à joindre mon fils. Sommelier d'hôtellerie de luxe entre deux contrats, il habitait chez nous avant de repartir. Son portable me renvoyait à son répondeur, le téléphone fixe de l'appartement pareil.

Un peu angoissé, j'appelai mon voisin de palier, un ami qui possédait mes clés, et je lui demandai d'entrer chez moi et de voir ce qui éventuellement se passait. Je suivis en direct au téléphone son entrée et ses recherches et c'est peu de temps après que j'entendis ses cris qui essayaient de réveiller un fils qui malheureusement était endormi à jamais. Quand j'y pense aujourd'hui, je ne sais même plus comment et quand nous sommes rentrés. Tout ce dont je me rappelle, c'est que nous ne l'avons plus revu et que nous avons assisté avec une tristesse lourde et infinie à sa crémation.

Quelques jours plus tard, le gérant des pompes funèbres, pas loin de chez

nous, que mon voisin avait appelé après la visite du médecin légiste, m'a appelé pour m'annoncer qu'il tenait à ma disposition les cendres de mon fils. Je suis allé récupérer l'urne, complètement absent et déconnecté, et c'est en revenant à pied chez moi peu après que je me suis vu dans la vitrine d'une boutique, un sac à la main comme si je venais de faire une course. Et là, toute honte oubliée, j'ai laissé s'exprimer tout mon chagrin avec de gros sanglots, réfugié sur un banc avec la tête dans les mains, au-dessus de cette urne...

C'est bien là, à ce moment, que j'ai compris que c'en était fini, de nos rires pour des bêtises, de nos discussions autour d'un cru inconnu, de nos souvenirs souriants de son petit corps endormi juché sur mes épaules en montagne ! Je trouvais qu'il n'y avait pas de justice, qu'un enfant ne pouvait pas, ne devait pas partir avant ses parents. C'est de ce jour-là que je suis un inquiet familial irrémédiable.

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères ! Je pleure tout seul, je remue plein de souvenirs...

Accrochée au mur sur mon établi, une sorte de gravure faite au pyrograveur dans un morceau de contreplaqué bien encadré, représentant un bouquetin, un de mes animaux favoris, fabriqué dans la classe de Monsieur Victor quand il avait dix ans. Cadeau de mon fils pour la fête des Pères...

Je me souviens encore avoir accueilli ce cadeau avec beaucoup de sérieux, prenant bien soin de m'extasier sur la justesse du dessin et du travail de pyrogravure, disant, bien que ne le pensant qu'à demi, que c'était un très joli cadeau qui ne quitterait jamais mon atelier. C'était bien le cas...

Et aujourd'hui, ce bout de bois maladroitement esquissé me poignarde au plus profond du cœur, je voudrais tant revenir en arrière ! Quelque temps après ce funeste événement, nous sommes allés en famille répandre ses cendres sur le lieu de ses endroits préférés, en même temps pistes de ski l'hiver et chemins de descente de VTT en bonne saison. J'ai pris bien soin de faire ce qui était pour moi un dernier hommage en vidant l'urne à un endroit où le chemin des vélos croisait le sentier des skieurs.

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères ! J'ai du chagrin plein la tête...

Ma fille n'a toujours pas appelé. Mon épouse qui me voit passer pour aller me réfugier dans mon petit bureau, avec ma « tête des mauvais jours », me répète :

— Mais enfin, qu'est-ce que tu veux qu'il lui arrive, elle est en train de déjeuner, c'est dimanche, tu crois pas qu'elle va sauter sur son portable pour une fête qui n'a absolument aucune importance ! Rappelle-toi, pour la fête des Mères, elle m'a appelé le soir, en rentrant d'une balade en montagne !

Elle a raison, mais c'est plus fort que moi, ça me tord les tripes.

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères ! Mais je suis triste, angoissé...

Je me revois à l'âge de dix ans environ, la fête des Pères venait juste d'être lancée, j'avais construit à l'école, à grand renfort de colle et de gouache, un magnifique pot à crayons pour le bureau de papa. J'étais aussi passé au jardin et avais confectionné un joli bouquet de ce que j'avais trouvé comme fleurs, et quand je le lui avais offert, mon père, manifestement ému, m'avait dit :

— Merci, c'est bien pour moi ? Alors j'en fais ce que je veux ?

Il avait attrapé la cafetière émaillée qui passait la journée sur la plaque de la cuisinière, l'avait vidée puis remplie d'eau et y avait glissé mon bouquet. Il est mort très jeune et j'ai toujours regretté amèrement mes rapports conflictuels avec lui, inhérents à mon adolescence, j'étais vraiment un jeune idiot !

Mais toujours pas de nouvelles de ma fille...

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères ! L'anxiété s'ajoute à l'affliction...

Près de mon ordinateur, alors que je n'en ai pas l'utilité, un stylo planté dans un porte-crayon en forme de chaussure de montagne, magnifiquement sculpté et orné de lacets. Pourquoi cet objet ? Mon fils, encore, qui me l'avait offert après l'avoir déniché chez « Nourine », l'épicerie-souvenirs qui accueillait les enfants à la sortie de l'école située juste en face sur cette placette de village de montagne. Je la revois encore, Honorine, coincée derrière son comptoir avec son beau sourire et son gros chignon...

Je crois que c'est dans ce petit hameau que mes enfants ont vécu leurs meilleurs moments. De les revoir courir et jouer me ramène encore et toujours à ma fille qui n'a toujours pas donné signe de vie, alors qu'il est presque midi. Je commence à imaginer des scénarios pas très agréables.

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères ! Je sombre petit à petit dans une sorte de cafard noir...

Je n'ai presque rien mangé malgré les rodomontades de mon épouse accablée (j'adore aussi ce mot). Je vais dans le salon, m'allonge sur mon fauteuil « relax » et programme sur la télé qui me fait face de la musique de détente, flûte indienne, handpan, synthé doux. Je tente de dormir un peu, d'oublier tout mon lot de soucis importuns, de m'apaiser.

Peu de résultats me sont apportés, pas de détente agréable et je décide donc de prendre un café et d'appeler moi-même ma fille, quoi que je n'aime être ni intrusif ni insistant, mais c'est pour moi aujourd'hui, en ce jour particulier, absolument nécessaire ! Je suis en train de siroter mon expresso quand mon épouse arrive avec son téléphone dans la main droite et un paquet dans la main

gauche. En soupirant, elle m'annonce :

— Bon, j'en ai marre, je l'ai appelée mais d'abord, elle m'avait donné ce truc pour toi, ouvre-le et après je te la passe.

Un peu éberlué, je saisis le colis, en arrache le papier et découvre une boîte à chaussures avec à l'intérieur des choses étonnantes : une rose couleur presque blanche, avec quelques traînées plutôt ocrées et un petit chou, en fait une sorte de cœur de chou, avec deux étiquettes blanches piquées, l'une dans la tige de la fleur, l'autre dans la grosse côte du bas du légume, et portant chacune au large feutre noir un très gros point d'interrogation...

Je n'arrive pas du tout à comprendre de quoi il s'agit, je suis dans le flou le plus absolu, j'attrape le téléphone et bégaye en balbutiant :

— Mais, mais, ce, pourquoi, c'est quoi ce truc ?

— Papa, aujourd'hui c'est la fête des Pères, et c'est ton cadeau ! Réfléchis un peu !

— Je, oui, mais non, j'y comprends rien ! C'est une blague, hein, c'est encore un coup de ton mari ?

— Papa, papa, décidément, tu vieillis mal ! Normalement, tu résoudrais l'énigme en dix secondes ! Allez, encore un essai, je t'aide : un chou, une rose...

— Je sais pas, moi, vous avez commencé à jardiner ? Ah ! J'y suis ! Les filles naissent dans les roses, les garçons dans les choux... Mais... Non !!!

— Et si !! C'est parti ! Bonne fête des Pères-grands.

— Et vous savez pas encore ? C'est tout neuf, alors ?

— C'est pour la fin février, j'espère que ce sera pas le 29... Et on se laisse la surprise.

— Merci, ma belle, c'est le plus beau cadeau que tu puisses me faire. Passes demain soir, tant que tu en as l'autorisation, on va boire le champagne.

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères ! Et je dois bien reconnaître que ça va beaucoup mieux...

Après tout ça, j'ai repris le moral, j'avais une pêche d'enfer, j'ai sorti ma caisse à outils pour réparer cette saleté de robinet qui laissait perdre quelques gouttes depuis des semaines. D'un coup, j'ai rajeuni de dix, vingt ans, et au fil des jours je me suis pris à imaginer comment serait la vie avec un bébé dans la famille.

Et puis, comment ce serait bon d'aller l'amener ou le rechercher à l'école, ce bout-de-chou que j'aime déjà !

Il faut bien dire que, après le décès de mon fils, j'avais compris que la lignée généalogique portant mon nom allait s'arrêter définitivement avec moi. Mais là, maintenant, je m'en fichais plus que tout, de mon nom, un petit être que je savais

déjà tellement mignon allait débarquer dans nos vies, alors, le nom de la famille, tant pis, ce ne serait pas le premier à passer aux oubliettes !

Hier, c'était la fête des Pères ! Ah, quelle journée...

Dans la matinée, j'ai appelé ma fille :

— Salut, ma belle. Dis-moi, ta mère et moi, on a pensé : pour tout ce qui est peinture, décoration et ameublement de la chambre du bébé, tu décides de tout, la couleur, les trucs, les machins, les meubles, tout ça, et nous, on s'occupe de tout, ce sera largement prêt pour la naissance, même si tu prends un peu d'avance ! Qu'est-ce que t'en penses ? Bon, ma belle, écoute, je te prends au dépourvu, je comprends, alors on se voit plus tard, quand tu auras réfléchi...

Je raccroche tout heureux, je sais ce que j'ai à faire pendant les presque huit mois qui restent, et puis après ce ne sera que du bon temps. Je m'y vois déjà, moi, grand-père, et d'abord le point essentiel, comment vais-je me faire appeler par ce petit être dès qu'il aura la parole ?

Pépère ? Non, ça, c'est mon chien ! Grand-père ? Trop marqué vieille noblesse ! Pépé ? Ça ramène aux années cinquante ! Léon ? Non, pas d'accord, pas assez famille ! Papy ? Oui, finalement, j'en tiens pour Papy, en plus ça va bien avec mon joli prénom : Papy Léon !

Bon, alors, il faut que je pense à tout, hein !

La musique : douce et classique mais pas du genre qui fait peur aux marmots : j'ai déjà repéré sur YouTube un programme spécial classique pour enfants, très doux avec un fond musical de bruitages divers de sources, de pluie, agrémenté de jolies photos. Je vais pouvoir choper ça sur ma télé, parce que Papy peut-être mais Papy branché quand même...

La lecture : résolu ! Des berceuses, des contes, des comptines, des histoires douces avec des animaux, ça c'est bon. Et plus tard je continuerai avec tous ces petits livres illustrés pleins de couleurs, puis ce sera les B.D., on passera peut-être par les classiques de la Comtesse de Ségur, j'ai toute la collection illustrée...

La nature : ça, des balades dans la nature, d'abord en poussette, puis à pied, puis à vélo, il va en avoir, le nourrisson, en campagne, en forêt, puis malheureusement en ville avec l'arrivée de l'école dans sa vie !

La curiosité : je vais te lui en apprendre, des trucs, au moutard, (ou à la moutarde, non, je rigole), tout va y passer pour éveiller sa curiosité et son intérêt sur plein de sujets, tiens, tout l'éventail, des expériences chimiques de base à la botanique en passant par le microscope et la station météo !

Mais, je m'y vois déjà, moi. Tout ce que je n'ai pas pu faire avec mes propres enfants faute de temps, je vais le concentrer sur ce petit bout de zan, je vais t'en

faire un génie, moi, un HPI à 160 de QI, juste ce qu'il faut pour ne pas être mal considéré par ses copines et copains...

Ma femme ne me reconnaît plus, elle me dit :

— Qu'est-ce que t'as mangé, Léon ? Du lion ? T'as pris des pilules miraculeuses ? Tu me donneras la marque ! Ralentis un peu, sinon tu vas être crevé le jour où tu seras véritablement grand-père !

Alors je me pose, je vais bricoler un peu au jardin, j'essaie de me vider la tête en écoutant des humoristes ringards sur une radio ringarde, et puis d'un coup, au détour d'un carré de navets, une idée oppressante me vient, me tord les boyaux et me relance brusquement dans mon cycle d'inquiétudes : puisque ma fille et son mari ne veulent pas savoir d'avance ce qu'ils vont avoir comme descendance, peut-être même qu'ils ne sauront pas si ce sont des jumeaux !

Non, mais, tu te rends compte ? Des jumeaux, des vrais, qu'on ne peut pas différencier, sauf à leur mettre un bracelet ou, si ce sont des filles, à leur placer des boucles d'oreilles différentes...

Bon, Papy, réfléchis et dis-toi bien qu'il faudra leur faire des bonnes purées de légumes, à ces bambins (ça y est, pour le coup, j'ai déjà la paire). Il faut préparer le jardin pour avoir tout ce qu'il faut de bons légumes différents pour les bonnes soupes...

Je suis reparti comme en quatorze ! Non, je n'oublie pas et n'oublierai jamais ce grand vide que me laisse la disparition de mon fils, mais la vie m'amène de quoi le combler en partie...

Finalement, si je fais le bilan, cette fête des Pères, elle a été plutôt positive. J'ai hâte d'être en février prochain, pourvu que la naissance n'ait pas lieu le 29 !

La tête dans le futur, les pieds dans la terre, avec un énorme soupir, je retourne à mes patates...

La protestation des éléments
de Céline De Leo

16 juillet 2023.

Cher journal, le marathon commence dans deux heures à peine et Annie ne va pas tarder à arriver. Nous allons covoyer jusqu'au lieu de rendez-vous avec le reste de l'équipe. Je me suis tellement entraînée pour ce moment que j'en ai presque oublié la date. Mais, ce matin, elle s'est imprimée d'un noir définitif, sur le calendrier de la cuisine. Comme prévu, je m'apprêtais à boire mon *shake* de protéines quatre heures avant le début de la performance. Je me suis approchée du frigo et c'est là qu'elle m'a frappée. La date, je veux dire. Le 16 juillet. Le 16.07. Jusque-là, j'ignorais que quatre chiffres avaient le pouvoir de terrasser une vie. Deux ans après les événements, les souvenirs sont intacts, gravés comme une fresque sur le mur d'un sanctuaire, comme Guernica, un mélange d'objets morcelés, d'expressions de terreur, de dévastation, de larmes, de mort. Le tout en noir et blanc. Noir pour la boue. Blanc pour les nuages gonflés d'une condensation qui ne ferait pas de sentiment. « La catastrophe naturelle la plus meurtrière de l'histoire du Royaume » ont titré les journaux au moment du drame. Trop d'eau, trop vite, encore des chiffres assassins : 39 morts et 100 000 sinistrés en quelques heures seulement. Ce jour-là, je ne me suis pas inquiétée tout de suite. Il pleuvait beaucoup depuis quelques jours, mais en Belgique, rien de plus normal. J'ai pris ça pour une averse estivale. Un dérèglement léger du climat, comme ils disent aux infos. D'ailleurs, c'est quand la télé du salon s'est tue que mon cœur a sursauté. C'est à ce moment précis que tout a basculé. J'ai entendu la voix du présentateur du téléjournal s'éteindre en plein milieu d'une phrase. J'étais dans l'ancienne chambre de Kathy en train de repasser les chemises d'André. Le silence m'a interrompue dans ma tâche hebdomadaire. Il devait être, quoi, 13 h 15 ? Je me suis dirigée vers le salon. En passant dans le couloir, j'ai vu l'eau qui commençait à s'infiltrer par le joint de la porte d'entrée. Je me suis penchée au-dessus du canapé, j'ai écarté les rideaux de la fenêtre et j'ai été frappée par le déluge qui transformait notre petite rue de Vaux-Sous-Chèvremont en une rivière déchaînée. Les maisons étroites de la vallée de Liège tremblaient sous l'assaut d'un torrent lourd et boueux. Mon cœur battait si fort que pendant une fraction de seconde, j'ai cru que c'était lui qui avait fait sauter les plombs de la maison. L'obscurité a envahi la pièce. On entendait plus que le bruit de la pluie qui s'abattait sur le toit avec acharnement. Rien à voir avec ces pluies du dimanche matin que j'adorais. Je me recroquevillais dans les bras d'André et on prolongeait la nuit, enlacés, malgré l'aube du petit matin qui traversait les rideaux. Le 16 juillet 2021, c'était autre chose. C'était une

protestation des éléments. J'ai toujours eu la sensation que le jugement dernier finirait bien par nous tomber dessus. Tout bétonner et tuer les baleines, si Dieu existe, il ne peut pas laisser notre inhumanité impunie. Je l'ai toujours dit à André. Quand l'électricité nous a lâchés, ça ne l'a pas laissé indifférent, il est sorti de la cuisine comme un boulet de canon. C'était un homme impulsif. Il ne lisait pas les notices de meubles IKEA avant de les monter. C'est pourquoi notre garde-robe était un peu bancale. Je lui répétais de réfléchir un peu avant d'agir, enfin, André. Il me répondait qu'il était un homme d'action.

Il a haussé la voix pour couvrir le bruit des rafales d'eau et de vent :

— Je vais remonter le bouton des plombs sur le panneau électrique Marjo.

J'ai entendu la porte du frigo se fermer sur ses mots, il devait sûrement être en train de grignoter en essayant de se soustraire à ma surveillance pendant ma session de repassage. Le médecin l'avait pourtant prévenu : quand on est cardiaque, il faut reprendre son alimentation en main. André comptait sur moi pour ça. J'ai tout de suite su pourquoi il était si pressé de rétablir l'électricité. On avait pas mal de plats dans le congélateur du frigo et André ne voulait pas les voir se perdre. Et surtout pas les *Tupperwares* contenant ma sauce bolognaise. Il est passé dans le couloir dans un souffle et je l'ai entendu ouvrir la porte qui mène à la cave. Mes yeux fixaient la rue par la fenêtre, mais je l'imaginais très bien s'agripper à la rampe et se laisser tomber de tout son poids d'une marche sur l'autre en faisant trembler toutes les fondations de la maison.

— Ne me dis pas que tu as ouvert les rillettes ! C'était pour ce soir avec Kathy !

Dehors, les voisins commençaient à s'agiter, à sortir dans la rue avec des bottes en caoutchouc, à disposer des sacs de sable devant leurs portes. J'ai répété à André un nombre incalculable de fois qu'il nous fallait des sacs de sable en réserve. Notre vallée est une zone inondable, quand même ! Mais André professait que des inondations, ça se passe tous les 150 ans, qu'on ne verrait pas ça de notre vivant, j'étais trop pessimiste et je me focalisais sur les scénarios catastrophes.

— Marjo, toi tu fais partie de ces gens qui voient le verre à moitié vide.

Le niveau de l'eau a commencé à s'imprimer sur les portes des maisons. Les chats prenaient refuge sur le toit des voitures garées dans la rue. Ces dernières flottaient et se rentraient les unes dans les autres, les cris ont commencé. J'ai plaqué mes mains sur ma bouche, j'avais dit à André qu'il fallait des sacs de sable, nom d'un chien ! J'ai passé de longs mois à m'en vouloir de ne pas avoir insisté pour ces foutus sacs. J'insiste toujours, d'habitude. Pour qu'il enlève le

gras du jambon, même si « c'est ce qu'il y a de meilleur ». Pour qu'il appelle sa mère le jour de son anniversaire même si « cette vieille peau le laissait crever de faim quand il était gosse ». Pour qu'il achète la marque de beurre bio « même si ça ne fait aucune différence avec la marque blanche ». J'insiste. Mais les sacs, j'ai laissé tomber. Kathy me l'a répété mille fois.

— M'man, ça n'aurait rien changé.

Deux sacs de sable, ça n'aurait pas sauvé les meubles, les albums photos de mariage, de naissance, la vaisselle en porcelaine héritée de la tante Jeanne. Ça n'aurait pas empêché la boue de s'incruster dans les murs, ôtant toute valeur immobilière à l'investissement d'une vie, à la maison où Kathy avait grandi. Deux sacs de sable n'auraient pas empêché l'eau de monter de deux mètres en moins de vingt minutes. Deux sacs de sable n'auraient pas sauvé André.

Trop d'eau. Trop vite.

Quand j'ai eu de l'eau jusqu'aux genoux, je suis enfin sortie de ma stupeur, je me suis tournée vers la porte de la cave. J'ai tout de suite compris qu'il était trop tard. J'ai hurlé.

— André ! ANDRÉ !

L'escalier menant à la cave avait disparu sous une épaisse couche d'eau brunâtre. Je l'ai appelé, j'ai hurlé, encore et encore. L'eau m'arrivait désormais à la taille. J'ai pensé à Kathy, à nos efforts pour lui fournir une bonne éducation et pour qu'elle réussisse mieux que nous, et j'ai su. J'ai su qu'André avait encore agi sans réfléchir. En voyant l'eau monter, il a voulu sauver un souvenir de l'enfance de Kathy. Un carnet d'école, une peluche, une vieille mallette, une petite chaussure taille 24... N'importe quoi qui témoignerait que tout ça avait bien existé. Notre rencontre à la caisse d'un super marché, nos petites économies pour installer une salle de bains dans notre ancienne maison de mineur, les bonnes notes de Kathy dès l'école primaire, nos premières vacances à la mer. C'était mon idée de ranger les cartons à la cave plutôt qu'au grenier. André, avec ses kilos en trop, avec son cœur fragile, je le voyais mal emprunter une échelle bancale pour rejoindre les combles !

— Raaaah ma p'tite Marjo, heureusement pour mon cœur que t'es là. Ma p'tite Marjo.

André a fini par être emporté par le tourbillon de la vie. Ou est-ce que c'est son cœur qui a lâché ? Est-ce que c'est une électrocution qui l'a foudroyé ? Kathy m'a répété des centaines de fois que « ça ne sert à rien d'y penser, dans tous les cas, il n'a pas souffert, m'man, il n'a pas souffert ». Ce qui me réconforte, c'est que l'endroit où André est resté coincé, c'est avec nos

souvenirs. Les souvenirs d'une vie banale, mais heureuse, modeste, mais déterminée. J'ai déjà listé toutes ces choses que j'aurais voulu lui dire dans les pages précédentes de ce journal. Un nombre incalculable de fois. Alors je ne vais me répéter que sur les deux principaux points.

1. J'aurais aimé me retourner, pour le voir une dernière fois. Je m'imagine souvent, détourner le regard de ce qui se passe dans la rue à ce moment-là. Dans mon film mental, je me retourne au moment où je l'entends refermer le frigo. Je lui barre le passage en me postant devant la porte de la cuisine. Il râle, il veut descendre, c'est bête, il faut juste relever un bouton. J'insiste, c'est non, viens voir dehors comment ça tombe, je t'avais dit qu'il fallait avoir quelques sacs de sable au cas où.

2. J'aurais aimé que mes derniers mots ne soient pas « ne me dis pas que tu as ouvert les rillettes ». J'ai rédigé un tas de lettres d'adieu que j'ai enterrées dans le jardin de Kathy ou que j'ai brûlées pour écrire tous les mots que j'aurais voulu savoir prononcer. Certains conseils sur des sites internet disaient même de congeler les lettres. Histoire d'apaiser la peine. Rien n'apaise la perte de l'amour de votre vie. C'est principalement ça que je lui aurais dit : André, tu es l'amour de ma vie. J'espère que c'est ça qu'il a entendu dans l'histoire des rillettes.

Le 16 juillet 2021, il a plu trop fort. Trop vite. Les appels à l'aide, le bruit des hélicoptères, les cris de désespoir face à sa vie qui s'écroule, face à la perte, face à la nature qui reprend ses droits... Tous les jours qui ont suivi, les semaines, les mois... Je les entendais encore et encore. En écho. C'est pour fuir ces bruits fantômes que je suis allée courir pour la première fois. Dans une tentative désespérée de faire taire cette détresse assourdissante. C'est mon corps, qui, par instinct de survie, s'est soulevé du canapé de chez Kathy en guise de protestation contre l'accablement. C'est comme si André avait été là, comme si, à son habitude, il était passé en coup de vent dans le couloir et m'avait crié « tu viens Marjo, on va faire une course ! ». Et que je l'avais suivi. Je n'étais pas du tout habillée pour sortir faire du sport. Je portais un jean et un pull couleur lilas en mailles. J'ai repêché mes baskets d'une des caisses de mon déménagement entreposées le bureau de chez Kathy. Je les ai enfilées, elles étaient encore pleines de la boue des jours qui ont suivi le drame. Des mois, à patauger dans les décombres de nos vies. À faire tourner les déshumidificateurs jour et nuit, en vain. À voir nos maisons démembrées, s'écrouler. À tenter de récupérer quelques euros des assurances dépassées. Cette croûte de terre sur mes chaussures, je la gardais comme une relique. J'ai marché quelques pas dans le couloir et la saleté s'est émietlée sur le sol. J'ai continué sans me retourner sur la crasse, je ne

pourrais plus jamais nettoyer de la boue à l'intérieur d'une maison. J'ai ouvert la porte, j'ai respiré l'air du début d'automne, c'était un jour de semaine, car Kathy était partie travailler. Quelque chose comme un mardi, en septembre 2022. Sans savoir comment ni où aller, j'ai commencé à courir. D'abord en remontant la rue goudronnée, puis en direction de la forêt, toute proche. J'ai longé une barrière pendant plusieurs minutes jusqu'à trouver une entrée vers un sentier de terre battue. J'ai pénétré dans l'obscurité formée par les hauts pins, j'ai slalomé entre les troncs et les branches. Malgré les feuilles des arbres qui fouettaient mon visage, le terrain inégal sur lequel je trébuchais, j'avais l'impression de respirer pour la première fois depuis plus d'un an. À mesure que je courais, que je transpirais, que je m'essoufflais, la voix de mes souvenirs se transformait en murmure. J'ai couru jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que mon cœur batte assez fort pour deux. Je me suis écroulée à genoux, l'humidité a rongé mon jean, j'ai posé mes mains par terre, j'ai commencé à creuser le sol avec mes ongles. J'ai pleuré toutes les gouttes du 16 juillet. Pour m'en débarrasser. Pour que l'inondation cesse d'exister à l'intérieur de moi et qu'elle ne puisse plus noyer mon quotidien. Quand je n'ai plus eu assez d'énergie ni pour creuser, ni pour pleurer, ni pour courir, je me suis allongée sur le dos. Et j'ai fermé les yeux.

— Madame ? Madame ! Vous m'entendez ?

D'abord, tout me paraissait flou, une silhouette de femme m'est apparue, une main a saisi mon épaule. L'odeur des sapins m'a revigorée et le visage soucieux qui me fixait s'est précisé. Une dame beaucoup plus jeune que moi, de l'âge de Kathy, habillée en tenue de sport orange fluo m'a soutenue pour que je puisse me relever.

— Je vous ai vue trébucher, vous m'avez fait peur, vous allez mieux ?

— Oui, on peut dire ça.

— Moi, c'est Annie, et vous ?

— Marjorie, mais, on m'appelle Marjo.

— Venez avec moi ! Je rejoins un groupe pour courir la boucle des 5, j'ai décidé de m'y mettre, il paraît que c'est bon pour...

Elle a fait tourner son index sur le côté de sa tempe droite en louchant.

— On va d'abord marcher un peu pour voir si vous allez mieux.

J'avais envie de rentrer chez Kathy, c'était une mauvaise idée de sortir seule, mais j'ai entendu la voix d'André me murmurer :

— Vas-y, Marjo !

J'ai suivi Annie. Arrivées au point de rendez-vous, un petit groupe de coureurs s'échauffait en s'étirant les cuisses et les mollets. Personne n'a fait de remarque

sur ma tenue ni sur mon âge. Le coach de la boucle des 5 kilomètres m'a juste demandé mon prénom et a conseillé : « amène une lampe frontale pour les prochaines fois, car il fera bientôt nuit dès 17 h 00 ». Toutes les semaines qui ont suivi, j'ai retrouvé Annie aux sessions du mardi pour courir à ses côtés. Les images des voisins en pleurs, des voitures qui se cognent, de l'eau qui déborde de la cave, cessaient de suinter de ma mémoire. Boucle des 10 kilomètres mardi et jeudi. La douleur s'apaisait. Mon agonie intérieure cicatrisait. Après le jogging, j'accompagnais les jeunes à la brasserie locale. Boucle des 15 kilomètres, Kathy ne savait pas « si à mon âge, c'est prudent de courir autant, mais ça a l'air de te faire du bien, m'man ». Boucle des 20 kilomètres, le vide laissé par l'absence d'André était toujours là. Mais je pouvais l'observer sans être absorbée dedans. Au bout d'un an de *running*, j'étais capable de courir 25 kilomètres chaque mardi et chaque jeudi. En même temps que je me découvrais un nouveau souffle, je retrouvais l'envie de reconstruire un « chez moi ». La peur de vivre seule m'a suivie jusqu'à la boucle des 30 kilomètres, un passage obligé pour pouvoir s'inscrire au marathon. Annie voulait le tenter, et moi ? Et moi j'avais trouvé un nouveau moteur, autre qu'André, pour me pousser à oser agir sans trop réfléchir, alors, oui, on l'a tenté. On ne l'a pas réussie du premier coup, la boucle des 30, car il y a un cap psychologique à dépasser, a dit le coach.

— Vous devez d'abord vous convaincre vous-même que vous en êtes capables.

Annie et moi avons franchi le fameux palier mental. Kathy m'a aidée à trouver une petite maison, à 300 mètres de chez elle. En préparant mon deuxième déménagement en deux ans, j'ai dédié un carton entier à mes équipements de sport. Tous les membres de mon groupe de course à pied sont venus m'aider à peindre les murs de ma nouvelle demeure. J'ai même organisé une fête pour ma pendaison de crémaillère. André aurait été le plus heureux de voir tous ces gens manger, boire et rire. Les dimanches matin quand il pleut, et que je reste dans mon lit, réconfortée par le poids de la couette sur mon corps, je l'imagine enrouler ses bras autour de moi, et me murmurer :

— Marjo, toi, tu fais partie de ces gens qui voient le verre à moitié plein.

Les nuances de la vie
d'Angy Louenn

Histoires et proposition

« Vous devez m'envoyer un manuscrit dans six mois pour que nous ayons au moins le début d'un projet, sinon j'annule votre contrat avec notre maison d'édition. Ai-je été clair Monsieur Fleurier ? »

Cette phrase résonnait dans ma tête chaque minute, chaque heure, chaque jour depuis deux semaines. Deux semaines à rester devant une feuille blanche. Parfois un mot me venait à l'esprit... La seconde d'après plus rien. Le syndrome de la page blanche m'envahissait, me rongait jour et nuit sans que je puisse me débattre et m'en sortir.

Mon premier livre avait eu un succès retentissant sans que je ne m'y attende, la maison d'édition dans laquelle j'avais fait mes débuts avait commencé à mettre en avant mon livre *Apprendre à aimer la vie*, et les lecteurs attendaient désormais un autre roman, un autre best-seller. Mon directeur et mon éditeur plaçaient de grands espoirs en moi et me faisaient travailler sous une pression monstrueuse pour que je leur envoie un manuscrit. Mais je n'avais jamais été satisfait du début de mon roman ni de mon intrigue. J'aimerais pouvoir toucher le lecteur, que mon roman marque les esprits et qu'il soit empreint d'une émotion qui les fasse frissonner. Pour ce livre, je ne dormais presque plus, ne mangeais que très peu et n'avais pas respiré l'air frais depuis un certain temps. Mes journées se passaient sur ma chaise de bureau à réfléchir. Je voyais de temps en temps mon éditeur qui me proposait certaines idées que je refusais, elles ne m'inspiraient pas, ne me faisaient pas vibrer et voyager à travers une histoire touchante et complexe. J'entendais chaque jour des idées plus ennuyeuses les unes que les autres, déjà traitées de mille et une façons, et dont je ne pouvais rien tirer. Je voulais quelque chose de plus personnel.

Je ne vis pas défiler les heures et sursautai au bruit de la sonnette qui retentit, mon éditeur apparut dans le judas de ma porte.

— Bonjour Étienne, comment allez-vous ? J'espère que votre livre avance bien.

— Bonjour Monsieur, je vous avoue que je ne trouve toujours pas d'idées, dis-je en soupirant. Voulez-vous une tasse de café ?

Nous nous assîmes dans mon salon, pendant qu'il parlait, je voyais ses yeux épier partout, comme s'il cherchait quelque chose ou évitait mon regard.

Soudain il s'exclama :

— Mais quel joli tableau vous avez là ! Est-ce vous qui l'avez peint ?

— Malheureusement je ne peux pas m'attribuer ce mérite, répondis-je. C'est à une femme que j'ai rencontrée un peu par hasard à qui j'ai acheté ce tableau dans une petite galerie d'art, vous la connaissez peut-être, elle s'appelle « Les Nuances de la vie ». Son histoire m'a tellement touché que je n'ai pas pu résister.

Je repensais soudainement à cette femme. Et racontai son histoire à mon éditeur, les yeux plongés dans ce tableau taché de rouge, jaune et vert.

Elle s'appelait Elena Alvaro. Douée de ses mains, elle avait appris très jeune à peindre et à dessiner. De cette passion qui l'habitait, elle avait fait son métier. Il fut un temps où Elena faisait partie des plus grands noms de la peinture sur fresque. Dans son pays, elle était admirée pour ces immenses peintures qui redonnaient vie à certains quartiers délaissés. Les plus grands la sollicitaient pour ses œuvres au savant mélange de couleurs vives qui donnaient naissance à un véritable jardin de beauté où tout n'était qu'élégance et minutie. Elle m'avait montré une partie de son travail et j'avais été fasciné par la précision de ses traits.

Tout lui réussissait et son avenir s'annonçait radieux.

Mais sa vie se transforma en cauchemar du jour au lendemain. Alors qu'elle peignait sur une fresque monumentale pour un évènement national, l'échafaudage sur lequel elle se trouvait céda subitement. La chute lui fut fatale. Le lendemain, la jeune femme se réveilla paralysée. Elena avait perdu l'utilisation de ses jambes et de sa main droite.

Les mois qui suivirent furent un enchaînement d'opérations en tout genre, de tests et de rééducation. Lorsque l'hôpital ne s'occupait pas d'elle, la blessée restait enfermée dans son appartement, ne trouvant plus de sens à sa vie. Sa passion, son amour avaient été balayés d'un coup par une chute. Les rares fois où elle allait respirer l'air frais étaient les fois où elle devait se rendre à l'hôpital. Son médecin s'inquiétait de son état car plus rien ne lui faisait envie, sourire, rire, rêver.

— Madame Alvaro, lui annonça le docteur Henry, dorénavant il n'y a plus d'examens à faire pour votre bras et vos jambes. Mais il faudrait peut-être consulter si vous avez besoin de parler, de vous réorienter pour éventuellement

tourner la page. Voulez-vous que je vous prescrive une ordonnance ?

— Ça ira merci. J'ai déjà tourné la page. J'ai fait un trait sur la peinture. Désormais... Je ne vois plus rien qui ait du sens. Tout est parti.

— C'est pour cela que je vous propose quelque chose. Je connais une personne qui pourra sûrement vous aider à retrouver ce goût de la vie que vous aviez avant.

— Vous ne comprenez pas ? Rien ne sera plus jamais comme avant ! Regardez-moi... Je suis clouée sur un fauteuil, je m'aide tant bien que mal avec ma main gauche sans réussir à faire quoique ce soit de correct. J'ai essayé de repeindre... Mais je ne peux faire que de simples traits qui dérivent, des ronds si l'on peut appeler cela comme ça, et mettre des couleurs sans que cela ressemble à quelque chose. J'ai tout perdu. Alors pensez-vous vraiment que c'est votre ami qui m'aidera à retrouver au moins l'usage de ma main ? Dit-elle sous le coup de la colère mais surtout du désespoir.

— Madame, il ne vous fera pas retrouver l'usage de votre main ni de vos jambes, cela relèverait du miracle, mais peut-être pourra-t-il vous aider. Essayez et si ce que je vous propose ne vous convient pas nous trouverons autre chose. Est-ce que ça vous va ? »

La jeune femme accepta à contrecœur cette étrange proposition. Elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Une angoisse sourde envahit sa poitrine, son souffle s'accéléra et sa gorge se serra. Elle comprit qu'elle ne dormirait pas de la nuit et alla dans son salon. En face d'elle, sur son mur, une peinture était accrochée, Elena sourit tristement devant sa plus belle peinture, qu'elle chérissait tant, mais qui lui semblait si lointaine.

Au magasin d'art

Le lendemain, Elena se présenta à l'adresse que le médecin lui avait donnée. Elle ne comprit pas, elle pensait que l'adresse indiquerait un thérapeute ou quelque chose de similaire mais elle se retrouvait devant une enseigne. Le nom du magasin était inscrit en belles majuscules noires, « La couleur des artistes ». Pourquoi donc lui avait-il demandé de venir ici ? Elena était lasse et s'apprêtait à rebrousser chemin lorsqu'un jeune homme, qui avait sûrement la vingtaine vint lui ouvrir la porte du magasin.

— Excusez-moi de ne pas être venu vous ouvrir plus tôt ! J'étais dans

l'arrière-boutique et je n'ai pas vu l'heure passer. Vous êtes Madame Elena Alvaro ? Entrez, je vous en prie. Vous voulez de l'aide ?

— Non merci, répondit-elle excédée.

Elle ne comprenait rien à ce qui se passait, et la sympathie du jeune homme ne faisait que l'énervier de plus en plus. Il s'était montré au dernier moment, sans raison, et l'avait forcée à abandonner son idée de fuite.

— Peut-on se tutoyer ? Ça va me faire bizarre si nous devons nous vouvoyer, dit le jeune homme.

Il n'était pas à l'aise et le visage renfermé d'Elena ne l'aidait pas. Il avait déjà entendu parler de cette étrange femme et avait fait des recherches sur elle. Il avait adoré sa peinture et son histoire l'avait touché. Le hasard faisait bien les choses, ils se rencontraient là, dans son magasin. Son ami, le docteur Henry, lui avait demandé, quelques semaines plus tôt, s'il ne voulait pas s'occuper d'une de ses patientes qui avait perdu le goût de l'art après un accident. Il avait accepté avant d'apprendre son nom fameux, ce qui l'avait encore plus donné envie de l'aider.

— Eh bien... Tutoyez-moi si vous le voulez. Mais je ne pense pas tout de suite faire de même. J'aimerais aussi que vous m'expliquiez pourquoi mon médecin m'a dit de venir ici. À quoi cela me sert-il d'être dans une boutique de matériel d'art ? J'y allais avant pour acheter ce dont j'avais besoin, mais maintenant cela n'est plus qu'un magasin comme les autres... Sans intérêt. Acheter du matériel pour le laisser pourrir dans un placard n'est pas utile.

— Ça ne consistera pas à te faire acheter du matériel mais plutôt à te le faire utiliser, répondit-il en l'amenant dans une pièce située au fond de la boutique. Tu peins véritablement très bien mais tu t'attaches à chaque détail, c'est un style de peinture, mais j'aimerais t'en apprendre un autre. J'aimerais que tu peignes ce qui te passe par la tête, prends juste une couleur et peins. Peu importe si cela représente quelque chose ou non, tu peux juste faire des lignes, des traits ou bien mettre de la peinture avec les seaux ou les bombes. Libère-toi en écoutant juste tes impressions. Quoiqu'il arrive cela sera mieux que de te morfondre jusqu'à la fin de tes jours. Regarde ! Je peins aussi, et ce que j'aime c'est l'art contemporain et abstrait ! Je trouve que chaque personne peut ainsi ressentir ce que la peinture lui évoque.

— J'ai renoncé à la peinture, je ne peux même pas me lever ni utiliser ma main. Et la peinture abstraite...

— Tu n'aimes pas. Passons. Ta main gauche fonctionne. Essaie et tu verras, l'objectif n'est pas de peindre comme Delacroix ou De Vinci, mais de peindre

librement... Comme les enfants qui dessinent sans se soucier des traits. Je dois retourner à la boutique, je te laisse ici ! À tout à l'heure ! Au fait, je m'appelle Alexis.

Il disparut à travers la porte, laissant Elena seule devant cette immensité blanche qu'elle n'avait pas touchée depuis si longtemps. Ce tissu étendu par terre, cette blancheur à laquelle elle aimait autrefois donner vie avec sa palette, lui faisait peur. Un calme olympien régnait dans la pièce, seule sa respiration perturbait ce silence.

Elena prit un pinceau et le trempa directement dans le pot, puis elle le fit glisser et virevolter sur la toile, dans une valse qui laissait des traces de rouge pourpre. Au bout de quelques instants elle s'arrêta avant de relâcher ce pinceau. La jeune femme regarda juste ces tracés. Cela faisait si longtemps. Et pourtant, quelque chose se bloqua dans sa poitrine, ses sourcils se plissèrent et sa mâchoire se serra. Non. Peindre ce n'était pas comme cela qu'il fallait le faire. Tout ce qu'elle avait appris, toute sa technique avait disparu pour laisser place à des traces sans intérêt. Elena s'énerva et prit un pot de peinture qu'elle jeta sur la toile, la couleur dégoulinait désormais et ressemblait à un feu d'artifice que l'on avait mis dessus. Elle sortit du magasin sans qu'Alexis ne puisse rien faire. Peindre ? C'était un rêve oublié. Comment voulait-il qu'elle fasse cela ? Comprendait-il réellement sa souffrance ? Lui, il avait ses deux mains et deux jambes, au lieu de peindre approximativement des formes ou juste jeter de la peinture sur une toile, pourquoi ne pas rechercher la beauté de la précision ? Elena pleura de rage. Rentrée chez elle, elle s'endormit lourdement, hantée par son passé

Une lettre, une trace, une renaissance

Un mois plus tard, la jeune femme reçut une lettre. Depuis l'incident, elle n'était pas retournée chez le médecin et essayait d'oublier le magasin d'art. Intriguée, elle ouvrit la lettre.

« Chère Elena

Je n'ai pas beaucoup de choses à te dire, mais je voulais t'écrire pour te dire ceci : Picasso a essayé toute sa vie de peindre comme un enfant alors qu'il peignait comme Raphaël, les peintures de Warhol ne correspondent pas toujours ce qu'il voulait au début sans qu'il soit surpris au final, Van Gogh rêvait de sa peinture avant de peindre son rêve... La vie est pleine d'imprévus, mais l'espoir et la rêverie sont les choses qui font qu'elle devient belle. Je sais qu'il est difficile pour toi de ne plus peindre ce que tu penses exactement, mais peindre

est notre source d'existence, d'expression et de libération. Peins quoiqu'il advienne, car cela viendra du cœur et aidera à te libérer.

Alexis.

PS : ta toile est toujours au chaud dans la boutique si tu désires. »

Ces simples mots eurent l'effet d'un électrochoc sur la peintre. Elena réalisa une chose, depuis tout ce temps, elle n'avait pas cherché à évoluer, elle était restée dans ses pensées sombres et ses lamentations au lieu d'essayer d'aller de l'avant. Alexis lui avait ouvert les yeux. Peut-être que oui, elle pouvait peindre, si elle aimait cela peu importait ce qu'elle faisait. Parfois les mots justes font réaliser beaucoup de choses.

Le même jour Elena alla de nouveau devant la petite boutique. Alexis était en train de faire l'inventaire des commandes reçues. Dans ses yeux se manifesta l'étonnement le plus total, il lui sourit et d'un regard lui montra la petite pièce au fond. Sans un mot Elena y alla, aidée d'Alexis. Elle regardait sa toile, son grand papier étendu ainsi au sol coloré de rouge et de jaune. Elle saisit un pinceau, le trempa dans une couleur, un vert d'amande tendre, et le promena au gré de ses envies. Sentir l'odeur de la peinture, la chaleur de la pièce pendant qu'elle travaillait, avoir sur ces doigts ses couleurs qu'elle aimait tant... Ses yeux commencèrent à s'humidifier tandis que le tableau prenait forme, ses mains tremblaient et un sourire apparaissait sur son visage. Elena était accroupie pour peindre, toutes les douces sensations d'amour lui revenaient dans son cœur. Au bout de trois heures elle s'allongea, heureuse et légère sous le soleil de juin. Elle ferma les yeux sereinement.

— Eh bien voilà ! Tu m'as l'air heureuse ! Dit Alexis en riant.

— C'est grâce à toi si j'ai réussi à faire ça.

— Moi ? Je n'ai fait que te persuader. C'est toi qui l'as fait.

— C'est vrai. Merci Alexis. Mon accident m'a tellement affecté, et pourtant, j'ai tout ce qu'il me faut pour me reprendre. Pendant ces années, je me sentais si vide et je ne voyais aucun intérêt à la vie. C'était comme si j'étais devenue un fantôme, sans âme et que j'attendais que mon corps s'en aille pour véritablement partir de ce monde. Mais j'ai l'impression de retrouver petit à petit tout le plaisir qui fait qu'on aime la vie. Que j'aime ma vie.

— Ça prendra du temps ! Mais tu vas réussir ! »

Oui... Elle allait réussir, car elle voulait s'y accrocher, car elle voulait guérir, car elle avait cette envie folle de vivre comme elle l'entendait malgré tout. Elle pensa à ces milliers de personnes à qui des imprévus arrivent, et se dit que ces milliers de personnes avaient une chance de pouvoir recommencer la vie, de

tourner la page et d'être fort. Chaque personne a une chose qui le retient, elle... C'était la peinture. De sa vulnérabilité elle en a fait sa force.

Voilà ce que cette femme m'avait raconté. Je la croisai dans une petite galerie d'art, au nom révélateur, au coin d'une petite rue commençante où une jolie musique d'accordéon résonnait entre les habitations. Le soleil tapait, les enfants couraient et s'amusaient insouciantes. Son petit commerce m'avait intrigué, c'était une galerie qu'elle avait ouverte avec Alexis il y a quelques années, où elle avait recommencé à vendre ses peintures qui étaient désormais à l'opposé des anciennes. Elena s'était bâtie une nouvelle vie qu'elle appréciait. C'était sa première toile que j'avais achetée, celle aux éclats rouges, jaunes, verts, mêlés à des touches d'autres couleurs, cette peinture représentait pour moi tous les sentiments qu'un être pouvait ressentir.

Mon éditeur me regarda et sourit à cette histoire « Je pense que le manuscrit sera vite remis » me dit-il en se levant. Il jeta un dernier coup d'œil au tableau et disparut derrière la porte.

Quelques mois plus tard, mon nouveau livre parut, *Les Nuances de la Vie*.

L'Amour plus fort que la mort
de Pascale Deschamps

Le 21 juin. Le solstice d'été. Le jour le plus long de l'année.

Et le plus horrible de ma vie, qui bascula du tout au tout le jeudi 21 juin 1984. En début d'après-midi, j'avais passé avec succès un examen oral d'histoire qui clôturait deux années de régentat. J'étais à présent assurée d'être diplômée, j'ignorais juste avec quel grade. Nous soucions peu de le connaître, Jonathan et moi partîmes fêter ma réussite au cinéma, après quoi nous nous offririons un restaurant. Cela faisait des mois que nous ne nous étions plus accordé ces deux loisirs qui nous tenaient à cœur (et au ventre) afin d'être assurés de « décrocher le Graal ». L'expression n'était pas trop forte : je rêvais d'enseigner et, surtout, la promesse d'être engagée dans mon ancienne école nous autorisait à nous marier, car mon fiancé préparant son doctorat de physique, c'était à moi qu'il incombait d'apporter les revenus nécessaires à la tenue d'un ménage. Nous nous aimions avec passion et... Lucidité, nous ne tenions pas à mettre notre couple en péril pour des raisons matérielles, liées à nos finances : notre mariage dépendait de mon diplôme. Ce 21 juin, j'avais décroché les deux. Notre avenir s'annonçait plus que lumineux, radieux.

Au sortir de la salle obscure, nous retrouvâmes avec plaisir la lumière d'une fin d'après-midi estival. En cette ultime session d'examens, la ville estudiantine était extraordinairement calme, studieuse, recueillie... Nous planions en son sein. Nous échangeâmes avec enthousiasme nos impressions sur le film, nous étions sur la même longueur d'onde, nos pas s'accordaient à l'instar de nos esprits, de nos cœurs.

Soudain, un groupe de jeunes traverse le haut de la grand-rue que nous remontons, en en interpellant un autre, le rattrape, le houspille... Jonathan intervient. On ne s'en prend pas à dix contre un ! La vague alors revient de notre côté, se retourne contre mon fiancé : de quoi se mêle-t-il ? Qu'est-ce qu'il cherche ? Eux ? Nous nous retrouvons à l'entrée d'une impasse que la bande ferme d'un demi-cercle au centre duquel le meneur provoque avec ses poings Jonathan qui ne veut pas se battre : je supplie les spectateurs (les acolytes de l'agresseur) d'intervenir — en vain, bien sûr —, me jette entre les deux adversaires, reçois un coup sur le nez, pisse le sang, perds contact avec le présent *trois secondes* à l'issue desquelles je vois mon fiancé projeté dans la grande vitrine de la librairie sise à l'angle de la rue, le verre voler en éclats, sa nuque heurter de plein fouet le rebord de l'étalage... La libraire surgit sur le trottoir en criant : « Allez vous battre ailleurs ! » La bande se disperse, mais... Jonathan,

lui, ne réagit pas... Ne bouge pas... Ne me répond même pas. Pourquoi ? *Pourquoi ? Jonathan !... Mon amour !... Ma vie !...* Blanc.

Tous les jours se ressemblent. Je ne quitte plus mon lit. Mes parents sont là, ou pas. Ils se relayent pour que je ne reste pas seule, me répètent-ils. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! Cela m'est égal. Ma vie n'a plus de sens. Je hurle en silence. *Jonathan !* Cette image perpétuellement devant moi : mon amour projeté dans la vitrine, son tombeau. Je n'accepte pas. Je me débats. Placée sous sédatif. Je n'ai plus la notion du temps. Un jour, je me réveille et descends. La maison est vide. Un mot de mes parents sur la table de la cuisine, au cas où je me lèverais avant qu'ils soient rentrés — ça n'est jamais arrivé —, m'informe qu'ils ont été forcés de retourner au travail : la vie continue ! Reste que je peux les contacter au bureau. Ils me rappellent leurs numéros d'extension. Ils sont là pour moi, assurent-ils. Je cherche des traces de *lui*, n'en trouve pas, crains le pire — je les connais —, monte au grenier, débusque une malle dans laquelle ils ont rangé tout ce qui évoque Jonathan, ma vie avec lui : photos, écrits, cadeaux, même ma bague de fiançailles, tout est là ! Je me précipite dans ma chambre, m'habille et sors. Je sais où je vais. La Meuse coule à deux pas.

Amie, dans tes eaux sombres, je veux trouver l'oubli...

— Vous n'allez pas sauter, tout de même ?

Je me retourne vivement. Un inconnu sur le quai. Une chevelure poivre et sel. De quoi se mêle-t-il ? - Qu'est-ce qui vous fait penser ça

— Venez ! Nous allons parler.

— Mais je n'ai...

— Venez ! S'il vous plaît...

L'apparent quinquagénaire m'entoure les épaules de son bras, m'entraîne, chuchote : « Je sais reconnaître un ou une désespérée. »

Nous sommes attablés dans le coin d'une taverne, face à face, devant deux infusions de camomille. C'est Vincent qui a choisi la boisson. Mon sauveur m'a donné son prénom avant de demander le mien et aussi « le *sien*... de celui ou celle qui... »

— Ce n'est pas ce que vous croyez !

— Je ne crois rien, Violette... Un joli prénom que vous portez là !

— Jonathan... Jonathan ne m'a pas quittée ! Enfin, si... Mais ce n'est pas lui

qui l'a...

Les larmes m'empêchent de poursuivre. Elles se répandent sur mon visage. Vincent ne le quitte pas des yeux : chaleureux, emplis d'empathie, ils le caressent tandis que sa voix doucement m'interroge :

— Que s'est-il passé ?

Et je raconte... Jonathan. Son humanité, son intégrité, son altruisme, son pacifisme... suicidaire !

— Un être exceptionnel ! Il en est mort.

— Il vit.

— Qu'est-ce que... ?

— Vous le prolongez.

— Moi ? Je n'arrivais pas à sa cheville ! Je ne...

Je crois voir Vincent esquisser un sourire. Je reprends, virulente :

— Mon fiancé s'est construit tout seul, lui ! Ses propres parents l'ont laissé tomber. Tous les deux ! À quatorze ans, il s'est pris en main, il a fait de petits boulots, décroché des bourses pour ses études... Alors que moi ! L'enfant unique gâtée typique. Couvée depuis sa naissance. Jonathan, au contraire, était...

— Exceptionnel, vous m'avez convaincu, Violette ! Mais alors expliquez-moi pourquoi cet être exceptionnel vous a choisie, vous, entre toutes les autres.

— ...

— Et inversement ?

— ...

— Parce que chacun retrouvait en l'autre ses propres valeurs, ses propres qualités — raison pour laquelle vous me les décrivez si bien, Violette ! Vous les partagiez, les défendiez, les incarniez...

— Mais lui en est...

— Tous les deux hier, vous seule aujourd'hui. Votre fiancé vit en vous, grâce à vous. Jonathan n'est pas mort. Quand je vous regarde, je le vois ; quand je vous écoute, je l'entends. À mon avis, il attendait que vous vous réveilliez... Et commençait à s'impatienter. L'immobilisme ne lui, ne *vous* convenait pas... Je me trompe ?

Cette nuit-là, je rêvai que Jonathan sortait de la vitrine, une pile de livres à la main, qu'il envoyait vers son agresseur et ses acolytes : cadeaux !

Le lendemain, je frappais à la porte d'une école à discrimination positive. Le directeur m'accueillit à bras ouverts. L'année scolaire avait repris depuis plus d'un mois, et il lui manquait toujours des enseignants, comme dans les trois

autres instituts de la ville, d'ailleurs ! Il me demanda pourquoi je ne m'étais pas d'abord présentée dans celui d'où je sortais. Je répondis que c'était à la rencontre des élèves de son établissement spécifique que je voulais aller.

Mes parents s'insurgèrent : ils ne comprenaient pas que j'aie me jeter dans la gueule du loup, la tanière de la meute. Vouloir enseigner aux frères, cousins, amis de mes agresseurs, c'était de la folie... suicidaire ! Qu'est-ce que je m'imaginais ? Ils avaient bousillé ma vie, assassiné mon fiancé « impunément » — la justice avait condamné le meneur de la bande, prénommé Kevin, à une peine de travail pour homicide involontaire — ils allaient me détruire...

J'interrompis leur logorrhée :

— Je parie le contraire.

— Que veux-tu dire ?

— Que nous allons contribuer réciproquement à nous construire.

— *Nous construire*, reprit ironiquement mon père. Je croirais entendre parler Jonathan. Regarde où son idéalisme a-ber-rant l'a mené ! Ah, bien sûr, si tu veux...

— Henri ! Interrompit ma mère, choquée.

— Merci, papa, dis-je simplement.

— Pour ?

— S'il m'était venu un doute : tu me l'as enlevé.

Mes élèves me facilitèrent la tâche. Moqueries, insultes, bousculades, harcèlement constituaient leur principal mode d'expression. J'y mis le holà — « Pas de ça dans ma classe ! » — et leur en proposai un autre : « On ne s'agresse pas, on parle ! » Très souvent, il apparaissait que l'agresseur en réalité ne voulait pas blesser, seulement attirer l'attention, faire venir l'agressé vers lui. Il arrivait aussi que l'agressé figurât un autre détesté, inatteignable, dont l'agresseur était lui-même victime. Des drames se devinaient derrière des portes closes. Des accusations fusaient, violentes. J'instaurai des temps de parole, mais aussi des manières de la prendre. « On raconte ! Dylan va nous dire ce qu'il a ressenti, après ce sera ton tour, Matty. » Mes élèves découvrirent l'utilité, puis le plaisir de communiquer, de se frotter pacifiquement à autrui. Ils étendaient progressivement leurs territoires, partaient à la découverte de l'autre, s'engageaient avec moi dans de nouvelles voies — chansons, bandes dessinées, romans, films... La liste n'est pas exhaustive — qu'ils alimentèrent à leur tour. Ainsi, les masques tombaient, les cuirasses se fendaient, les êtres se révélaient : « J'entends que cette histoire te touche particulièrement, Maïa.

Raconte..., s'il te plaît. » Souvent, ils avaient plus qu'envie, besoin de partager. Petit à petit, ils acquéraient de l'assurance, de la maturité.

Mes collègues aussi le constataient. Partisans, à des degrés divers, de la manière forte, ils s'étaient méfiés au début de ma « méthode », mais reconnaissaient à présent qu'elle portait ses fruits.

Un jour, Selim apporta un documentaire qu'il avait enregistré sur la violence urbaine. J'agis comme d'habitude, mis le DVD dans le lecteur et, quelques minutes plus tard, fus submergée par l'émotion devant une scène qui reproduisait fidèlement l'agression commise sur Jonathan. Mes élèves recoururent à mon procédé : « Nous voyons tous que vous êtes émue, Madame ! Racontez, s'il vous plaît. » J'obtempérai.

Ils se souvenaient. « C'était vous ! Votre fiancé... Merde, alors ! » Ils en avaient parlé dans la cité. Les agresseurs, ils les connaissaient. La justice n'avait pas fait son boulot : « Elle aurait dû les pendre ! Au moins, Kevin ». Ils montaient au créneau, s'enflammaient, prenaient les armes. Leur affection pour moi leur faisait perdre toute mesure. Ils retombaient dans la violence primaire. J'invoquai mentalement Jonathan, me remémorai les paroles de Vincent : « Votre fiancé vit en vous, grâce à vous. Jonathan n'est pas mort. Quand je vous regarde, je le vois... ».

Je me fis l'avocat du diable, j'argumentai : Kevin n'était pas responsable de la mort de Jonathan. Il n'avait pas voulu le tuer. Il l'avait projeté dans la vitrine, certes, mais c'était la malchance qui avait voulu que la nuque de mon fiancé aille frapper le rebord de l'étalage... Fallait-il *la* pendre ?

Il y eut des rires, vite étouffés. J'en profitai pour leur dire que j'étais heureuse de les connaître, qu'ils avaient changé ma vie, que sans la mort de Jonathan, je ne serais pas avec eux, je serais un être profondément, essentiellement différent, car aujourd'hui « à cet instant précis, quand je vous parle, j'entends la voix de mon fiancé ».

Le lendemain, le directeur m'appelait dans son bureau pour discuter avec moi de l'absence d'un élève de l'établissement depuis deux jours. Sachant que j'avais avec ma classe un contact privilégié, il pensait que j'avais peut-être eu de ses nouvelles. Non. Pouvais-je me renseigner ? Bien sûr. Nous convînmes que je passerais chez ses parents au lieu de rejoindre directement le studio que, depuis mon engagement, je louais à un quart d'heure à pied de l'école. Dix bonnes

minutes plus tard, je me trouvais en plein milieu du parc déserté au-delà duquel ils habitaient. Par malchance, l'éclairage n'y fonctionnait pas en ce début de soirée de février. Or, ce lieu avait très mauvaise réputation. Par mes élèves, je savais à présent ce qu'il s'y passait exactement : le trafic et la consommation de drogue, et leurs corollaires, la prostitution et le vol. On parlait aussi de viols. Soudain, je les vis venir. Trois jeunes gens visiblement sous influence qui, lorsqu'ils m'aperçurent, pressèrent le pas, tout émoustillés par l'aubaine que je semblais concrétiser. Je murmurai : « Jonathan ! » Une branche craqua dans mon dos. Je fis face.

Kevin se tenait à trois pas de moi. Il s'approcha. Je ne bougeai pas. Tétanisée ! Je revoyais cet homme-là empoigner mon fiancé, le projeter dans la vitrine... le verre... La nuque. Je m'entendis hurler en silence. Près de me toucher, il s'arrêta. Ses yeux me pénétraient. Il ouvrit la bouche, la referma, ploya le cou, le redressa... Et lâcha : « Pardon... ». Les larmes le suffoquaient. Il hoqueta : « Je vous demande pardon, Madame. » Blanc.

Mère Noël
de Valérie Masfaraud

Je suis conseiller dans une Agence pour l'emploi depuis trois ans.

Avant cela, mon diplôme des beaux-arts en poche, ma vie était pleine de dessins et du rire de Caroline.

Ce matin, mes pas laissent des traces dans la neige. Dans une semaine, c'est Noël et je quitterai Bordeaux pour rejoindre mes parents, ma sœur, son mari et ses enfants en Bretagne. En attendant, je finis de m'installer à mon poste afin de recevoir un nouveau demandeur d'emploi.

La première personne est une jeune femme d'une petite trentaine comme moi, je dirais. J'aime bien estimer l'âge des candidats ou leur lien de parenté s'ils viennent à plusieurs, ce petit jeu des sept familles m'aide à colorer mes journées, qui sans pastels et sans amour, défilent en noir et blanc. Puis j'entre dans le vif du sujet :

— Bonjour Madame...

— Bonjour...

— Que puis-je faire pour vous ?

Elle ne répond pas. Emmitouflée dans un manteau en fausse fourrure marron clair, je n'aperçois que ses mains serrées l'une contre l'autre car son visage est en partie caché par des lunettes de soleil et un bonnet. De cet accoutrement digne d'une star qui essayerait d'échapper à des paparazzis, émerge une frange lisse dont la couleur est assortie à son vêtement.

Cette journée prend décidément une couleur à laquelle je ne m'attendais pas, l'ordinaire extra se tient devant moi sous l'apparence d'une jeune femme venant dans une administration pour... Ne rien dire.

J'essaye de trouver la juste mesure entre le fou rire montant en moi et le sourire crispé, le second fera l'affaire. Je poursuis en me raclant un peu la gorge et trouve sa fiche sur mon écran au créneau horaire de notre rendez-vous :

— Mademoiselle Aurore Matisse c'est ça ?

Elle acquiesce d'un geste de la tête, toujours comme si elle avait perdu ses cordes vocales.

— Donc, que puis-je faire pour vous aujourd'hui ? Dis-je en essayant d'y mettre le plus de conviction possible. Avoir toujours l'air de s'intéresser aux cas désespérés nous a dit la cheffe, même si on pense à la liste de courses du soir. Je ne pense à rien pourtant, promis, à cause du petit marteau commençant à tambouriner sur ma tempe gauche, mais, par chance, ma question semble enfin

déclencher quelque chose en elle.

— J'ai besoin de vous...

On ne me l'avait jamais faite celle-là. Dans un cartoon, mes yeux seraient tombés, directement sur la table, en rebondissant au bout de deux ressorts, mais la fille m'extrait de mon délire :

— Je ne vais pas vous déranger longtemps...

— Euh... Vous ne me dérangez pas...

C'est moi qui ai dit ça, je ne le crois pas, j'ai prononcé cette phrase alors que la file d'attente est devenue un anaconda gonflé d'impatience.

La fille me regarde toujours derrière ses lunettes et cela me met un peu mal à l'aise, puis elle poursuit enfin :

— Grâce à vous j'ai trouvé mon dernier emploi, vous m'avez bien aidé à valoriser mon CV et à reprendre confiance pour les entretiens...

Effectivement, sur l'ordinateur je vois bien que c'est moi qui ai suivi son dossier, mais comment se souvenir de quelqu'un qui se cache ? Elle poursuit, tassée sur sa chaise :

— J'ai pensé qu'un conseiller aussi gentil que vous accepterait peut-être de m'aider à monter un dossier de PVT pour le Canada. Je n'ai pas d'ordinateur...

Son timbre de voix est charmant et ce que laisse apercevoir son camouflage, nez droit, grains de beauté, dents blanches, aussi.

Mais il m'en faudra plus pour m'extraire de ce néant dans lequel je suis reclus depuis qu'un camion a roulé sur le vélo de l'amour de ma vie. Pendant que j'essaye de trouver des informations sur l'ordinateur, mon esprit bute sur une partie de sa phrase « aussi gentil que vous », et je me souviens de ce que m'a dit Caroline en m'enlaçant avant de partir à vélo pour les Beaux-Arts :

— Je t'aime mon débordant, mon envahissant, mon démonstratif, mon gentil Paul ! À ce soir !

Après l'accident, ma vie en noir et blanc s'est installée et je n'ai plus jamais eu envie de dessiner. Cette phrase m'a longtemps obsédée, et je suis désormais persuadé que la gentillesse ne sert à rien et surtout pas à sauver les autres.

La fille est toujours là, elle me paraît plus petite et fébrile qu'au début de l'entretien. Son dossier m'indique qu'elle est céramiste de formation mais qu'elle n'a fait que des petits boulots n'ayant rien à voir jusqu'à présent. Une

artiste ratée, « bienvenue au club » me dis-je avant de lui répondre :

— Ici, je ne pourrai pas vous aider. Je finis à dix-sept heures, sur mon ordinateur, chez moi, nous pourrions chercher les informations sur le site des autorités canadiennes si vous voulez ?

— D'accord, dit-elle en se redressant un peu sur sa chaise.

— De rien... Rejoignez-moi sur la place des Quinconces, j'habite juste à côté. Et euh... N'ayez pas peur, je ne suis pas dangereux.

— Je sais... Dit-elle d'un air énigmatique ou triste, je ne sais pas.

Ma journée de travail défile vite, je m'apprête à faire entrer dans ma tanière de célibataire une totale inconnue mais je suis presque certain que cette situation est aussi bizarre pour elle que pour moi.

La neige tombe dru, les gens se pressent dans les boutiques aux vitrines scintillantes et des guirlandes illuminent la ville.

Elle m'attend prêt d'un banc enneigé, toujours cachée derrière son bonnet et ses lunettes, non loin de la vieille dame qui nourrit les oiseaux tous les jours à la même heure. La nonagénaire me fait un petit signe d'une main parée de mitaine, je lui réponds puis dis à ma jeune inconnue :

— On y va ?

Dans mon appartement, deux rues plus loin, je me débarrasse de ma parka dans l'entrée pendant qu'elle ôte ses bottes pleines de neige, puis son bonnet et ses lunettes. Elle porte un pull large et un jean, ses cheveux couleur noisette tombent sur ses épaules, tout semble délicat chez elle, et quand j'observe l'auréole violette autour de son œil gauche elle dit :

— J'ai fait une chute dans l'escalier...

Elle ressemble à ces petits oisillons tombés du nid que mon père me montrait lorsque j'étais enfant, et lorsque je tendais la main pour les toucher il me disait : « Surtout pas ! Si tu poses ton odeur sur lui sa mère ne le sauvera pas ! ». En silence, je lui indique alors mon bureau et mon ordinateur près de la fenêtre du séjour. La demande de PVT m'apprend qu'elle a vingt-sept ans, qu'elle est célibataire et sans enfant.

Nous finissons de remplir son dossier, mal assis et recroquevillés sur les deux tabourets me servant de chaises, puis quand tout est fini, elle me serre la main sur le pas de la porte puis me dit enfin quelque chose :

— Je te remercie beaucoup... Tu m'as sauvé, j'en ai marre de cette vie ici.

J'ajoute :

— Marre de tomber dans l'escalier ?

Elle baisse la tête puis répond m'offrant enfin son regard noisette un peu triste :

— Je ferai très attention désormais, on peut tomber si vite.

Je poursuis :

— Toujours bien observer l'escalier avant de s'engager, s'il est fiable et surtout... Pas dangereux.

Elle rit un peu en disant :

— Le tien, il a l'air nickel, enfin, j'imagine, car nous avons pris l'ascenseur.

Nous nous tenons toujours la main, et franchement c'est d'aussi loin le plus bel instant que j'ai vécu depuis au moins trois ans. Elle ajoute :

— Je te tiens au courant pour la suite ?

— Moi c'est Paul, Paul Romain, rapidement je note mon téléphone sur un morceau de papier que je lui tends et elle disparaît en souriant, sans bonnet, sans lunettes.

Le lendemain en rentrant du travail, j'ai oublié mon écharpe au bureau, je remonte le col de ma parka en traversant la place des Quinconces, la petite mamie est là, fidèle au poste au milieu de la neige et des gens chargés de cadeaux qui l'ignorent. Je m'approche et lui dis en observant la vingtaine de pigeons qui se pressent autour d'elle :

— Eh bien, on dirait qu'ils vous aiment, hein ?

Elle tourne son regard vers moi :

— M'aimer ? Non, dit-elle avec un petit rire, ils sont juste affamés...

Elle paraît bien fluette dans ce manteau en laine, J'imagine ses réveils ankylosés, ses journées ennuyeuses et ses soirées télévisées, et ma mélancolie chronique m'apparaît tout à coup aussi dérisoire qu'un bouquet satellite dans un bidonville.

Je lui dis :

— Vous n'avez pas de visites ?

— Juste ma fille, mais elle habite trop loin, vous savez ce que c'est. Et vous, me dit-elle, vous avez l'air moins triste aujourd'hui ?

— J'ai rencontré une jeune femme qui est tombée dans un escalier. Je l'ai aidé pour ses papiers, mais pour le reste... Celle que j'aimais est morte à vélo, fauchée par un camion, il y a trois ans. Les attentions, la gentillesse, cela ne suffit pas à sauver les autres...

La petite mamie déplie un mouchoir en tissu brodé pour essuyer ses lunettes.

Elle a de grands yeux bleus et des traits fins, vestiges d'une beauté ayant un jour été certainement éclatante. Elle me dit, après un long soupir :

— Vous savez... Au début, je suis venue dans ce square et je me suis assise. C'était juste après être allée jusqu'à la boulangerie, là-bas, tout au bout de la rue. Je me sentais mal. Essoufflée, fatiguée. Je ne savais même plus si j'aurai la force de remonter jusque chez moi. Alors j'ai patienté, sur ce banc, priant pour que Dieu me prête suffisamment de force pour vivre encore un peu, ou sinon qu'il m'emmène vite, pendant mon sommeil. Et puis, j'ai vu ce pigeon, une aile tordue, une patte traînante. Il était mal traité par les autres. Il ne pouvait pas se nourrir. J'ai pensé qu'il allait mourir. J'ai oublié ma fatigue, mon souffle, ma vieille carcasse, je l'ai attrapé et suis rentré chez moi...

Happé par son histoire, j'attends la suite, elle continue :

— J'étais douée de mes mains vous savez autrefois ? Elle me dit cela avec une lueur de gaieté dans la voix et dans les yeux. Puis, me montrant ses mains déformées cachées sous des mitaines elle poursuit de sa toute petite voix... J'étais restauratrice de tableaux anciens. J'ai adoré cela, mon métier, ma vie, l'univers artistique et tous les écorchés magnifiques qu'il draine. Quand j'ai soigné cette pauvre petite bête, en lui mettant une attelle sur l'aile, un bandage sur la patte, j'ai retrouvé mes mains, leur agilité, et vous savez, me dit-elle en plongeant son regard bleu maintenant lumineux et joyeux dans le mien, cela m'a fait un bien fou... Je l'ai soigné et finalement c'est lui qui m'a sauvé...

La gorge nouée je lui demande des nouvelles du pigeon aujourd'hui et elle poursuit :

— J'ai essayé de le ramener avec les siens, ici, mais il restait à côté de moi, et lorsque je me suis éloigné pour partir, il m'a suivi. Il est chez moi. J'ai acheté une grande cage, mais je la laisse ouverte.

Si je peux me permettre ce conseil jeune homme, laissez la vie vous surprendre, votre expérience malheureuse vous a aveuglé momentanément, autorisez-vous à retrouver la vue, à apercevoir le bonheur...

— Elle a pris mon numéro de téléphone et mon nom...

— Ayez confiance.

Il fait froid sur cette place et nous ne pouvons pas nous asseoir comme au printemps ou en été, alors je lui dis :

— Et si vous me présentiez votre pigeon ?

— Avec grand plaisir ! Venez !

Son appartement se situe à deux pâtés de maisons du mien, dans un quartier plus modeste où les bâtiments n'ont pas encore été restaurés. Nous grimpons au premier étage à pied préfère-t-elle, car cela lui permet de dérouiller ses vieilles jambes.

Il y a un mini-sapin de Noël posé sur un joli buffet ancien dans son entrée, et son studio est à l'image de ce que j'avais imaginé. Une table ronde en chêne avec des chaises dont le cannage s'affaisse, une petite télévision, un fauteuil et une cuisine équipée du strict minimum. Comme je m'en doutais, elle ne roule pas sur l'or.

La vieille femme se dirige vers l'oiseau somnolent dans sa cage pour me le présenter :

— Voilà Nelson dit-elle en me regardant, il lui fallait un prénom digne de ses souffrances et de sa sagesse. Un petit porto ?

Je ne refuse pas, percevant sa joie à l'idée de partager avec moi ce breuvage dont je ne suis pas fan. Elle pose deux petits verres d'apéritif en cristal sur l'unique table en bois et nous nous installons. J'ose lui demander :

— Vous allez voir votre fille pour Noël ?

— Non, elle s'est installée à New York, au départ pour le travail, mais je crois bien qu'elle va y rester. Elle a quarante ans l'année prochaine. Elle a enfin rencontré l'homme de sa vie et moi je suis trop vieille pour voyager dit-elle en buvant une petite gorgée de porto. Puis elle poursuit :

— Quel âge me donnez-vous ?

— Soixante-dix ?

— Oh, vous êtes décidément vraiment très gentil vous dit-elle en riant, non, j'en ai quatre-vingt-trois, je l'ai eu tard vous savez, mais aujourd'hui il est trop tard aussi pour les regrets...

Je lui dis que je reviendrais la voir après les vacances de Noël et elle me répond :

— Oh mais nous y comptons bien jeune homme ! Hein Nelson ? Dit-elle avec un petit rire au pigeon qui ne bronche pas. En attendant, profitez bien de Noël !

Puis, m'attrapant les mains, elle poursuit en plongeant son doux regard dans le mien :

— Je suis sûre qu'il va vous réserver une surprise cette année, n'ayez pas peur Paul ! Dit-elle en serrant mes mains.

Le coffre plein de cadeaux, je pense à Aurore à cause de ma tignasse trop longue planquée sous un bonnet, et mon corps dégingandé emmitouflé dans une parka digne du Canada. Ma voiture, une vieille Opel en bout de course, a du mal à démarrer après plusieurs jours passés dans le froid et avant que je n'aie pu lancer le moteur mon téléphone sonne. C'est elle :

— Bonjour, je te dérange ?

— Non pas du tout, dis-je en essayant d'essuyer mon pare-brise embué avec l'un de mes gants que j'ai ôté.

— C'était juste pour te dire que ça y est, mon dossier a été accepté, je pars dans trois mois si tout va bien...

— Oh cool, c'est bien, dis-je la gorge un peu serrée...

— Voilà... Si ça te dit un voyage au Canada un de ces quatre, sache que tu n'auras pas de frais d'hôtel à payer, je t'invite !

— C'est gentil, dis-je à cours de vocabulaire,

— Non, c'est toi qui es gentil... On a trois mois pour se voir avant que je parte, si ça te dit.

Ma peur déboule, j'aurais dû employer un autre adjectif que gentil, puis je pense à Caroline, certain qu'elle ne m'en voudrait pas de suivre le conseil de ma petite mamie et je choisis la vie :

— Franchement, oui, ça me dit...

— Oh génial, dit-elle avec une voix guillerette, tu sais... C'est grâce à toi tout ça, et grâce à toi aussi que je ne tomberai plus jamais dans les escaliers dit-elle en riant.

— Je te retiendrai... Dis-je en posant une main sur le volant glacé.

— D'accord, je veux bien... Dit-elle doucement

De la buée sort de ma bouche et s'évapore dans l'habitacle à la température polaire quand je dis :

— Je pars une semaine pour Noël, je t'appelle après ?

— Oui, appelle-moi...

Je raccroche et ma voiture démarre enfin.

Mon cœur est léger, bondissant, reconnaissant.

Demain, j'irai chercher mon carton à dessin et mes pastels dans le grenier chez mes parents.

Sur le trajet, je passe dans la rue de ma petite mamie, la lumière de son appartement me rassure, elle va bien.

Ma Mère Noël.

Nouvelle Vie
de Charlotte Cleret

La nuit d'un noir d'encre, silencieuse.

Un cri déchira le calme.

Harmonie brisée.

C'était mon cri.

Il était parti.

D'un coup, comme ça, sans prévenir. Au mauvais endroit au mauvais moment.

Quand on m'a appelée pour me prévenir de LA nouvelle, j'ai simplement dit d'accord, comme les autres fois où on m'a téléphoné pour m'annoncer la mort de quelqu'un. Ça ne me fait presque rien de savoir qu'une personne a rejoint les étoiles. Jusqu'à ce jour, je me pensais insensible ou presque, face au deuil, face à ce genre de nouvelle, face à la mort. Mais je me trompais et pas qu'un peu...

Quand j'ai raccroché, j'ai regardé le mur en face de moi, cligné des paupières, puis un long silence s'est fait, un silence le temps que je digère cette information. Mais je n'ai pas pu. Comment digérer une nouvelle pareille.

Un silence, puis un cri, un cri terrifiant, un cri glaçant, un cri d'une personne qui commence à sombrer à cause des aléas de la vie.

C'était mon cri, un cri sorti du fond de mes entrailles. Un cri qui me fit moi-même frémir tellement il était puissant. On venait de détruire **ma vie** juste par **malchance** ! Un simple coup de fil a détruit ma vie ! Un PUTAIN d'accident de **vélo** !!!

Je me sentis faible, petite, minuscule, je n'étais plus rien sans lui.

Et c'est à ce moment-là que tout a basculé. Cette bascule se nomme « **Addiction** ».

J'ai regardé le cutter sur mon bureau, je l'ai pris et c'est là que j'ai commencé à me peindre tout en repensant à cette partie de ma vie. Le début, un début qui commençait mal entre nous.

... Viens, on s'aime même si je t'ai dit non la première fois alors qu'en fait je n'aime juste pas qu'on sème la pagaille dans MON imagination et que j'étais trop aveugle pour voir que je t'aimais même si je ne le voulais pas.

Je t'aime mais vraiment ! Cette nuit-là j'aurais pu saisir l'occasion mais je ne l'ai pas fait car à cet instant c'était trop nouveau pour moi, non c'est parce que tu as bousculé mon imagination, à moins que ce soit le fait que j'ai peur de l'amour ou tout simplement que je ne t'aime pas mais cette hypothèse n'est pas concevable à mes yeux. Et puis je me fiche que ce soit réciproque ou non.

J'ai juste peur de te détruire en t'aimant, j'ai peur de moi, et j'ai peur que si on ne s'aime pas on détruise ce lien que j'affectionne particulièrement. As-tu peur

aussi ?

Ah l'amour ! J'ai toujours dit que c'était dangereux. Il y a quelques jours j'aurais aimé oublier cette nuit mais celle-ci tourne sans cesse dans ma tête. Ça me fait peur. Mais comme le dit très bien un personnage que j'aime bien, « Ne t'excuse jamais d'aimer quelqu'un. Pas même si c'est douloureux. » Alors, je t'aime. Trois mots ou sept lettres qui peuvent me détruire ou plutôt nous détruire mais après tout ne dit-on pas que l'amour enflamme ceux qui l'approchent ? Si ce n'était pas le cas, maintenant ça l'est.

En fait, je m'en fiche. Peu importe comment je t'aime ou comment tu m'aimes du moment que je t'aime. Du moment qu'on s'aime même si ce n'est pas le même je t'aime.

Alea jacta est.

L'amour est un plat qui se mange chaud. Il vous brûle de l'intérieur jusqu'à en succomber.

— Arrête ça me fait peur, oublie, oublie de cette nuit et on reste amis.

Mon cœur encaisse le choc. J'ai reçu beaucoup de friendzone et de râteaux dans ma vie, c'est presque devenu une habitude.

Je faisais ma déclaration et le gars me répondait toujours d'une réponse négative à mon grand soulagement. Mais là, je ne ressens rien, juste mon cœur qui est brisé. Pas de tristesse, pas de colère.

Ça ne me fait RIEN ! Je n'ai pas peur, le cœur brisé, ça se recolle. Il faut juste aller dans le bon magasin. Avec toute la chance du monde, j'ai la colle parfaite. Le magasin n'est pas trop loin, je prends mes affaires et j'y vais.

Elle, je lui raconte mes peurs, mes craintes et surtout mes histoires d'amours. Elle me fait rire et pleurer (parfois les deux), elle me supporte et pas toujours en silence.

Elle m'accompagne, Elle m'aide dans beaucoup d'aventures.

Quand je suis arrivée, j'ai découvert qu'il n'y avait pas qu'Elle mais aussi Lui. On s'est connu tous les trois il y a longtemps. Au début je ne les appréciais pas trop mais par la suite on s'est rapprochés jusqu'à devenir amis. On s'est disputés, on s'est aimés. Eux sont là et j'espère qu'Eux seront encore pour longtemps à mes côtés.

Dès que je les ai vus je me suis sentie un peu moins vide. Je leur ai conté ma énième aventure romantique, Lui a rigolé et m'a taquinée, Elle a souri à cause de ses plaisanteries, puis ils m'ont dit de toujours croire à cette histoire. Ils se sont regardés avec un regard complice. Je n'ai pas très bien compris pourquoi mais je leur ai fait confiance. Quelques jours plus tard j'étais en couple et heureuse, je

pouvais enfin connaître le véritable amour. Ainsi, j'ai pu profiter pleinement de sa présence pendant quelques années, tout ça sûrement grâce à mes deux amis.

Mais maintenant je ressens un vide. Sans lui tout est si différent, c'est comme si j'étais moi-même morte. Je n'ai pas souhaité voir son corps une dernière fois même s'il n'était pas trop abîmé malgré l'accident. J'ai déjà vu le corps sans vie de mon grand-père et je crois que cela m'a largement suffi, mon oncle a eu raison de me conseiller de ne pas aller voir son corps mais c'était trop tard. Donc mon mec n'y pensez même pas, je préfère de loin me rappeler ses beaux cheveux blonds qui se balançaient au gré du vent et ses yeux gris presque argentés qui me dévoraient du regard.

Voilà à quoi j'ai pensé durant ma première scarification.

Au bout d'un mois ça n'allait plus et mes amis ont commencé à comprendre mes petits jeux avec ces traits qui parcouraient mon corps. Ils m'ont ordonné d'arrêter. Mais qui peut arrêter quelque chose qu'on aime au point de ne pas arriver à s'en passer.

Un soir parmi d'autres.

Il fait nuit, il fait noir, mon chat dort sur mon lit, il est toujours avec moi la nuit comme une fée qui veille sur moi.

Puis vient l'appel de la lame. J'aime l'appeler ainsi. D'abord elle m'attire, elle m'assoiffe, oui je crois que je veux juste sentir le sang couler, je veux sentir la douleur de la lame qui frotte mon bras, je le veux, oui je le veux.

« **Addiction ! ! !** ». Crie ma conscience. Mais je ne l'écoute pas.

Je me lève et je viens chercher celle qui m'ensorcelle. Je la manie comme je le fais avec douceur et violence.

Le

Liquide

Rouge

Coule

Le

Long

De

Ma

Peau

Je suis dans ma bulle. Je ris. Je pleure, j'oublie.

« Libération ».

Après cela je me sens beaucoup mieux. Oui je sais c'est idiot, ça ne résout rien et c'est moche. On me l'a dit tellement de fois mais pour moi c'est de l'art, une

libération, une addiction.

Ce chant m'envoûte, impossible d'arrêter, « il y a mieux comme solution », on me l'a déjà dit.

Après avoir terminé de graver mon chef-d'œuvre, je repose le métal coupant.

J'admire mon beau dessin, des lignes de feu, simples, droites et parallèles entre elles. Puis je vais me recoucher avec la paix qu'abrite mon corps sous l'œil attentif de mon chat qui surveille le moindre de mes gestes. Ça m'arrive souvent, trop sûrement, cela ne s'appellerait pas « **addiction** » si ce n'était pas le cas.

Chaque semaine je peins, pas comme la plupart des gens le pense mais c'est mon art à moi et personne ne pourra m'arrêter sauf moi.

Je repense à ces souvenirs brisés, à tous ces jours où on s'est levés tôt pour aller voir la fille du matin, trempés à cause des larmes d'Aurore. À toutes ces nuits, où on est allés admirer les filles de la nuit serrés l'un contre l'autre à cause du froid. Aux week-ends passés à la mer où on se posait dans le sable pour admirer les oiseaux des tempêtes.

C'est dur la vie sans toi. Tu es parti sans me dire au revoir, mais comment aurais-tu pu savoir ?

Je ne sais plus quoi dire

Penser

Rêver

Le vide est si grand, noir, infini.

Le VIDE.

Il vient s'imposer à moi.

Il prend mes mots, mes illuminations, mon monde

Il prend mon être entier.

Sauf mes larmes qui coulent sans que rien ne puisse les arrêter, pas même l'idée que tu sois peut-être heureux là où tu es.

Quelqu'un a volé ma vie ?

Un accident ?

La mort ?

Ou peut-être toi ?

Tu es entré dans ma vie comme tu en es sorti.

Brusquement dans mon cœur, doucement dans mes yeux.

Car à cet instant ils n'ont plus de lueur.

Mais quand je t'ai vu pour la première fois mes yeux se sont illuminés calmement au fur et à mesure que j'apprenais à te connaître.

Tu me manques.

Rien ne va plus dans ce monde.

C'est dur mais je dois accepter de te laisser.

Mais s'il te plaît, ne m'en veux pas trop si je ne réussis pas.

Je joue d'un instrument, le clavier d'ordinateur. J'écris mes mots ou devrais-je dire mes maux. Les phrases s'enchaînent. L'histoire prend forme. Mon histoire ou plutôt celle de mon imagination. Mon monde à moi, là les personnes me comprennent, loin de toute cette violence que j'éprouve dans la réalité. J'écris ma musique, celle qui se compose de lettres et de mots.

Celle qui me libère. Celle qui m'apaise, celle qui me donne envie de continuer,

Continuer de me battre chaque jour. Moi perdre la vie ? Jamais, parfois j'y pense, parfois ça me prend mais JAMAIS je ne sombrerai à ce point ou je ne l'espère pas. Je pense à Elle, je pense à Lui. Je ne veux pas leur faire de mal, je ne veux pas les laisser. Il faut que j'arrête celle qui m'attire mais comment ? Pourquoi je fais ça déjà ? Pour rien ? Non c'est plutôt vital ? Ou je ne sais pas ? Tellement de réponses à cette question. *Je sais une chose je suis addict.*

Je les vois, les gens qui m'entourent, qui s'inquiètent.

Les yeux verts de Lui qui me fixait, l'air sérieux qu'il a pris quand je lui ai dit que j'ai tenté de me couper les veines, car bien sûr mademoiselle n'a même pas réussi cet exploit. *Mais est-ce vraiment un exploit de faire ça ? Je ne pense pas.*

Je me souviens bien de cette nuit, comment pourrais-je l'oublier ?

Je voulais plus de douleurs, plus de sang. Mais je ne pouvais l'oublier, même avec la douleur, il me manquait tellement. Cette nuit-là je n'ai pu empêcher les perles d'Iris de couler le long de mes joues. J'ai repensé à mon doux amour, puis à Lui et à Elle. Ces deux personnes merveilleuses qui s'inquiètent pour moi. Je veux être une source de souci pour personne sauf peut-être la Princesse des ténèbres qui ne pourra point m'emmener chez Hadès.

Parfois j'en ai marre que les gens dévisagent mon poignet ou d'autres qui me demandent innocemment : *c'est quoi sur ton poignet ? Tu te mutiles ?*

Les années passent peu de gens savent les marques qui se dessinent sous mes vêtements. Mais chaque fois qu'ils le découvrent, de la pitié se peint sur leurs visages. Je ne veux POINT de pitié, je veux juste VIVRE, être HEUREUSE.

Un jour j'ai décidé d'arrêter. Marre qu'on me juge, marre qu'on s'apitoie sur mon sort, marre d'être addict, marre qu'on me dise tout le temps d'arrêter, marre de malmenager mon corps alors que je me suis promis de prendre soin de lui. C'était difficile, une guerre perpétuelle entre ma conscience et l'enchanteuse. Mais plus le temps passait moins j'avais soif. J'arrivais plus ou moins à contrôler mes crises de colère et de panique. Plus les mois passaient, moins je me

scarifiais et un jour je me suis aperçu que j'avais arrêté de me peindre. Ma lame délaissée dans un coin ne chantait plus. C'est alors que j'ai savouré cette victoire, une victoire méritée après des mois et des années de guerre.

Maintenant, cette histoire est loin derrière moi j'ai fini par accepter de Le laisser partir. C'était dur mais je ne pouvais le garder auprès de moi. Il ne me manque plus, je repense à lui de temps en temps ou plutôt à nos souvenirs. Il appartient au passé, un chouette passé, mais je dois continuer **MA** Vie, quitte à ce qu'elle soit belle, imparfaite et belle.

Je les aime toujours autant. Ce sont mes petites lumières qui éclairent mon existence. On rigole, on se confie, on s'amuse. Sans Eux je serais perdue. Avec cette tragique histoire j'avais oublié qu'un autre amour aussi important existait, **l'Amitié**. Celle qui m'a aidée à de nombreuses reprises et celle qui m'aide encore.

J'écris toujours, je lis toujours.

Rien n'a changé dans ma vie pourtant tout a changé.

Je ne me scarifie plus, il ne me manque plus.

On n'abat pas un château en un coup de pioche
de Camille Erriquez

Je n'y croyais pas. Je n'ai rien dit, j'ai fixé le mur sans savoir quelle émotion me traversait. Je n'avais même pas la force de pleurer. Tout ce qui pouvait sortir de sa bouche depuis cinq minutes était pour moi complètement absurde, irréel, cinglé. Mais en balayant le mur de haut en bas, puis de bas en haut je suis tombée sur sa blouse blanche, elle était du même teint que la tapisserie. Il n'y avait que son visage grave qui ressortait. D'un coup, alors qu'il me montrait une radiographie je suis tombée dans ses yeux, par hasard, par rêverie et j'ai aussitôt écarquillé les miens. J'ai alors su que quelque chose avait changé définitivement et que rien ne serait plus jamais comme avant.

J'ai cette fois essayé de me reconcentrer sur les tableaux de son mur et j'ai trouvé celui d'une photo prise en Somalie. Je l'ai reconnu, il était beaucoup plus jeune qu'aujourd'hui. Il devait avoir la vingtaine et il était avec une très belle femme. Ils étaient sur un stade d'athlétisme avec plein d'enfants et posaient telle une équipe de foot, trophées en main. Ils faisaient tous tellement heureux.

Cette photo m'avait renvoyée très loin. Je me suis revue le jour de mes premiers championnats genevois. La coupe que j'avais gagnée me faisait beaucoup penser à celle sur la photo. J'en ai pourtant gagné tant d'autres depuis ce jour-là, mais ce souvenir-ci reste pour des raisons particulières, le plus fort de toutes mes compétitions de patinage.

Ma grand-mère était dans les gradins, elle était venue de Normandie spécialement pour me voir à ma toute première compétition interclubs. Elle ne quittait que très rarement sa maison à Agon-Coutainville depuis le décès de mon grand-père, alors j'avais pris sa présence ce jour-là comme un cadeau.

Même si elle répétait souvent que la montagne lui avait volé sa fille, je savais qu'elle aimait quand même venir chez nous pour de courtes vacances. On a eu énormément de chance de l'avoir aussi longtemps. Elle est morte au mois de mars passé, j'avais tant redouté ce jour, celui où cette partie de moi s'en irait avec elle, ce jour où cette maison à Agon et ce grand jardin n'auraient sans elle plus de sens, celui où j'allais arrêter d'espérer entendre sa voix au téléphone, celui où j'allais définitivement dire adieu à mon enfance. Et au moment où le médecin m'a dit que je ne pourrai plus remettre mes patins, je crois que ma douleur s'est mélangée avec celle-ci. Puis, je me suis demandé, laquelle allait être la plus insupportable à vivre.

Il continuait de me parler mais beaucoup trop et cela m'empêchait de digérer les informations. J'avais arrêté mes études de médecine en troisième année pour me consacrer au patin, j'aurais eu la capacité de comprendre son jargon,

pourtant, ses mots sonnaient comme du charabia.

— Ève ? Tu as compris ce que je suis en train de te dire là ?

— Euh... Ouais. Ouais, j'ai compris, ouais. Mais du coup, je... Ma pause... Après, je reprends quand ?

— Ève... Je suis justement en train de t'expliquer que tu ne pourras plus patiner.

J'avais compris, j'avais tout compris, je n'étais pas stupide mais tout se mélangeait dans ma tête. Peut-être avais-je besoin de lire autre chose que de la pitié dans ses yeux, j'avais besoin de courage et d'espoir, j'avais besoin de force pour ce que j'allais devoir surmonter.

« *Maman* » s'est affiché sur mon téléphone en sortant de l'hôpital. Je n'ai pas décroché, car lui raconter les mots de Bron m'était à la seconde tout simplement insurmontable. J'ai ouvert la portière, balancé mon sac à main sur le siège passager, j'ai posé mes béquilles à l'arrière et me suis installée au volant. La clé dans le contact, je l'ai fait tourner pour faire démarrer la voiture, mais rien ne s'est passé. J'ai tenté de garder mon calme tout de même, mais au bout de la cinquième tentative j'ai commencé à m'énerver, puis à la sixième j'ai donné un grand coup dans le volant en lâchant : « *PUTAIN Y A RIEN QUI MARCHE DANS CETTE VIE DE MERDE !* » et le coup de klaxon qui allait avec. C'est la tête dans mes deux mains en train d'essuyer ma colère que j'ai aussitôt pris mon téléphone pour appeler ma mère.

Océane était venue me rejoindre sur la terrasse de *la Clémence*, un café que nous adorions fréquenter après nos entraînements. Nous prenions toujours deux menthes à l'eau, en souvenir de ce gala de fin de saison durant lequel nous avions patiné ensemble sur Eddy Mitchell et depuis, *couleur menthe à l'eau* était notre chanson à elle et à moi.

Au milieu de ces jeunes qui buvaient de l'alcool nous passions pour des filles bien sages. Parfois nous utilisions notre statut de sportives de haut niveau pour légitimer notre manque de vie sociale. C'est parce que nous avions entraîné que nous ne pouvions pas aller à une soirée, c'est parce que nous avions « compète » le samedi que nous ne partions pas skier avec les copains, ou encore, c'est parce que nous devions garder un mode de vie sain que nous ne buvions pas d'alcool et ne mangions pas au Mc Do avec les autres.

Je n'ai jamais senti que je me privais de quoi que ce soit. Je n'avais besoin de rien de plus, patiner m'épanouissait et j'aimais ma vie telle qu'elle était. Bien sûr, depuis que j'ai intégré l'équipe suisse il y a trois ans, les entraînements ont

monté en cadence : les stages avaient lieu presque tous les mois, je partais pendant une semaine ou deux et j'ai commencé à avoir moins de temps pour mes parents et pour ma sœur. Même si je sais qu'ils comprenaient, ils se sentaient parfois délaissés, surtout Sarah qui était encore jeune et proche de moi.

J'ai longtemps pensé que sans le patin je ne serais rien car c'était mon ancrage, mon identité. C'était un peu angoissant parfois de se sentir dépendante à ce point de ce sport. J'avais bâti ma vie autour de lui. Jusqu'au cycle, je patinais surtout pour le plaisir, mais lorsque Simon est arrivé au club, il a su voir le potentiel que j'avais et m'a proposé de m'entraîner. Un jour, il a pris ma mère à part et lui a parlé de moi. Je me rappelle cette phrase qu'il lui avait dite : *« Ève est un précieux bijou, elle patine avec la légèreté de son âge sans se soucier de son talent, je peux veiller à ce qu'elle ne perde jamais cela et je vous promets qu'elle deviendra une grande championne. »*

Je suis vite montée en classement, j'ai fait mes premiers championnats suisses puis mes coupes d'Europe avec des résultats très satisfaisants. Simon était le grand frère d'Océane, lui aussi avait fait du patinage mais il s'est blessé lors des sélections pour les championnats d'Europe quand il avait 18 ans. Ça avait mis un stop définitif à sa carrière. Il s'était ensuite reconverti en entraîneur, je crois qu'il avait su en tirer le positif et y avait mis tout son cœur. Voir ses athlètes monter sur le podium était devenu sa plus grande fierté. Je l'avais toujours admiré pour cela.

Il avait 25 ans quand je l'ai rencontré, moi j'en avais treize et Océane quinze. Il était exigeant et doué, il savait pointer tous les petits défauts, parfois il me mettait en colère, je sortais de la glace énervée en lui rappelant qu'il ne devait plus me parler. J'allais dans les vestiaires me calmer et j'attendais que ça passe. Trente minutes après je retournais sur la piste. Il avait toujours raison, je le savais, il le savait, mais nos caractères se fritaient bien des fois.

J'ai toujours aimé Simon en secret, mais je ne pouvais pas le lui dire, je ne pouvais pas car il avait douze ans de plus que moi, mais aussi parce que c'était le grand frère de ma meilleure amie. On a passé tellement de temps tous les deux, on partait à deux lors des compétitions, il me suivait en stage, je l'invitais à mes anniversaires, parfois il déposait sa sœur à la maison puis il restait pour boire un café. Je profitais de chaque moment en sa compagnie tout en gardant mon douloureux secret au fond de moi. C'était cet amour impossible typique des romans à l'eau de rose mais qu'on adore lire. Et moi, j'adorais notre lien si particulier et j'espérais secrètement qu'un jour notre histoire puisse naître.

— Comment va ma Denise Biellmann préférée ?

Je n'avais rien dit à Océane, elle avait juste su que j'avais chuté à l'entraînement. Je l'ai retrouvée avec sa bonne humeur et son excitation habituelle.

— Ça va, et toi ? Comment s'est passé ton cours ?

— HO-RRIBLE ! La gamine est une enfant pourrie gâtée et tu aurais vu la mère, MON-DIEU ! Dès que je la corrigeais elle me disait que dans son ancien club on ne faisait pas comme-ci, pas comme ça, bla-bla-bla... Bref ! Ça promet ! J'ai dû me retenir tout le long de les tarter.

J'entendais qu'Océane me parlait mais je ne l'écoutais pas vraiment. Elle a toujours eu un débit de parole assez élevé mais là, j'étais trop fatiguée pour sortir de ma tête et la suivre.

— Ève ? Océane me fixait bizarrement. J'ai appelé chez toi, j'ai eu ton père.

Il s'en est suivi un silence de plusieurs secondes...

Sur le chemin du retour je me suis perdue, j'étais éperdument larguée. Je peinais à trouver la rue où je devais tourner après avoir quitté le café, elles se ressemblaient toutes et je n'arrivais plus à réfléchir, mes pensées étaient lourdement désordonnées, les sirènes des ambulances me rendaient sourdes et m'abrutissaient. J'avais pourtant fait cette route plusieurs fois déjà. J'ai garé ma voiture sur le trottoir et j'ai respiré profondément, je pleurais sans effort, je pleurais au-delà de moi. Comment allais-je faire à présent ? Tout me semblait terne et futile. Qu'est-ce que j'allais faire de ma vie, où allais-je aller ? Que me restait-il ? Je voulais juste me noyer et me laisser couler, peut-être pour remonter à la surface ensuite, mais je n'en savais encore rien. C'était le moment de m'effondrer. J'ai éteint le moteur et j'ai attendu.

— Un, deux, trois et TAC ! Voilà, la tête bien haute, OUI !

Caroline je veux plus de vitesse dans tes entrées de pirouette, et puis ton triple Lutz, ce n'est pas encore ça. Tu m'en fais un double + un simple, dix fois !

Caroline était une jeune patineuse très prometteuse, Laurence était assez dure avec elle, souvent elle sortait de l'entraînement en pleurant, et cette fois-ci ça n'avait pas manqué. Je m'étais posée dans les gradins, j'avais eu de la peine à monter avec mes béquilles mais je voulais me mettre à un endroit où je pouvais voir la patinoire sans être visible d'en bas. Je ne voulais pas qu'on me trouve ici, qu'on vienne me parler, je n'étais pas prête. Mais je ne savais pas où aller d'autre, c'était ma *safe place*, mon refuge, l'endroit que je préférais juste après la maison de ma grand-mère à Agon. Je crois que j'essayais de comprendre ce qui

était en train de se passer en moi. Le rêve de toute ma vie s'écroulait sans que je ne puisse faire quoi que ce soit, je subissais cette blessure et la laissais gagner mon corps. Je ressentais de l'injustice, de la rage, de la tristesse, du désespoir, de l'épuisement, et tout, absolument tout autour de moi était fade. Je l'avais compris en regardant Caroline patiner sur « *Ave Maria* » depuis mon gradin caché, où pas la moindre émotion n'avait pu atteindre la surface de ma peau.

Cela faisait déjà deux heures que j'étais là, et soudain le vibreur de mon téléphone me tira de mes pensées. Je vis que j'avais reçu un message : « *Coucou Ève, Océ m'a appelé ce matin, elle m'a dit pour ta cheville, pour les JO, pour le patin... Elle avait l'air inquiète pour toi. Je t'avoue qu'à écouter ma sœur, ça m'a aussi vraiment inquiété. Rappelle-toi ce que je t'avais dit s'il te plaît : si un jour tu crois que tout s'écroule, attends, on n'abat pas un château en un coup de pioche.* »

Simon pouvait jouer les sauveurs autant qu'il pouvait, je m'en fichais. Je ne lui avais toujours pas pardonné sa trahison. Il avait quitté le club pour aller entraîner une autre fille aux Vernets. Son excuse en partant était qu'il n'arrivait plus à m'emmener assez loin, que je méritais mieux que lui et puis il était parti. J'avais très mal vécu son départ. Pendant quelques semaines, je n'avais plus goût à patiner, même sa sœur n'avait pas compris. Elle me répétait sans cesse qu'elle ne comprenait pas son frère et essayait bien plus que moi d'y trouver une explication.

Mon fauteuil préféré était pris par une vieille dame. J'avais marqué un temps de pause puis en soupirant je m'étais assise sur la chaise de camping juste à côté.
— Ève ?

J'avais pris mon sac que j'avais posé à mes pieds, puis je l'avais suivie jusqu'à son cabinet en me demandant ce que j'allais bien pouvoir lui raconter.

Ça faisait six mois que je n'avais pas revu ma psy, ma mère m'avait forcée à y retourner.

— Comment allez-vous Ève depuis la dernière fois ?

— Depuis la dernière fois, on m'a amputé d'une jambe mais sinon je vais bien, avais-je dit avec un sourire provocateur.

J'avais oublié qu'elle laissait de longs silences entre ses remarques et les miennes. Là, elle voulait certainement me laisser le temps d'enchaîner, mais après avoir regardé mes deux jambes bien entières ses yeux avaient balayé mon corps pour finir dans mes larmes. Elle répliqua :

— Ève, depuis quand ne pouvez-vous plus patiner ?

— 6 mois...

Elle laissa de nouveau un long silence.

— J'avais besoin d'être prête avant de venir vous voir, j'avais besoin de comprendre, j'avais besoin de sombrer un peu. Pourtant ce n'est pas la première épreuve que je doive affronter... Je pensais que j'allais y arriver seule, mais en fait je me rends compte que j'ai besoin d'aide.

— À quel moment vous en êtes-vous rendue compte ?

— Quand se lever le matin sans envie est devenu la routine, quand rien qu'à penser à ce qu'on va faire de sa journée est fatigant et qu'aller se recoucher est tout ce qu'on a la force de faire. Les jours passent et c'est pareil, on se traîne, on l'attend et il ne vient pas. Mais je n'ai pas besoin d'un sauveur hein... ?

— Non, vous n'en avez pas besoin mais vous l'attendez quand même, pas vrai ?

— C'est le seul qui pourrait me sortir de là. Ma voix était étouffée par mes larmes...

— J'entends que Simon est important pour vous Ève et vous auriez sûrement besoin de sa présence, mais si vous gardez à l'idée que c'est grâce à lui que vous allez réussir à vous lever de votre lit et à remarcher, c'est sûr que vous n'y arriverez pas, qu'il soit là ou pas.

C'est comme si la psy m'avait enlevé ma dernière béquille, mais je crois qu'elle a fait en sorte que je touche vraiment le fond. En me dénudant devant elle j'ai pu me souvenir de ce qui était resté au plus profond de moi.

Trois ans plus tard

— Ève, tu me fais une FSC, une CRP et un scan abdo. Ah oui, et le patient de la 13, tu peux passer le voir s'il te plaît ?

— Pourquoi c'est toujours moi qu'on envoie pour les cas désespérés ?

— Parce que tu es le meilleur exemple quand il s'agit de se relever d'un accident de parcours qui a brisé ta vie. Tu as réussi à passer de brillante patineuse à brillant médecin Dr Menozza et ce n'est pas donné à tout le monde. Alors maintenant, va aider les patients qui passent par où tu es passée, tu veux bien ?

J'ai rejoint Océane à *La Clémence* à 21 heures.

— Holà ma Denise Biellmann préférée ! Bonne journée Doc ? Les patients, pas trop chiants ? Moi j'ai eu une élève aujourd'hui : IN-SU-PPOR-TABLE, faut que je te raconte. Je crois que je vais la refiler à Simon, lui, il saura faire.

Je n'étais pas sûre d'avoir entendu. J'ai posé ma menthe à l'eau :

— Simon ? Il est là ?

— C'est ça que j'étais venue te dire, mais je suis nulle pour annoncer les nouvelles... Tiens, il m'a donné ça pour toi.

Océane m'a tendu une enveloppe que j'ai tout de suite mise dans mon sac.

Arrivée à la maison je me suis empressée de l'ouvrir. C'était une carte postale du Mont Saint-Michel et derrière c'était écrit :

« On n'abat jamais un château en un coup de pioche, aussi violent soit-il. Je suis si fier de toi, le plus grand des talents est en toi, que tu l'exprimes sur la glace ou ailleurs. Je suis de retour au club, viens me voir je t'en prie. À bientôt Championne ! Simon. »

Toucher le bout du monde
de Julien Mavrici

Elle arriva à Allihies situé dans la péninsule de Beara, village pittoresque de trois cents âmes situé face à l'océan, aux façades uniques. Ses maisons colorées contrastaient avec le ciel gris de cette fin de matinée. Le trajet en bus depuis Cork lui rappela ses années de primaire durant lesquelles elle partait en classe verte, alternant entre leçons et activités de plein air. Les yeux fixés sur le paysage qui défilait, Lucille n'avait jamais observé d'aussi vaste espace, les plaines verdoyantes s'étendaient à perte de vue. Malgré l'isolement de la route, songeant à son ancienne vie qui s'éloignait, au milieu de ces visages étrangers, une sensation de liberté l'envahissait.

Lucille poussa la porte d'un pub à l'imposante façade en pierre, des fanions aux couleurs de l'Irlande flottaient au-dessus de l'enseigne. La porte en bois arrondie, et les flambeaux accrochés au mur donnaient à l'endroit des airs de château médiéval. Elle s'approcha du comptoir où la tireuse à bière s'activait au rythme des verres vides. Lucille se laissa tenter par une bière artisanale et un ragoût d'agneau, puis trempa ses lèvres dans la mousse blanche. Au milieu de ce brouhaha, captivée par ces scènes de vies, Lucille n'avait pas rallumé son portable depuis qu'elle était descendue de l'avion. S'était-il inquiété de son absence, ou tout du moins l'avait-il remarquée ? Lucille ne s'était pas réveillée un matin en se disant : pouf ! Je vais changer de vie. Les conseils des uns, le regard accusateur des autres, la ramenaient à sa propre existence la rapetissant encore plus.

Je ne me suis pas enfuie, même si ça y ressemble. C'est vrai que je n'ai donné aucune explication. Mais qui pourra m'en vouloir d'avoir essayé ? Puis ça fera déjà un an dans un mois. S'il existe une chance, même infime, ne faut-il pas la saisir ?

Lucille avait répondu à une annonce de home-sitting une semaine auparavant. En échange du gîte et du couvert, elle devait garder la maison, ce qui incluait quatre moutons, deux poules et un chat. En haut de la côte, Lucille s'immobilisa devant la bâtisse, la mer en horizon comme un tableau. Les yeux fermés, elle laissa l'embrun lui caresser le visage. Ça faisait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi bien, qu'elle n'avait pas ressenti ce sentiment. Une sensation de légèreté lui parcourut le corps, c'était bien de l'apaisement qu'elle ressentait. Une voix dans son dos la fit sursauter. Lucille se retourna et dans un anglais parfait, répondit à l'homme qui se tenait devant elle, le regard surpris de la trouver là.

— Vous êtes française, lança-t-il, ponctué d'un léger accent.

— Oui, ça se voit tant que ça ?

— J'ai vécu en F.R.A.N.C.E, appuyant sur chaque lettre avec fierté.

— Je m'appelle Lucille, je viens pour m'occuper de la maison en l'absence des propriétaires.

— Ils ne vous ont rien dit ? Je suis leur fils, Liam, je suis arrivé hier matin, juste avant leur départ.

Il saisit un instant de panique dans le regard de Lucille.

— C'est tout mes parents ça. Ils étaient tellement excités hier quand je leur ai annoncé que je revenais m'installer dans la région qu'ils ont dû oublier de vous prévenir.

Lucille pensa à son téléphone endormi au fond de son sac depuis que le taxi l'avait déposée à l'aéroport. Ils avaient dû lui laisser un message.

Liam retira ses gants et invita Lucille à le suivre à l'intérieur. Elle se sentit subitement de trop. Ce retournement de situation ne faisait pas partie de ses plans.

— Je ne voudrais pas vous déranger balbutia-t-elle. J'ai repéré un hôtel dans le centre. Demain je pourrai être partie.

— Vous êtes du genre à fuir dès que les choses ne se passent comme vous l'aviez prévu ?

Lucille resta muette, il avait appuyé sur une vieille cicatrice.

— La prochaine navette pour Cork, n'est prévue que dans une semaine. Il semblerait que vous soyez coincée avec moi. Vous me donnerez un coup de main pour nourrir les animaux, lui lança-t-il un sourire aux lèvres.

Lucille, toujours silencieuse acquiesça d'un signe de tête qui scella leur accord.

— Parfait. Vous pouvez déposer vos affaires dans la chambre du haut. Ensuite nous irons voir les animaux.

Les photos de famille accrochées dans l'escalier, laissaient entrevoir un cocon de bienveillance, de réconfort. Un cercle solide, au sein duquel chacun savait qu'il pouvait compter sur les autres. Assise sur le lit, Lucille ralluma son téléphone qui émit un bip.

Elle ouvrit le premier message traduit par reverso dans un français approximatif qui confirmait l'annulation de son séjour. Le second venait de lui : « Je passe le week-end chez mon frère, ne m'attends pas ». Lucille s'allongea, les yeux rivés sur le plafond. Le tableau de sa vie s'était fissuré plus d'une fois avant de se désintégrer complètement. Il y a longtemps qu'elle avait perdu les

pinceaux. Van Gogh lui-même n'aurait pas su lui rendre les couleurs de sa vie, trop sombre, avec un trou à la place du cœur.

Debout dans la cuisine, Lucille s'était fait couler un café, par la fenêtre elle observait le monde extérieur sans le voir vraiment. Pourtant, d'ici tout lui semblait plus simple, dans cette ville qui n'était pas la sienne, avec cet homme, encore inconnu il y a deux jours. Loin des siens, de son avenir tout tracé, Lucille ne savait pas exactement ce qu'elle était venue chercher ici. Animée par le besoin de remettre de l'ordre dans ses émotions, elle s'était sentie prête à tout envoyer valser, suivre son étoile. Au fond elle savait que ce n'était pas le confort de son appartement parisien qui lui manquait le plus. Non, le plus difficile était ce sentiment de le laisser lui, l'abandonner à nouveau. La seule fois où elle avait détourné le regard, ses illusions avaient été anéanties. Toute perspective de vivre une vie heureuse s'était dérobée sous ses pieds. Lucille avait beau revivre cette journée en boucle, essayer de se souvenir, elle savait qu'elle n'aurait pas les réponses. Le problème quand on commence à se poser trop de questions, c'est comme quand on se demande quels ingrédients il y a dans la pâte à tartiner. Plus on cherche, moins on trouve et plus ça fait peur. C'est difficile d'apprendre à vivre d'un jour à l'autre entre ciel et terre.

J'étais chez des amis, il n'avait pas fait particulièrement beau ce jour-là, alors nous avons occupé les enfants à l'intérieur. Vers 18 heures, ils ont voulu aller prendre leur bain ensemble. Lorsque mon amie est redescendue avec son fils, je lui ai demandé où était Lucas. Elle m'a dit qu'elle ne savait pas. J'ai traversé le salon et j'ai vu que la baie vitrée était ouverte. J'ai couru et j'ai vu Lucas qui flottait dans la piscine. Il n'avait fait aucun bruit. J'ai hurlé et j'ai plongé pour aller le chercher. Je l'ai secoué de toutes mes forces en l'appelant. Comme j'étais sa maman, j'étais persuadée que j'allais réussir à le réveiller. Même l'amour d'une mère ne peut rien contre ça. Les équipes médicales ont fait tout ce qui était possible. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Puis le médecin est venu me voir pour me demander si mon fils était au fond de l'eau ou à la surface quand je l'avais découvert. J'ai compris dans son regard qu'au moment où je l'avais trouvé il était déjà trop tard. Mes amis m'ont tous asséné à coups de marteau dans la tête que ce n'était pas de ma faute, j'ai compris au regard de mon mari lorsqu'il est arrivé au funérarium que j'avais perdu les deux. Je lui ai répété sans cesse que j'étais désolée et que je ne savais pas ce qui était arrivé. Pendant les obsèques, il est resté distant et froid. Il m'en a terriblement voulu, et depuis son comportement a changé. J'avais besoin de son épaule réconfortante

le soir pour me rassurer, il ne me l'a jamais donnée.

Liam écouta religieusement son récit, sans dire un mot, il l'observait en silence. Triste, le regard baissé pour cacher ses yeux rouges, Lucille semblait soudainement vulnérable. Où était passée la femme pleine d'assurance qu'il avait trouvée devant sa maison ? On aurait dit une petite fille fragile. Liam voulait lui dire « pleure ma fille, tu as le droit de pleurer. Après tout c'est normal après ce que tu as traversé. Pleure comme si tu étais toujours une enfant, personne ne te juge, je suis là ». Mais ce n'est pas de ses mots à lui dont elle avait besoin. Liam lui dit la seule chose qui lui semblait être de circonstance :

— Vous pouvez rester ici autant de temps qu'il vous faudra.

Lucille essuya d'un revers de main les larmes sur ses joues, hocha la tête en signe de remerciement.

Assise en tailleur sur la balancelle, à l'abri du vent, une tasse de thé à la main, Lucille regardait par-dessus l'horizon les vagues qui venaient s'écraser sur les côtes. Tels des rouleaux compresseurs qui repartent vers le large sous l'effet des courants. Ce sentiment d'être compressée, semblait lui aussi s'éloigner au rythme du chant des vagues. Elle n'aurait pas imaginé à quel point cet isolement la ramènerait vers quelque chose d'essentiel. Tout à coup un bruit vint gêner sa quiétude, Lucille se redressa pour essayer de mieux voir d'où le bruit pouvait venir. À l'orée du buisson des grands yeux jaunes l'observaient. Perdue dans ses pensées, Lucille en avait presque oublié qu'un chat vivait ici. Propulsé par ses pattes arrière, Paddy atterrit au creux de ses genoux, blotti contre elle. De son corps émanait une odeur poudrée ; on aurait dit un bouquet d'herbes fraîches. Le ronron mêlé au bruit des vagues était une mélodie dont elle n'aurait jamais voulu se passer.

Liam s'avança sur la terrasse, une couverture à la main.

— Mettez ça sur vos épaules, les nuits sont froides par ici.

Lucille s'emmitoufla dans la couverture, ramenant ses mains sur ses épaules.

— Pourquoi êtes-vous venue à Allihies ? Il n'y avait pas un parent ou une amie en France chez qui vous auriez pu aller ?

— Après le décès de Lucas, j'ai comme qui dirait perdu pied. Je suis restée des semaines allongées sur mon lit, en pyjama. Je ne voulais voir personne. Mes parents ont bien essayé de me venir en aide. Ma mère me téléphonait tous les jours pour savoir comment j'allais, savoir si j'avais mangé, si je dormais bien. Plus elle me proposait son aide, plus je m'en voulais d'avoir échoué dans mon rôle de mère. Comment pouvais-je accepter sa main tendue alors que moi-même

je n'avais pas réussi à aider mon fils. M'a-t-il appelée à l'aide lorsqu'il est tombé dans la piscine ? M'en a-t-il voulu de ne pas lui avoir tendu la main pendant que l'eau s'engouffrait inéluctablement dans ses poumons ?

Les vagues avaient comme soudainement arrêté de chanter. Seul le silence des mots résonnait.

— Il fallait que je parte loin, quelque part où l'on ne connaissait pas mon nom. Un endroit où le regard des gens ne serait pas larmoyant, où je pourrais réapprendre à vivre. Un matin, je me suis décidée à franchir la porte d'un thérapeute. Il y avait un tableau sur le mur, une maison isolée au bord d'une falaise. Je me suis d'abord imaginée au bord, prête à tomber dans le vide. J'ai repensé à Lucas, lui qui adorait fabriquer des avions en papier, les jeter de toutes ses forces pour qu'ils volent très loin. Comme s'il voulait toucher le bout du monde. Si lui ne pouvait pas l'atteindre, j'ai décidé que je le ferais pour lui.

— Donc c'est ici que vous avez décidé de réapprendre à exister ?

— Je n'en sais rien, parfois je me demande comment je tiens encore debout. Sans doute parce que c'est la mode.

Liam esquissa un sourire.

— Il se fait tard, demain nous irons en ville. Il est peut-être temps pour vous d'affronter le monde.

Lucille se fit la réflexion que le calme régnait dans son esprit, plus de larmes sur ses joues quand elle évoquait le souvenir de Lucas.

Il semblait que toute la ville s'était donné rendez-vous au marché ce matin. Lucille avait décidé de s'occuper du dîner. Au milieu des étals, guidée par un Liam qui se sentait comme un poisson dans l'eau, Lucille prenait plaisir à échanger quelques mots avec les marchands.

— Le choix de fruits et légumes est incroyable s'exclama-t-elle.

— Il ne faut pas croire ce que disent tous les dépliants. Les Irlandais ne mangent pas que du chou et des pommes de terre !

Au milieu de cette joyeuse pagaille, Liam ne pouvait faire un pas sans être interpellé par une vieille connaissance. Lucille observait ces accolades chaleureuses de l'enfant du pays revenu. La vie est tellement plus facile quand on s'éloigne de ceux qui la rendent difficile.

De retour à la maison, Lucille attrapa le livre de recettes sur l'étagère. Alors qu'à Paris elle aurait pianoté sur son téléphone pour suivre les instructions, ici, l'idée même de parcourir les pages de spécialités qu'elle ne connaissait pas la faisait voyager.

Liam émergea dans la cuisine, attiré par l'odeur.

— Qu'est-ce qu'on mange de bon ?

— Une tourte à la bière.

— Ne m'en dites pas plus, je vais aller nous chercher de quoi accompagner le dîner.

Un instant après, Liam réapparut avec deux verres et une bouteille de cidre d'Armagh.

— Maintenant que vous faites partie des nôtres, il faut célébrer ça.

Voilà une semaine que Lucille a posé sa valise sur ce gros caillou. Ce matin, comme d'habitude elle a rejoint Liam dans la bergerie pour l'aider à s'occuper des moutons. Elle l'aperçoit la tête penchée dans une malle, un sac de couchage et du matériel de randonnée à ses pieds.

— Vous avez perdu quelque chose ?

— Non... Je prépare les affaires pour la transhumance. D'habitude c'est mon père qui y participe. Mais cette année, j'ai proposé de le remplacer. Nous allons migrer vers l'est. Il est temps pour eux de quitter les plaines.

Lucille a posé sa main sur la laine épaisse du mouton.

— Vous voulez m'accompagner ? Nous nous mettons en route vendredi.

— C'est que, je ne sais pas si je peux.

— Vous m'avez dit l'autre soir, que vous étiez prête à tout recommencer. Repartir de zéro.

— Il y a des choses que l'on dit, sans être certain d'en être réellement capable.

— Pourquoi ne pas essayer ?

Lucille regarde son téléphone qui reste définitivement silencieux.

— Quand nous sommes entrés à la maison, après les funérailles de Lucas, mon mari s'est enfermé dans la salle de bains. Je l'ai entendu pleurer pendant plus d'une heure. Après ça il a mis un mouchoir sur ses sentiments et il s'est isolé dans son mutisme. Il est rentré de plus en plus tard du travail, jusqu'à ne plus rentrer du tout. Au début il me disait que sa réunion s'était prolongée jusque tard dans la nuit et qu'il avait dormi au bureau. Après il n'a même plus cherché à couvrir ses absences d'excuses.

Mon billet d'avion est resté en évidence sur le buffet pendant plusieurs jours. Il ne pouvait pas ignorer mon départ, et pourtant il n'a rien dit. Je l'ai cherché un instant dans le terminal de l'aéroport, il n'est jamais venu.

Liam sort de la bergerie, entraînant Lucille par le bras, qui le suit sans un mot.

— Vous voyez la montagne là-bas ? Ça sera l'une de nos étapes pendant notre

périple.

Seul son sommet perce le rideau de brume qui la drape. Lucille se sent soudainement minuscule. Liam sort de sa poche une feuille qu'il plie d'abord en deux, avant d'en rabattre les bords vers l'extérieur. Quelques pliages plus tard. Liam tend l'avion de papier à Lucille.

— Que diriez-vous de toucher le bout du monde ? Enfin presque.

Tout compte fait !
de Suzy Belaud

C'était le 25 juin 1972. La veille, j'avais eu 8 ans.

Ce dimanche, toute la famille s'apprêtait à partir pour La Rochelle, chez mon oncle et ma tante.

Mon petit frère et mes deux sœurs, à qui j'avais attribué des surnoms pour rigoler, Totoche, Souris et Zabelle, étaient heureux et excités de faire ce voyage d'une heure en voiture.

Il faut dire que les déplacements en famille étaient rares, très rares ! Les soixante-quinze kilomètres qui séparent mon petit village de cette belle grande ville nous apparaissaient comme une aventure hors du commun.

En passant devant la gare, mon père s'exclama : « On y est presque ! ». Je me redressai pour regarder par la fenêtre de la voiture et soudain, le port encombré de bateaux de pêcheurs dévoila une multitude de couleurs. Chaluts et autres embarcations ondulaient tranquillement au rythme d'un clapotis que je ne pouvais percevoir, mais que j'imaginai. De hautes bâtisses en pierre se dressaient sous mes yeux et me semblaient immenses, elles dépassaient la hauteur de ma maison, qui pourtant avait un étage ! J'aperçus des tours, dont j'ai appris les noms bien plus tard. Les passants cheminaient dans tous les sens et je me demandais où ils pouvaient bien aller ? Et les voitures, elles étaient si nombreuses !

Ce jour n'était pas un jour comme les autres, je le savais.

Étonnamment, maman me demanda à plusieurs reprises « ça va Suzy ? ». Mon père, que je craignais tant, fit preuve d'une amabilité peu ordinaire.

Dans le coffre de la voiture, une seule valise, la mienne.

Elle contenait mes vêtements et sur chacun d'eux, maman avait pris soin de coudre un bout de tissu, sur lequel apparaissaient mon nom et mon prénom brodés en lettres bleues.

Tout était neuf. La trousse de toilette, la brosse à cheveux, la brosse à dents, le tube de dentifrice... L'ensemble avait été acheté pour moi, laissant mes sœurs un peu envieuses.

Depuis plusieurs jours, maman m'avait expliqué que ce départ était pour mon bien, que je devais être courageuse, que j'étais une grande fille maintenant.

Je pris donc la route confiante, sans savoir que le Centre de Réadaptation fonctionnelle où j'allais, resterait à jamais gravé dans ma mémoire. D'ailleurs, ça voulait dire quoi « Réadaptation fonctionnelle » ?

Assise sagement dans la voiture, la tête tournée vers le ciel, je ne me doutais pas non plus des nombreux séjours que j'y ferais et des larmes que j'y verserais.

Pour la petite fille que j'étais, cet hôpital était pour moi le moyen inattendu et inespéré de m'éloigner de mon père tyrannique et de me faire un peu plus câliner par maman, qui avait également pris le temps de me décrire un lieu où il y avait la télévision. Renseignement précieux et mémorisé sans peine, car à la maison, nous ne l'avions pas. Des enfants, des arbres, la mer, tout semblait merveilleux.

Alors, je faisais des projets sur la façon dont j'organiserais mes journées dans ce centre.

La voiture roulait tranquillement vers l'appartement de Tata. Je pensais, je rêvais, j'imaginais et j'attendais silencieuse le but du voyage. Maman me croyait triste, mais à cet instant, je ne l'étais pas.

Enfin arrivés ! Mon père gara la voiture devant l'immeuble de ma tante. Ce bâtiment n'était vraiment pas très joli. Je préférais le port et ses bateaux !

Sans tarder, mon cousin - qui me soutiendrait énormément tout au long de mes séjours en milieu hospitalier - et ma cousine nous accueillirent.

Rapidement, nous nous retrouvâmes tous dans l'appartement où, dans la salle à manger, la table était dressée, les onze assiettes parfaitement alignées et où une bonne odeur de viande rôtie venait chatouiller nos ventres creux.

Très vite, j'embrassai ma grand-mère, mon oncle, ma tante et je filai sans tarder dans la chambre de mon cousin.

À peine eut-il le temps de me montrer son dernier jeu, que déjà la voix de ma tante retentissait pour nous demander de passer à table.

Mon petit frère et mes deux grandes sœurs se réjouissaient du bon repas à venir et attendaient, avec une discrète impatience, le dessert. Impatience maîtrisée, afin que mon père ne s'aperçoive de rien. Aucun écart n'était toléré.

Moi, j'avais tout vu !

Enfin, ce fut le moment tant attendu. Ma tante entra dans la salle à manger avec deux superbes gâteaux au chocolat.

Sur l'un huit bougies, sur l'autre neuf. Le premier était pour moi, le second pour ma sœur Zabelle, née le même jour, un an plus tôt.

Nous n'avions pas l'habitude de recevoir de cadeau, mais je pense que ce jour-là, nous en avons eu à cause, ou plutôt grâce à cette journée pas comme les autres...

Je ne garde pas de souvenirs particuliers de cet anniversaire, probablement parce que mes pensées s'envolaient sans cesse et malgré moi vers le centre de réadaptation fonctionnelle, qui restait une énigme pour moi, mais où il y avait la télévision !

Une nouvelle vie sans mon père m'attendait... Jalonnée de tourments, mais je

ne le savais pas encore.

Vers dix-sept heures, toute la famille, grand-mère, oncle, tante, cousin, cousine, frère, sœurs, prit la direction de la Villa Richelieu. Joli nom donné à un endroit où séjournent les enfants malades.

Un haut et très large portail de fer forgé était ouvert. Devant nous, un château apparaissait majestueux et pour l'atteindre, nous devions contourner un vaste espace vert, arboré de pins et bordé de rosiers en fleurs rouges.

C'était magnifique.

La famille au grand complet était maintenant au pied d'un escalier. Maman me prit la main et la serra plus fort que de coutume.

Une dizaine de marches nous séparaient de la porte d'entrée. Mon père entra le premier. Sous mes yeux, un immense hall et, du haut de mes huit ans, j'étais impressionnée par la beauté des lieux.

Au sol, un carrelage en damier noir et blanc, un peu usé par endroits, soulignait l'élégance du hall. Sur la gauche, un large escalier en bois invitait la petite fille que j'étais à rêver. En une fraction de seconde, j'imaginai le descendre comme une princesse, dans une belle et longue robe blanche ou rouge peut-être !

Plus tard, je l'ai descendu... Jamais dans la belle robe imaginée le premier jour, mais dans un corset, qui me contraignait à me tenir droite comme un « i » et qui n'avait rien de romantique.

Maman avait dû nous annoncer, car quelques minutes plus tard, une dame descendait, sans élégance aucune, « mon bel escalier ».

Se mettant à ma hauteur, elle se présenta sous le prénom de Jacqueline et me demanda le mien. Je n'avais pas du tout envie de lui répondre. Elle n'était pas belle. Elle avait des cheveux courts, noirs et ne souriait pas. Mon père était tout près de moi, je n'avais donc pas d'autre choix que d'énoncer clairement et respectueusement mon prénom.

Clin d'œil du destin, « Jacqueline » était le prénom que je choisissais lorsque je jouais à la maîtresse d'école avec ma sœur !

— Je vais te montrer ta chambre. Tu verras, il y a beaucoup d'enfants de ton âge. Tu mettras tes vêtements dans le placard et les objets auxquels tu tiens, tu peux les garder près de toi, dans la table de chevet.

Je ne disais rien. Je regardais autour de moi et soudain une immense tristesse emplît mon cœur, les larmes me montèrent aux yeux. Devant moi, une vaste pièce rectangulaire, séparée en son milieu par deux meubles cloisons marron, moches, devenait ma chambre. Huit lits d'un côté, huit lits de l'autre, l'ensemble

éclairé par des fenêtres à carreaux.

Un enfant traversa en courant la pièce. Il me parut en bonne santé, comme moi !

Maman installa soigneusement mes vêtements en respectant les consignes. Mes beaux habits neufs, que j'aimais tant regarder avant mon départ, s'alignaient impeccablement sur l'étagère assignée. Mes parents avaient probablement amputé le budget familial pour me constituer une garde-robe décente.

Dans mon village, la mode était réservée à ceux qui avaient de l'argent. Nous, nous n'en avions pas. Manteaux et robes étaient achetés à la bourse aux vêtements, organisée par la mairie ou bien, on nous les donnait. Cette fois-ci, pour mon plus grand bonheur, mes parents avaient estimé que l'occasion valait la dépense.

Jacqueline me rejoignit dans le dortoir pour me dire qu'elle m'attendait au rez-de-chaussée lorsque j'aurai dit au revoir à ma famille.

Maman m'observait. Mon frère et mes sœurs posaient sur moi un regard que je ne connaissais pas. Mon père, d'ordinaire si dur, si froid, eut les larmes aux yeux. Tous les membres de ma famille défilèrent devant moi, me distribuant de tendres baisers et des « ne t'inquiète pas, tout ira bien. On pense à toi ».

Maman fut la dernière à me prendre dans ses bras. Elle me chuchota :

— Tu es une grande fille maintenant, tu comprends que si tu restes là, c'est pour ton bien. Lorsque tu seras guérie, tu reviendras à la maison. Je t'écirai et tu viendras nous voir de temps en temps avec tata, quand elle pourra venir te chercher. Sois courageuse.

Elle m'embrassa doucement et du bout des doigts me caressa la joue. Toute la famille quitta le dortoir en silence. Je restais sur place, figée, sans avoir su ce que voulait dire le mot « scoliose évolutive ».

Je me trouvais en pleine forme, je sautais, je jouais, je chantais, alors qu'est-ce que je faisais là ?

Très vite, je courus vers la fenêtre pour voir Maman partir. Je vis s'éloigner ma famille et surtout Maman, ma petite Maman que j'aimais tant. Aucun bruit ne me parvenait. Soudain des larmes coulèrent sur mes joues, je pleurais en silence, par habitude, sans savoir que, des larmes, il y en aurait tant !

Une impression d'injustice me gagna doucement, un poids sur le cœur se fit sentir, un nœud dans la gorge m'obligea à respirer fort et plus vite. C'était la première fois que j'étais seule, loin des miens, loin de Maman, face à l'inconnu.

J'avais huit ans et un jour.

Les yeux inondés de larmes, mon regard vers le portail de fer forgé, je ressentis l'abandon et un vide abyssal.

Quand reviendrait-on me chercher ?

Quand reverrai-je maman ?

Combien de temps devrais-je rester ici ?

Qui allait me répondre ?

Pourquoi moi ?

Toutes ces questions se bousculaient dans ma tête de petite fille. Immobile, le visage contre la vitre, je pleurai. C'était un mauvais rêve, j'allais me réveiller...

— Suzy, tu viens ? Je vais te monter le réfectoire. Il est l'heure de dîner. Ne pleure pas, tes parents viendront te voir bientôt, dit calmement Jacqueline.

Elle devait répéter la même phrase à tous les enfants qu'on arrachait à leurs parents, pour leur bien !

Dans cette salle à manger d'une dimension impressionnante, tous les enfants étaient assis ou allongés.

Les « valides » assis sur une chaise, d'autres dans un fauteuil roulant, certains couchés sur des chariots, un plateau réglable à côté d'eux, tous alignés dans le même sens, pour faciliter le service.

Polios, scolioses, cyphoses, polyarthrites, etc. se côtoyaient dans une indifférence générale. Dorénavant, ces enfants et leurs maladies allaient être mon quotidien.

C'était l'horreur !

Je n'avais jamais vu des êtres aussi étranges. Les uns étaient appareillés, les autres avaient des béquilles, certains avaient la tête percée et étaient suspendus à des poids. Ils semblaient venir d'ailleurs, mais pas de mon village.

En entrant dans le réfectoire, tous les regards se tournèrent vers moi et à ce moment précis, ce n'était pas eux, les handicapés, mais bel et bien moi.

J'entendis :

— C'est la nouvelle. Elle est chez les « Colibris ». Nom donné à la section des quatre/neuf ans, à laquelle j'appartenais.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

Jacqueline m'entraîna d'un geste assuré vers la table où une place m'était réservée. À peine assise, une petite fille m'adressa la parole :

— Je m'appelle Carmen et toi ? J'ai 8 ans et je suis là parce que j'ai une scoliose.

— Moi aussi, j'ai une scoliose. Je m'appelle Suzy. J'ai pas faim. Est-ce qu'on

nous force à manger ?

— Non, pas aujourd'hui, t'es nouvelle. Jacqueline va te laisser tranquille.

— Qu'est-ce qu'ils ont les enfants ?

— Oh, plein de trucs... Toi c'est pas grave, mais tu vois la fille là-bas... Elle s'appelle Dominique, elle est ici depuis dix ans, elle a été opérée trois ou quatre fois et elle n'est pas encore guérie. Personne ne vient la voir. Ses parents l'ont abandonnée.

— Mais elle a quoi ?

— Une scoliose, comme nous !

Je reçus un coup au cœur en entendant les paroles de Carmen. Alors, on pouvait rester dix ans ici et être toujours malade ! Évidemment, au bout de toutes ces années, nos parents nous oubliaient, c'était évident.

Je resterais donc toute ma vie dans ce château, je ne verrais jamais plus ma mère et personne ne m'avait prévenue.

Pour la première fois, je prenais conscience du temps. Je comptais le nombre de jours qu'il y avait dans une année. De tête, je ne m'en sortais pas. Je pris donc la décision de le faire sur du papier dès le lendemain.

La première nuit dans ce dortoir fut longue. Je pleurais. Personne ne parvint à me consoler. Les lumières s'éteignirent, j'étais seule, face à des inconnus, face à une maladie qui l'était tout autant.

J'avais huit ans et un jour et j'allais mûrir deux fois plus vite !

La petite fille de huit ans ne savait pas qu'après sept ans de corset, un an de plâtre, trois interventions chirurgicales sur la colonne vertébrale, elle garderait de ses nombreux séjours à l'hôpital, des souvenirs de solidarité, d'amour, de compassion, d'échanges. Elle ne savait pas non plus, que cette expérience allait lui donner de la force et l'envie d'avancer, de vivre, de parler, de marcher, de rire, d'aider, d'écouter et de regarder le monde différemment. Bien sûr, il y avait eu des moments tristes, mais tellement de moments heureux, grâce aux personnels soignants, grâce aux éducateurs, qui faisaient preuve d'une grande imagination pour changer les idées des enfants hospitalisés.

Si cette petite fille était restée chez mes parents, elle n'aurait pas connu les bateaux, la plage, les glaces, les frites et le soda le dimanche, la musique - exclusivement réservée à son père - les livres, les romans, l'accès aux dictionnaires et le droit de parler quand elle voulait. Et surtout, à huit ans, elle avait vécu un Noël fabuleux, qui reste aujourd'hui intact dans sa mémoire.

Après une scolarité hachée, cette petite fille, devenue femme, a passé un diplôme universitaire, elle a trouvé l'énergie pour dessiner sa maison et la faire

construire. Très tôt, elle a sensibilisé son entourage aux dons d'organe, aux dons du sang et de plaquettes. Elle sait depuis longtemps ce qu'est la mucoviscidose, la dialyse... Et elle sait également qu'une personne malade n'a pas besoin de regards tristes. Elle veut juste de l'énergie pour se battre.

Alors, cette petite fille, devenue femme, en donne quand quelqu'un se trouve dans cette situation !

Chaque jour, elle est heureuse de vivre, le corps et l'esprit libres de contraintes.

Sa Maman lui disait : « il n'y a jamais de tant pis, sans tant mieux ».

Elle avait raison !

Une chute
de Delphine Renard

Quand, lors d'un déjeuner de travail, j'en arrive à prétexter d'aller aux toilettes pour échapper à une conversation et finir par m'enfermer dans lesdites toilettes pour chialer ma race, c'est que ça ne va pas fort.

Je me sens tellement nulle de ne pas être plus forte et je suis en colère après moi de ne pas y arriver. Je sais que ce sont mes limites mais je ne peux pas m'empêcher de penser que si les autres y arrivent je devrais pouvoir y arriver aussi.

Dans mon entreprise, les discours ambiants se veulent bienveillants, mais je ne peux pas m'empêcher de trouver insupportable le regard de pitié que je sens posé sur moi. La conjoncture n'aide pas, ne me rassure pas.

Au début, je n'ai pas fait attention à tous ces signes. Les vertiges, les oreilles qui bourdonnent, les courbatures, les jambes lourdes et la tête qui tourne. Ne t'écoute pas, prends sur toi. Ce n'est rien, juste un peu de fatigue. Ça va passer.

Les matins où me mettre debout relève de l'exploit sont de plus en plus nombreux. J'ai moins d'appétit, je me force à manger et je perds encore des forces. Je dors mal, pas assez. Je pense constamment à ce que j'ai à faire et je panique devant les quantités de tâches à accomplir. Je n'ai plus le goût pour ce qui me faisait vibrer. Je n'ai même plus le courage de lire. J'ai les jambes coupées et l'impression désagréable de faire du surplace. Je n'assume plus, je passe d'une urgence à l'autre et mon estime de moi termine dans les chaussettes.

Je connais ces signaux. En théorie, je sais à quoi ressemble un épuisement professionnel, mais ce n'est pas pour moi. Je suis au-dessus de tout ça. J'ai lu des articles, des livres, je sais. Je sais accompagner les autres. Je sais qu'il faut que je me repose. Laisser la vague me submerger, ne pas m'épuiser à lutter et me laisser remonter tranquillement à la surface. Sauf que je ne le fais pas.

Et puis il y a un matin où tout s'arrête. Un matin difficile comme tous les autres où, pour respecter mes engagements, un horaire, un rendez-vous, je m'éjecte littéralement et brutalement du lit, je titube de fatigue jusqu'aux toilettes. Les papillons noirs arrivent devant mes yeux, je sens une vague de chaleur qui remonte le long de mon corps. Je perds l'équilibre, je perds mes repères, je ne sais plus où est le haut, le bas. Je finis par chuter de ma hauteur sur la cuvette. Dans un réflexe de survie, je lève les bras pour protéger ma tête. J'explose littéralement tout mon côté droit sur le rebord des toilettes. La douleur est immédiate, intense et me coupe le souffle. Je n'ai pas perdu connaissance un seul moment et j'aurais préféré car j'ai l'impression d'avoir été percutée par un camion. Je suis clouée au sol, impossible de me lever et chaque respiration me

dévaste. J'ai tellement mal. Je reste par terre un temps infini, je sens la fraîcheur du carrelage sous mon corps. Je sais qu'il va falloir appeler au secours. Je me relève avec difficulté. Le trajet jusqu'à ma chambre, pourtant à deux pas, me semble interminable. Je m'allonge sur le dos dans mon lit et je tends le bras pour attraper mon téléphone et appeler les secours. J'ai des larmes plein les yeux mais je ne peux pas pleurer car la secousse des sanglots risque de me faire beaucoup trop mal.

— Allo, je viens de tomber, j'ai fait un malaise et je ne peux plus bouger. Il faudrait m'emmener aux urgences.

— Oui Madame, je vous envoie une ambulance mais pas avant une demi-heure, ils sont débordés.

Je ne suis que douleur et je pense à la mort.

L'expression « prendre son mal en patience » n'a jamais si bien porté son nom. Respirer est un enfer, j'ai l'impression que ma cage thoracique se déchire à chaque inspiration.

Au bout d'une heure, les secours finissent par arriver. Deux ambulanciers me hissent sur un brancard, direction les urgences les plus proches.

Malgré la douleur, mon cas est loin de représenter une priorité. Je passe donc de longues heures allongée dans le couloir, jusqu'à ce qu'une infirmière, telle un ange miséricordieux, me pose enfin une perfusion d'antidouleurs. Rapidement, je me sens comme dans du coton, la douleur ne revient que lorsque j'ai le malheur de tenter un mouvement. Soudain, une immense fatigue me tombe dessus. Je rassemble mes dernières forces pour faire les radios et surtout entendre le médecin qui m'annonce une côte cassée et me renvoie chez moi avec un opioïde.

Je rentre donc chez moi avec l'aide de mes proches et je passe une des pires nuits de ma vie, couchée sur le dos dans le noir, j'attends que ça passe. Le jour arrive enfin et avec lui un appel téléphonique très matinal. L'hôpital me recontacte. Après une relecture de mes radios, je dois m'y rendre à nouveau. « En réalité, vous avez 6 côtes cassées en deux endroits soit 12 fractures plus un pneumothorax et un hémithorax. C'est assez sérieux, il faut que vous reveniez. »

Je repasse par l'entrée des urgences, je ne suis toujours pas prioritaire, jusqu'à ce que l'opioïde se rappelle à moi. Je suis prise de violents vomissements, c'est un cauchemar, mon estomac se retourne et les secousses me brisent de douleur. Je ne peux retenir un hurlement qui ameute tout le service. Une infirmière m'installe sur un brancard et rebelote pour la perfusion d'antidouleurs. Le médecin finit par arriver.

S'ensuit une semaine en lit strict à regarder le plafond décrépi de ma chambre d'hôpital. Les journées, rythmées par la prise de morphine, succèdent aux nuits tellement longues d'insomnie et de douleurs. Les premiers temps, je suis soulagée par les antidouleurs et le souvenir de la chute est encore trop vif pour que je puisse penser à autre chose qu'à mesurer la chance que j'ai eue. Devoir appeler pour avoir le bassin pour faire ses besoins est particulièrement humiliant surtout avec une aide-soignante maussade qui ne fait preuve d'aucune empathie. J'ai les larmes aux yeux quand elle sort de la chambre. La plupart des soignants sont gentils mais ils n'ont pas le temps et mon moral s'effondre chaque jour un peu plus même si mon état physique s'améliore.

Les meilleures choses ont une fin et je peux enfin sortir. Pliée en deux, je mets un temps infini pour mettre un pied devant l'autre. Je ne sais absolument pas comment je vais faire toute seule chez moi. Je suis complètement perdue, paniquée à l'idée de me blesser à nouveau. Le moindre geste me demande tellement d'énergie que je passe mon temps à dormir entre mes séances de rééducation respiratoire. Estelle, la kiné, est sympa. « L'objectif c'est de gonfler les poumons au maximum pour retrouver une capacité respiratoire, l'expiration c'est secondaire. » D'accord mais ça fait mal ! Dès la première séance, je me sens en confiance, je lui parle de mes difficultés pour les tâches du quotidien.

Elle me regarde alors droit dans les yeux avec bienveillance : « Vous avez le droit d'être aidée et vous avez le droit de demander de l'aide. » Je reçois cette phrase en pleine figure et je sens les larmes me monter aux yeux. C'est une révélation. Tout ce qu'elle me dit, je le sais déjà, mais je comprends que je ne sais pas à qui demander de l'aide. Je me sens complètement démunie. « Renoncer à ses droits c'est comme renoncer à des soins, c'est une bombe à retardement », elle enfonce le clou. Je n'ai pas l'habitude de demander de l'aide. J'ai toujours peur de ne pas être assez forte, ou de ne pas paraître assez forte. J'ai intégré l'idée que le monde est brutal et qu'il me mangera toute crue si je montre des signes de faiblesse. Cela dit, vu l'état dans lequel je suis, je peux difficilement tomber plus bas... Quoique...

Je finis par contacter mon assurance qui me renvoie vers ma mutuelle, qui m'annonce que j'ai droit à des heures d'aide à domicile à la suite d'une hospitalisation. Sarah arrive 3 jours après pour 2 heures de ménage hebdomadaire. Sarah a 32 ans, deux filles, un parcours chaotique et surtout un sourire chaleureux et une énergie contagieuse. J'attends sa venue avec impatience. Le ménage est une formalité pour elle et elle a la gentillesse de prendre un petit moment pour boire un café avec moi. Elle m'incite à sortir alors

que j'ai tellement peur de me refaire mal. Elle sait trouver les mots qui rassurent et qui font avancer. À côté d'elle, mes difficultés et mes peurs me paraissent tellement ridicules. En rupture familiale à l'adolescence, elle tombe amoureuse d'un homme de la communauté des gens du voyage. « Quand on épouse un homme dans ce milieu, on épouse aussi la communauté ». Les difficultés financières, le manque d'intimité, la jalousie malade de son compagnon commencent à noircir le tableau. L'arrivée des enfants lui fait prendre conscience que ce quotidien ne lui convient pas. Elle lit, il ne sait pas. Un jour, il lui retire tous ses livres et les jette au feu. C'est étonnant, mais elle dit que c'est cet acte-là qui l'a poussée à partir. Après un divorce difficile, leur relation actuelle est toujours un peu compliquée. Elle a un projet professionnel, elle veut devenir pompière et cela lui correspond tout à fait. Je lui propose mon aide pour sa remise à niveau en maths et en français. Elle progresse rapidement. Sarah fait preuve d'une volonté qui m'impressionne. Elle a repris contact avec ses parents et n'hésite pas à leur confier ses filles.

Nous parlons beaucoup toutes les deux et le courage de Sarah m'inspire énormément. Je réalise que ce qui la porte ce sont ses projets et que ce qui me plombe c'est mon manque de projet. Ça fait tellement longtemps que je fonctionne en mode automatique, impossible de savoir par où commencer. Selon mon humeur, j'oscille entre la déprime de voir mon horizon bouché et l'excitation devant le champ des possibles. Dans un cas comme dans l'autre, je ne dépasse pas l'étape du constat désespérant ou paralysant. Sarah insiste pour que je sorte, pour que je marche. J'ai perdu confiance en mon corps, j'ai peur qu'il me lâche à nouveau. Elle propose de m'accompagner. Je n'ai plus d'excuse, il faut que je bouge.

Ma première sortie est une expédition. Je marche avec précaution. L'air vif de l'extérieur me fait tourner la tête. Je sens pourtant immédiatement les bienfaits de cette sortie. C'est comme si quelqu'un avait ouvert la fenêtre. Je respire de mieux en mieux et je sens un poids se lever de ma poitrine. Le lendemain, je recommence seule et tous les jours qui suivent. Je vais de plus en plus loin, de plus en plus vite. Je reprends le contrôle de mon corps, il est temps que je reprenne le contrôle de ma vie. Et une fois encore, Sarah me donne le coup de pouce qui va tout changer. Elle est admissible au concours. Je l'aide à se préparer pour l'oral. Je l'accompagne du mieux que je peux, c'est le moins que je puisse faire. Son regard sur mon accompagnement me cueille en plein vol. « Je n'aurais jamais cru pouvoir réussir l'écrit, tu sais. C'est grâce à toi. J'avais si peu confiance en moi. Tu es douée pour aider les autres à avancer, une vraie

coach ». Je rougis, je suis émue et surprise. Je n'avais pas décelé le manque de confiance en Sarah, elle me paraissait tellement concentrée sur son objectif.

Je comprends instantanément le message. Je prends la décision immédiatement, je n'ai aucun doute, c'est une évidence qui s'impose à moi. Je vais pouvoir aider les autres, me sentir utile et gérer mon quotidien comme je l'entends, être maîtresse de mon destin. J'ai des heures de CPF, un livret A qui dort depuis des années. Je prends contact avec des organismes de formation, certains plus ou moins regardant. Je choisis le plus exigeant, celui qui me demande mes motivations profondes, me pousse dans mes retranchements dès le premier contact et cherche à savoir si je suis vraiment faite pour ça.

La formation de coach débute à la rentrée. Je suis sur mes deux pieds et j'ai repris la course. Les cours, les séances de coaching et de supervision s'enchaînent. Je suis bousculée, je m'accroche. Je produis un mémoire, je reste fixée sur mon objectif. En décembre, je suis certifiée et je commence mon activité. J'ignore ce qui m'attend mais je n'ai plus peur. Je sais que le meilleur est à venir. J'ai déjà quelques clients. C'est une belle aventure qui commence et, au printemps, je vais courir mon premier semi-marathon. Et Sarah ? Elle a réussi le concours des sapeurs-pompiers, évidemment. Je suis très heureuse pour elle.

— Tu te souviens ?

— De ?

— Ta chute.

— Évidemment, comment oublier ? Elle fait partie de moi... Sans cette chute, je n'aurais jamais appris ce que je sais aujourd'hui.

— Et qu'as-tu appris ?

— Que la vie est belle et qu'il ne faut jamais renoncer. Parfois, le chemin est difficile, mais il y a tellement de joie à avancer qu'abandonner n'est pas une option.

— Alors on avance ?

— Oui on avance. »

Remerciements

Nous remercions et félicitons les 846 participants de cette édition 2023 du concours d'écriture de l'Observatoire de l'imprévoyance du Groupe VYV. Merci de nous avoir faits vibrer avec vos textes riches en émotions.

— Un grand merci également à l'ensemble des personnes ayant contribué directement ou indirectement à ce succès, notamment :

— Frederic Viguié, lauréat de la 1ère édition du concours et conseiller littéraire,

— George Ka, artiste, interprète et conseillère slam,

— Les membres du jury et son Président Eric Jeanneau, Administrateur du Groupe VYV,

— Librinova, notre partenaire,

— et les équipes de la Direction de la Communication du Groupe VYV.

Nous remercions chaleureusement les élus du Groupe VYV dont l'engagement a grandement contribué au rayonnement de ce concours.

Enfin, merci à vous, lectrices et lecteurs. Nous espérons que comme nous, vous vous laisserez porter par ces touchantes histoires.

L'Observatoire de l'Imprévoyance du Groupe VYV

Acteur majeur de la prévoyance, le Groupe VYV a lancé en 2020, l'Observatoire de l'imprévoyance dont les objectifs visent à sensibiliser aux enjeux de la prévoyance, à mettre en évidence les carences de couverture de cette protection sociale et à contribuer à l'amélioration de la couverture prévoyance des Français.

Avant tout ouvert sur la société, l'Observatoire de l'imprévoyance est un espace d'échanges et de débats créé pour éveiller les consciences.

En savoir plus sur l'Observatoire de l'imprévoyance :



Observatoire
de l'*im*prévoyance

Librinova

En mars 2014, Laure Prételat et Charlotte Allibert, deux entrepreneuses passionnées issues du monde de l'édition, lancent Librinova, une agence de services aux auteurs.

Que vous souhaitiez imprimer votre livre, avoir des avis de lecteurs ou de professionnels, le publier en auto-édition ou trouver un éditeur, Librinova vous accompagne !

Mais Librinova ne s'arrête pas là : les livres sont également référencés sur sa Plateforme éditeurs, sur laquelle sont inscrites plus de 100 maisons d'édition. Les éditeurs peuvent alors chercher parmi tous les ouvrages auto-édités leurs futurs talents, que Librinova accompagne et conseille en jouant le rôle d'agent littéraire. Véritable innovation dans le domaine de l'édition, Librinova encourage et valorise tous les écrivains qui deviendront, peut-être, les grands auteurs de demain.

Aujourd'hui, plus de 10000 livres ont été publiés par Librinova et plus d'une centaine sont passés à l'édition traditionnelle, dans des maisons variées : les éditions Flammarion, Anne Carrière, Fleuve, Hachette Roman, JC Lattès, Gründ, Eyrolles, HarperCollins, L'Archipel...

En savoir plus sur Librinova : librinova.com

Librinova”